Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X
	12X		16X		20X		24X		28X	32X

2

L'

I

Mr

docteur

Dar

267

L'Europe et l'Amérique

ou

les rapports futurs du monde civilisé

par

Mr. C. F. de Schmidt-Phiseldeck,

docteur en philosophie, conseiller d'état actuel de S. M. Danoise, chevalier de l'ordre de Dannebrog &c.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. QUEBEC

Traduit de l'allemand

par * * *

Séminaire de Québec

Copenhague,

de l'imprimerie d'A. Seidelin,

Imprimeur de la Cour et de l'université.

MDCCCXX.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

La
selde
rope
le p
poir
lemen
à en
génie
a mis
tracer

Avant-propos
du traducteur.

La brochure de Mr. de Schmidt-Phiseldeck sur les rapports mutùels de l'Europe et de l'Amérique, a reçu l'accueil le plus favorable en Allemagne. L'espoir que cet ouvrage pourroit être également goûté en France nous a engagés à en entreprendre la traduction. Le génie si différent des deux langues nous a mis souvent dans l'impossibilité de retracer le style concis et serré de l'origi-

nal; mais nous avons suivi avec la fidélité la plus scrupuleuse la filiation non interrompue de ses raisonnemens. Notre traduction a l'avantage précieux d'avoir été faite presque sous les yeux de l'auteur allemand, qui l'a revue avec soin et s'est empressé de nous donner toutes les explications, qui pouvoient nous paroître nécessaires. Il a eu aussi la bonté de nous fournir quelques corrections, ainsi que des notes nouvelles, dont il fera usage dans sa seconde édition et qui rattachent ses réflexions à des évènemens récens. Le travail que nous nous étions imposé a peut-être surpassé nos forces; nous nous estimerons heureux du moins, si, malgré ses imperfections, il peut servir à propager et

à faire goûter les idées fortes et utiles, qui assurent à l'auteur une place éminente parmi les philosophes amis de l'humanité. Non content de nous présenter le tableau des faits qui se sont passés sous nos yeux, et de juger en observateur éclairé l'état présent de l'univers, il lance ses regards sur les siècles futurs, lit l'avenir dans le passé et présage les conséquences que pourra faire naître l'ordre actuel des évènemens; il enseigne aux nations la science difficile de favoriser le bien, de prévenir les maux et d'élever la race humaine à la plus grande prospérité politique et morale, dont elle puisse être capable sur la terre. Exempt de tout esprit de parti et paroissant n'appartenir à aucune na-

tion ni à aucune classe particulière, son livre se distinguera toujours de ces nombreuses brochures, que les évènemens du tems fônt naître sans cesse et qui disparoissent avec eux, ne laissant que des traces confuses dans la mémoire de leurs lecteurs.

Table des matières.

Pag.

Préface . . . . . 1.

I. L'Amérique septentrionale déclare et acquiert son indépendance; l'esprit d'émancipation s'éveille en Europe et dans l'Amérique méridionale; essais de Miranda; insurrection formelle des provinces espagnoles d'Amérique . 8.

II. Position des états d'Europe au commencement de la nouvelle période. Relâchement intérieur; esprit d'extension au dehors; l'unité de l'Allemagne est presque dissoute, ainsi que ses assemblées d'états; armées permamentes, d'après le modèle prussien; exploitation financielle des états; défaut de culture du peuple. Union politique en France, en Espagne et en Portugal, au moyen du pouvoir absolu; différentes positions des peuples vis-à

Pag.

-vis des gouvernemens; l'Italie, morcelée et obéissante à des influences étrangères; son organisation morale; la Suisse et la Hollande, la première penchée vers les innovations, la seconde prête d'éprouver une révolution politique. Les îles Britanniques, fortes par la jouissance de la liberté politique et civile, mais éveillant la jalousie de l'Europe par leur esprit de monopole commercial et leur fierté. Le partage de la Pologne, porté jusqu'à la dissolution complette de ce royaume, atteste les principes des puissances partageantes: de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse; grandes armées permanentes; envie de s'agrandir; mécanisme de l'administration intérieure; révolution en Suède sous Gustave III; progrès du Dannemarc dans son intérieur. La Turquie et les états et pays d'Asie et d'Afrique . . . 14.

III. Pourquoi l'Amérique septentrionale, après avoir acquis l'indépendance, a pu parvenir à l'unité d'un corps social et cependant à la plus grande liberté civile; comment elle s'est accrue en étendue et en population; comment l'esprit d'émancipation et la théorie des droits de l'homme agirent en Europe; combien il est malheureux pour l'Europe que les premiers feux de la liberté se soient allumés en France; courte esquisse de la révolution françoise, de-

Pag.

puis la monarchie constitutionnelle, à travers les formes anarchiques et démocratiques, jusqu'à l'empire de Napoléon; transformation de l'autorité impériale en une entière autocratie militaire, qui menace d'engloutir toute l'Europe; changement dans les opinions et les sentimens en Europe . . . . . 30.

IV. Chute de Napoléon, amenée par sa confiance en son bonheur et en des forces qui ne lui appartenoient plus, et par ses faux calculs sur les moyens et les dispositions de ses adversaires; retraite de Russie; la Prusse, l'Autriche, la Russie et les princes d'Allemagne s'arment avec leurs peuples; suites des évènemens jusqu'au second traité de Paris . . , ... 52.

V. Premières suites, qu'amène la chute de l'empire de Napoléon; nouveaux rapports des gouvernemens avec leurs sujets, provenus des calamités que les princes et les peuples avoient éprouvées; tendance vers des constitutions représentatives sous des chefs monarchiques; les fermentations intérieures et les mécontentemens portent de grandes masses de population vers l'Amérique . . . . . 70.

VI. Autres raisons d'émigrations croissantes et probablement continues vers le nouveau monde;

Pag.

excédent d'ouvriers dans les métiers et les arts; détresse des villes manufacturières; les machines, qui rendront continuellement plus superflu le travail des mains; culture du sol et morcellement des grandes propriétés dans plusieurs états; ce que les gouvernemens devroient faire dans de telles circonstances . . . . . 79.

VII. L'Amérique entiére, supposée indépendante de l'ancien monde; l'Amérique septentrionale, croissante en population et en puissance; l'Amérique méridionale, délivrée de la suprématie européenne; la voie vers une tranquille organisation civile est bien plus difficile dans l'Amérique du Sud qu'elle ne l'avoit été dans celle du Nord; comment l'ordre social s'organisera-t-il, après l'émancipation de toute l'Amérique? . 92.

VIII. L'Europe ne peut pas se passer de l'Amérique, si elle doit rester dans l'état où elle est aujourd'hui; sa force, ses habitudes et la manière de vivre de ses habitans sont basées sur la domination universelle; l'Amérique n'a en revanche pas besoin des productions naturelles de l'Europe et pourra bientôt se passer de ses productions d'industrie. Grands avantages de l'Amérique sous le rapport des communications intérieures; probabilité, que l'Amérique s'élévera également à l'indépendance commerciale . . 96.

Pag.

IX. Comment l'Europe pourroit se dédommager de la perte de l'Amérique. Si elle peut conserver et agrandir ses autres voies de commerce et s'ouvrir de nouveaux canaux pour le débit de ses productions et de ses fabrications; raisons de supposer le contraire; stagnation ou au moins grande diminution des affluens accoutumés d'or et d'argent; le commerce de la Chine et du Japon devra cesser par ce motif et tomber entre les mains des Américains; situation critique de l'empire anglois dans l'Indostan; on y doit craindre des révolutions politiques; splendeur croissante du commerce américain aux Indes orientales; augmentation du commerce de frêt de l'Amérique; sa marine commerciale et militaire devra devenir la première, par une suite naturelle de ces motifs; avantages de la position de l'Amérique, pour le commerce avec les possessions et colonies aujourd'hui européennes en Afrique et dans la mer du Sud; ses habitans s'éleveront aussi à l'intelligence européenne; quelle en sera l'issue . . . . 114.

X. L'Europe doit se concentrer en elle-même, et se dédommager de ses pertes extérieures, par une culture intérieure et par une extension sur ses entours les plus proches. L'idée d'une communauté politique européenne devra être réalisée; l'Europe deviendra forte alors et se

Pag.

suffira à elle-même, sans ses possessions d'outremer; combien l'oubli de cette idée a causé de maux; présages qui annoncent un meilleur avenir, constitutions représentatives; transformation des armées permanentes en armées nationales; suites qui en résulteront; colonisations dans l'intérieur de l'Europe; conquête des provinces turques en Europe; nouvel empire de Constantinople; établissemens coloniaux sur les côtes d'Asie et d'Afrique opposées à l'Europe . . . . . 131.

XI. Age intermédiaire entre le tems présent et la période mentionnée; suites immédiates de l'indépendance des deux Amériques. Rareté de l'argent comptant en Europe; circulation moins active de celui qui y reste encore. Effets qui en résultent dans le système des dettes publiques et du papier-monnoie; de la banqueroute d'état nominale, telle qu'elle peut-être organisée par un rabais de la monnoie ou par une réduction des obligations convenues, d'aprés la base du prix de la monnoie; raisons de préférer la première alternative à la seconde; la banqueroute une fois commencée devra devenir générale et pourra être le sujet d'une consultation commune. De la banqueroute d'état réelle; symptômes qui l'annoncent; diminution du revenu national et par conséquent du revenu de l'état;

Pag.

des suites de la banqueroute publique; moyens d'y remédier . . . . . 154.

XII. Changemens dans les rapports civils de l'Europe. L'Europe devient plus pauvre, mais ses habitans en deviennent plus actifs et plus patriotiques; changement dans le mode d'éducation et d'enseignement; armement général; ses suites pour les classes inférieures du peuple, pour la classe des savans de profession, pour la noblesse; tableau général de l'Europe future, pris de différens points de vue . . . . . 202.

XIII. Avenir de l'Amérique. Union du nord. Froideur, insociabilité et esprit mercantile: traits principaux du caractère Américain; indifférence pour les sciences et pour les jouissances élevées. Education; la propension d'agrandissement, ordinaire aux jeunes états, se fait aussi sentir dans l'Amérique septentrionale; la guerre est le moyen d'une réunion et d'une fusion plus intime; nouvel idiôme américain; il amènera un systême d'érudition particuliére; quand verra-t-on une culture esthétique, qui fera naître les beaux arts? Passion des partis politiques: fédéralistes et anti-fédéralistes; divers centres de réunion, diverses formes politiques. Religion, affaires ecclésiastiques; nécessité d'assurer une plus grande considération et un entretien indé-

Pag.

pendant à l'état du clergé. Noblesse; quelle en pourra être l'utilité, s'il s'en forme une en Amérique. Amérique espagnole et Amérique méridionale en général; entraves plus grandes qui s'y opposent à l'organisation des états libres; à quoi peut-on s'y attendre? . . . 226.

XIV. Des autres parties du monde. Asie; la Perse entrera le plutôt dans le cercle de la culture européenne; ambassade russe dans ce pays; sociétés bibliques; la Perse pourra devenir dangereuse à l'empire britannique aux Indes; nations tartares; leur influence possible sur la Chine; route commerciale de Kiakhta à Moscou. Afrique, races nègres dans son intérieur; leur dégré de culture; ce que l'on pourra découvrir encore dans le centre de cette partie du monde; état nègre à Haïti. Terres Australes; nouvelle-Galles-méridionale . . . . . 256.

Pag.
; quelle
e une en
Amérique
grandes
états li-
. . . 226.
la Perse
culture
ce pays;
devenir
x Indes;
le sur la
à Mos-
térieur;
urra dé-
partie du
strales;
. . . 256.

Préface.

Tout esprit, qui s'est poussé à une activité indépendante, à travers la pression des rapports passifs, cherchera d'abord à s'élever à un libre aspect de l'ordre universel, pour pouvoir éxaminer ensuite, comme d'un point dominant, sa place dans l'ensemble et la marche des évènemens, dans lesquels il se trouve lui-même enlacé.

Il n'y a cependant que deux aspects, sous lesquels on puisse considérer ce monde, l'un d'après le principe de l'erpérience, l'autre d'après celui de la pensée; le premier peut être appelé l'aspect de l'entendement régulateur, le second celui de la raison créatrice ou de la contemplation intérieure.

Ces points de vue sont entièrement séparés dans leur direction. L'observateur, placé au premier point, considère le monde comme un ensemble donné, qui, sitôt que l'impulsion originaire lui a été imprimée, se développe de lui-même; sur le fil de la nécessité naturelle, dans une suite infinie de causes et d'effets; tous les évènemens, qui peuvent arriver, arrivent effectirement, et n'éxistent que de la manière, dont ils peuvent et doivent éxister; il n'arrive rien de nouveau sous le soleil, mais tout paroît et disparoît, pour reparoître et se reproduire dans un cercle éternel. Sous le second aspect, le sage envisage le monde, selon des loix, telles que la nature en prescriroit à un monde en général, comme des conditions ponr parvenir à ses plus hauts desseins. Le premier voit l'univers, tel qu'il paroît aux yeux des sens, le second le construit, tel qu'il est enfanté par la raison et devroit être réalisé, c'est à dire porté à l'éxistence par son action.

La grande question, que des esprits élevés ne pourront résoudre qu'à la fin de l'histoire des nations, est celle-ci: ces deux aspects du monde se confondront-ils un jour ou resteront-ils toujours séparés? le monde, tel qu'il est, renferme-t-il le monde idéal comme un embryon, et les loix de l'expérience se soumettent-elles insensiblement aux idées, en se con-

fondant avec elles; ou le monde réel, restant toujours opposé aux idées, forme-t-il un empire séparé, pendant qu'elles ne trouveront peut-être d'asyle et de patrie, que dans un monde à venir, dont l'attente ne repose que sur leur fondement?

Sans que nous voulions dévancer l'historien ni le métaphysicien, une considération impartiale du monde nous prouvera cependant que nous ne pouvons suffire à expliquer les évènemens et à les apprécier sensément, d'après des antécédens donnés, par les loix de la physique et du développement indéfini; mais que nous devons accorder à l'esprit de l'homme la *liberté*, ou plutôt la faculté de déduire, d'un commencement absolu et spontané, une suite de causes et d'effets, action dont le résultat modifie puissamment la liaison éxistante des choses, sans se laisser déterminer par elles, aussi loin que l'observation peut s'étendre.

En d'autres mots, la race actuelle des hommes ne marche pous toujours, où le pouvoir de la nécessité voudroit l'entraîner et la conduire; il descend souvent sur elle une étincelle, qui ne l'est point allumée dans ce monde; la force résiste, et se fraye une route dans des directions, qui sont diamétralement opposées à l'éxigence des circonstances et dérangent tout calcul ordinaire des choses humaines. Ces points lumi-

neux de l'histoire sont des bornes entre un ancien et un nouveau tems. Les esprits puissans, que, libres et guidés par leur propre volonté, paroissent aux yeux terrestres, pour apporter le feu céleste aux mortels et pour unir le monde occulte au monde visible et périssable, entraînent avec eux leurs contemporains moins clairvoyans, et l'on voit se développer alors, du canevas qu'ils ont déposé pour le travail de la postérité, un tissu nouveau, qui donne pour long-tems de l'aliment et de l'occupation à l'esprit qui le façonne.

Ainsi vivoient et agissoient les héros et demi-dieux de tous les tems; ainsi ce qu'il y a de bon et de beau dans ce monde n'est que le développement de quelques grandes pensées isolées, qui ne semblent pas lui appartenir.

Notre tems a vu aussi de grandes choses; le froid de notre raison, qui, séparant, et isolant tout, avoit transformé un monde plein de vie en un néant inanimé, a été de nouveau pénétré de lumière et de chaleur par une inspiration générale. Maintenant que nos malheurs nous ont rappelés, du sein de vaines abstractions, pour nous faire agir et souffrir en citoyens, nous nous trouvons à une borne, où l'ancien ordre de choses est irrévocablement disparu et où le nouveau est encore à se former; la lumière et la chaleur éthérée flottent au dessus

d'une masse en fermentation, qui doit se rasseoir et se tranquilliser, avant que la nouvelle forme de la vie sociale et politique puisse naître de la réunion des deux élémens.

Il est permis de s'arrêter à ce point angulaire, pour donner à la raison, qui ne se laisse point enlever son ouvrage, le tems de déduire et d'exposer les suites possibles de l'impulsion donnée et des causes éxistantes; nous adresserons ensuite quelques paroles de conseil et de modération aux contemporains de cette époque de fermentation et de troubles.

Ainsi que les esprits ne se touchent pas immédiatement, mais entretiennent leur commerce par la pensée, qui, comme force mouvante, sert de médiatrice dans la vie spirituelle; de même le commerce de la vie matérielle s'appuye et repose sur l'argent, qui, portant l'empreinte d'une pensée lumineuse, pénètre et unit toutes les relations du monde extérieur. Comme le dehors est un miroir du dedans, chaque impulsion nouvelle, venue de l'empire de la pensée, doit déterminer et réorganiser le monde extérieur et l'effet de ses forces agissantes; mais elle trouve des barrières à son action, dans la nature des choses, qu'elle rencontre dans le monde matériel.

Retenu, dirigé et dominé par l'argent et par un calcul, qui, s'étendant sur tout, esti-

moit en chiffres les forces vivantes et la mesure de leurs efforts, c'est ainsi que le tems nouveau a surpris ce monde. Les grands joueurs de la terre furent gouvernés eux mêmes par le nombre et basèrent leurs plans sur une combinaison arithmétique, qui détruisoit dans leurs racines l'indépendance et la dignité des individus. Un meilleur esprit a fait rompre la chaîne de ce calcul; on a vu arriver ce qu'aucun calculateur n'auroit cru possible, en contemplant l'épuisement des moyens pécuniaires des nations et l'insuffisance des forces physiques, dont elles pouvoient disposer selon les suppositions ordinaires; le résultat le plus heureux de ces immenses efforts est peut-être que l'individu recommence à valoir plus et tout autre chose que son unité numérique.

La transition d'un ancien à un nouveau tems a été toujours une période funeste pour l'humanité; les forts y combattent contre des obstacles inouis, auxquels plusieurs d'entr'eux succombent, avant d'avoir atteint leur but; tandis que les plus foibles, qui forment toujours la pluralité, tombent sous des privations et des souffrances de toute espèce. Sans pouvoir être détourné en entier, ce sort peut cependant être adouci, quand le sage, après avoir observé les signes du tems, vient à sa rencontre, au lieu de s'opposer à son esprit, et dirige la tendance

égarée des particuliers vers le côté, où les grandes masses penchent irrésistiblement.

Comme la période, dont nous venons de voir la fin, a été soumise au principe du mécanisme et du calcul pécuniaire, ainsi l'argent devra se soumettre désormais à la force vivante de l'intelligence. Nous indiquerons comment cette transformotion pourra se faire et quels seront ses résultats dans la nouvelle organisation de l'ordre social; c'est là l'objet des réflexions suivantes, que nous allons offrir, non comme des connoissances positives, mais comme un thême digne d'attention, à la méditation ultérieure et à l'éxamen impartial de nos lecteurs.

---

p. 212 l. 17 *au lieu de* doivent-ils *lisez* doit-elle

I.

Le quatre Juillet de l'an 1776 désigne le commencement d'une période nouvelle dans l'histoire du monde. Le peuple des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, sans avoir été provoqué á la résistance par le joug insupportable d'un pouvoir tyrannique, étoit aigri par la profonde douleur, qu'éprouvent des âmes nobles, en voyant empiéter sur des droits bien acquis et jusques là publiquement reconnus; ce fut dans ce jour à jamais mémorable qu'il se déclara indépendant de la Grande Bretagne, envers laquelle il s'étoit trouvé jusques là, comme colonie, dans les rapports, non d'une dépendance servile, mais d'une demi liberté, sous une protection paternelle.

L'Angleterre, qui avoit dédaigné d'entrer sur la ligne d'un droit égal avec ses anciens protégés et de renoncer à une tutelle si long-

tems maintenue, prolongea la lutte, tant qu'elle conserva l'espoir d'y réussir; elle entraîna dans cette querelle domestique le reste de l'Europe, armé pour ou contre l'indépendance. L'étincelle, transportée en deça de l'Océan, y avoit trouvé aussi une amorce facilement inflammable; un esprit scrutateur des droits et tendant à une indépendance légale et à des institutions, qui devoient protéger contre le pouvoir arbitraire, s'étoit emparé des meilleures têtes. C'est en effet à la paix de Paris (le 20 Janvier 1783), en vertu de laquelle l'Amérique septentrionale entra comme état libre dans l'ancienne fédération des peuples, que remonte le commencement des fermentations françoises, qui électrisèrent plus ou moins toute l'Europe.

La république naissante se constitua *) sur des principes, qui promettoient un agrandissement et une consistance à la ligue, non par la conquête de provinces étrangères, mais par la réunion de nouveaux états, qui devoient se former dans peu sur son territoire avec une population croissante. Ce résultat eut lieu dans moins de tems et sur une plus grande échelle, que l'attente la plus hardie n'avoit pu le faire supposer; l'Amérique montra que, non satis-

*) Par la constitution fondamentale des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale du 17 Septembre 1787.

faite d'éxister comme un état isolé, elle vouloit prendre une part active au commerce universel, réservé jusqu'ici aux états d'Europe, et par conséquent au systême de la politique Européenne. Déja en 1803 son pavillon flottoit sur la méditerrannée et châtioit les pirateries de l'état de Tripoli. Vingt ans après qu'une constitution stable eut été promulguée *), la jalousie de la grande Bretagne alluma la première étincelle guerrière, qui ranimée ensuite de ces cendres par l'attaque sur le Cutter anglois little belt **), poussa de vives flammes, que la paix de Gand ***) n'éteignit que trois ans après.

Par ces évènemens, que nous effleurons ici d'un vol rapide, la république américaine avoit éprouvé sa force et sauvé sa dignité, en écartant des prétentions injustes; elle avoit fortement démontré et soutenu son droit de suffrage dans les grandes affaires du monde civilisé, comme un membre actif de la ligue. Dès ce moment, l'impulsion vers un nouvel ordre d'évènemens ne vint plus exclusivement de l'ancien continent, et bientôt peut-être elle passera entièrement au nouveau monde.

*) Attaque des anglois sur la frégate Chesapeak le 20 Juillet 1807.

**) Le 16 Mai 1811.

***) Le 24 Décembre 1814.

En effet sa portion méridionale n'étoit pas restée muette spectatrice des créations nouvelles dans la péninsule du nord; leur réussite y avoit excité aussi des espérances et développé des prétentions, qui devoient conduire à un succès égal. Les établissemeuts espagnols, au nord et au sud de l'isthme de Darien, ne pouvoient fleurir que lentement et d'une manière imparfaite, sous la puissance de la mère-patrie; ils se trouvoient cependant dans un accroissement progressif, et le désespoir n'avoit point à secouer le joug d'un despotisme pesant. Le gouvernement espagnol avoit relâché peu à peu le poids du monopole commercial *), la richesse et l'aisance régnoient dans les grandes villes, et la sévérité de l'esclavage étoit adoucie par des loix philantropiques. Mais la friction des différentes castes, parmi lesquelles les indigènes de race mêlée voyoient d'un œil jaloux les prérogatives des véritables Espagnols; le désir d'éxercer une influence efficace sur les destinées de la patrie; l'indifférence avec laquelle ce vœu étoit accueilli par un gouvernement, qui se remuoit avec lenteur dans ses formes originaires; mais avant tout le brillant éxemple de l'Amérique septentrionale firent naître d'abord des essais partiels,

*) Voyez sur ce sujet le Tableau de l'Espagne moderne par J. Fr. Bourgoing, 4me Edition à Paris 1807. Tom. II. p. 188 et suiv.

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

qui bientôt se changèrent en une insurrection formelle et presque générale, pour se procurer *l'émancipation*. Ce mot, qui désigne la protestation de l'homme majeur contre la tutelle accoutumée et sa résolution de prendre lui-même le maniement de ses propres affaires, semble le mieux exprimer le nouvel esprit, qui avoit paru depuis 1776 et qui se répandoit sur l'ancien comme snr le nouveau monde.

L'audacieux Don Francesco Miranda avoit essayé dès 1806 d'arracher sa patrie à la suprématie espagnole, sans trouver alors la participation nécessaire, pour résister à la supériorité du nombre. Mais le grain ensemencé ne manqua pas de porter fruit. La révolution, qui eut ensuite lieu dans la mère patrie, donna un prétexte désiré et un droit spécieux à l'esprit novateur. La conduite imprudente de la junte centraie, qui s'étoit mise à la place de la dynastie expulsée et l'impossibilité de toute participation puissante de la part du dominateur nouveau, qui régnant de nom sur les Espagnes et les deux Indes, ne possédoit en effet que Madrid et ses environs, achevèrent l'explosion. A ces causes se joignirent encore les mouvemens du gouvernement portugais, qui parti d'Europe pour le Brésil à la fin de 1807, ignoroit peut-être que son trône étoit placé sur un volcan et songeoit déja à l'extension, plutôt qu'à l'affermissement de

ce beau royaume. Caracas, Quito, la Plata et le Méxique levèrent l'étendard de l'indépendance dans le courant de l'an 1810; Miranda, revint l'année suivante à Guaira, où il fut reçu en triomphe; il se voua de nouveau à une lutte, à laquelle il succomba, il est vrai, mais sans entraîner sa cause dans sa chute. Lorsque le gouvernement légitime fut rétabli dans ses droits le 19 Mars 1814, la lutte se trouvoit déja trop avancée, les forces du royaume étoient trop épuisées, et il y avoit trop d'occupations et de troubles dans la métropole elle-même, pour qu'il fût possible d'opposer une digue suffisante aux progrès des colonies insurgées.

D'aprés l'état actuel des choses, parvenu à la connoissance publique, nous pouvons adopter comme résultat décisif, qu'en supposant même que l'Espagne soit assez heureuse pour retenir ses possessions aux Indes occidentales dans l'ancienne dépendance, le contineut de l'Amérique meridionale ne manquera cependant pas à s'en détacher tôt ou tard, et que plusieurs grandes républiques vont entrer sous peu dans l'alliance du monde civilisé. L'analogie des formes constitutionnelles et l'unité d'intérêt contre les attentats Européens font présumer que des liens étroits uniront ces nouveaux états à la grande confédération de l'Amérique septentrionale; et, s'il s'écoula environ un quart de siécle,

avant que l'Amérique septentrionale ait commencé à agir puissamment au dehors, de plus grands moyens et une culture plus avancée affermiront dans moins de tems encore les états naissans du Sud. Il convient à l'esprit d'éxamen, inné dans l'homme, et il ne paroît pas être une entreprise inutile de jetter un regard scrutateur dans l'avenir et d'exquisser en général les traits principaux de la nouvelle organisation du monde civilisé, telle que l'esprit du tems la développera dans la suite. Mais comme l'intelligence humaine est partout liée dans ses idées à une base éxistante et ne peut juger des évènemens futurs, qu'en les combinant avec ceux qui se passent sous nos yeux, il est nécessaire de placer ici le tableau de l'Europe cultivée, lors du développement du nouvel ordre de choses, pour servir d'introduction à la peinture projettée et afin qu'un éxamen de cette nature ne dégénère point en un jeu futile de l'imagination.

II.

Le réveil d'nn nouvel esprit au delà des mers et la fermentation qu'il produisit eurent lieu dans une période, où régnoit le plus profond

assoupissement dans l'ancien hémisphère. La vie politique des peuples étoit en grande partie éteinte; leur activité s'étoit portée au dehors, et les gouvernemens, qui trouvoient peu de résistance et de mouvement dans l'intérieur, avoient suivi la même impulsion. Le commerce d'exportation, le systême colonial, tous les moyens de s'enrichir étoient entretenus et protégés, parceque la richesse offroit encore en détail, comme en masse, le seul moyen pour acquérir, soit de la considération et de l'influence, soit du pouvoir et de l'agrandissement. Les maximes, qui maîtrisoient les nations, reposoient moins sur les bases solides des constitutions, que sur les systêmes vacillans des cabinets et le génie des souverains; il n'étoit généralement permis aux peuples que de rester spectateurs.

L'Allemagne, ce coeur de l'Europe, n'offroit plus que l'ombre d'un corps politique, réuni par des liens communs; le gouvernement central étoit sans force, ainsi que la justice fédérale; il n'avoit plus été question d'efforts réunis vers le dehors, depuis que les dangers suscités par les Turcs avoient cessé; les grands états, devenus trop forts pour obéir, étoient souvent ligués contre le chef de l'empire, qui pouvoit à peine protéger les plus foibles contre les empiétemens des plus forts. La grande dispute entre

l'ancienne nt la nouvelle église étoit appaisée depuis long-tems; la religion, qui avoit perdu son influence politique, avoit passé, des bornes d'une sage tolérance, à une indifférence entière pour tout ce qui ne touchoit pas immédiatement des vues mondaines ou des intérêts personnels; le peuple avoit cependant conservé un esprit plus religieux et généralement des moeurs plus pures que n'auroient pu le faire supposer les maximes du siècle.

L'intérieur des différens états de l'Empire étoit réglé presqu'exclusivement par la volonté des gouvernans; la force et la considération des assemblées d'états étoient endormies; les armées permanentes, introduites peu à peu après la paix de Westphalie, jusques dans les plus petites principautés, mettoient un grand poids dans la balance du pouvoir absolu, parcequ'elles étoient étrangères à la nation; formées, conformément à leur origine, de guerriers de tout pays que le systême de l'obéissance passive unissoit entr'eux, élevées au plus haut dégré de perfection par Fréderic second qui n'avoit pu mériter qu'ainsi de son siècle le surnom de Grand, elles avoient aidé á établir le même systême dans tous les autres rapports de l'état et n'avoient laissé que l'industrie au peuple, devenu étranger aux éxercices militaires. Conformément à cette direction, l'on protégeoit l'agriculture et les

étoit appaisée
i avoit perdu
, des bornes
érence entière
s immédiate-
intérêts per-
t conservé un
alement des
t pu le faire

de l'Empire
ar la volonté
sidération des
s; les armées
peu après la
es plus petites
poids dans la
u'elles étoient
, conformé-
de tout pays
ssive unissoit
gré de perfec-
oit pu mériter
Grand, elles
système dans
et n'avoient
venu étranger
ément à cette
ulture et les

progrès de la population; l'industrie, favorisée par le perfectionnement des arts mécaniques, étoit considérablement étendue, et la prospérité physique étoit assez soignée par des gouvernemens, presque toujours justes et même bienfaisans. Les administrations civiles, affranchies de l'opposition intérieure et d'accord avec les efforts des particuliers, soignoient les différentes branches d'industrie, comme moyens de richesse et d'accroissement; chacune d'entr'elles exploitoit son territoire plus ou moins considérable, selon ses productions et le nombre de ses habitans, pour le profit le plus considérable, ainsi que le propriétaire exploite son champ. Mais comme chaque gouvernement en agissoit selon ses propres idées et jettoit des regards envieux sur son voisin, il ne s'ensuivit jamais de résultat bienfaisant pour toute l'Allemagne, et les institutions, dirigées les unes contre les autres, reposoient sur un fond peu solide et devoient s'écrouler au premier choc extérieur.

Il n'étoit pas possible, sous de telles circonstances, de songer à diriger la culture du peuple vers un but général. Lorsqu'aucun noeud mutuel ne lie comme citoyens les membres d'une société soumise aux mêmes loix, l'esprit flotte dans tous les sens; il peut éxister alors un désir de parvenir au but qu'on se propose pour son bonheur personnel, mais jamais un senti-

ment véritable pour ce qui est grand et généralement utile. L'organisation de l'Allemagne savante, privée de la base d'une vie politique, où elle auroit trouvé une direction et un emploi, flottoit entre le ciel et la terre. La pensée, qui constitue surtout la capacité et la force des Allemands, manquoit d'un point de ralliement autour duquel elle eût pu s'éxercer; elle se perdit dans le vague et s'épuisa dans de vaines abstractions. Les connoissances positives étoient devenues la propriété d'une classe d'hommes particulière, qui se commentant, se critiquant et s'admirant mutuellement, ne réagissoient que sur eux-mêmes et avoient rarement une influence véritable sur la nation. L'art de la parole, si puissant chez les anciens, étoit descendu au muet langage des livres; les arts libéraux se tenoient dans le cercle d'une mythologie entièrement inintelligible et inconnue au peuple, ou se contentoient du médiocre butin, qu'ils pouvoient obtenir en s'écartant de la simplicité d'une religion toute spirituelle. Les seules branches des connoissances humaines, qui, comme les mathématiques et la chymie avec leurs sciences secondaires, se fondent sur la connaissance de la nature et l'emploi de ses productions, avoient passé à une application utile dans la vie sensible; avec elles fleurissoient les connoissances expérimentales. qui favorisent et facilitent

l'extension du commerce et l'échange des productions d'un pôle à l'autre.

Pendant que les grands vassaux étoient tout en Allemagne et que la couronne ne soutenoit plus qu'un vain titre. sans force réelle et sans considération, la couronne étoit devenue tout en France, après être sortie victorieuse de les combats avec les barons et les grands du pays; la nation, quoiqu'unie en un seul corps, étoit, comme les tribus isolées de l'Allemagne. privée de toute influence politique et livrée presqu'impassiblement à l'impulsion du gouvernement *). Il en étoit de même en Espagne et en Portugal, où la contrainte religieuse repoussoit encore plus puissamment toute profession d'opinions divergentes et tout principe, qui auroit pu se trouver en contradition avec les maximes d'état, intimement liées aux intérêts du clergé. Depuis la révocation de l'édit de Nantes, l'unité extérieure de confession et de culte public régnoit également en France, où elle avoit été rétablie par ce coup d'état arbitraire; mais l'opinion y conservoit cependant une arène vaste et assez libre, sitôt que sa publicité ne la rendoit point

*) L'apparence d'une résistance constitutionelle, que les parlemens auroient bien voulu se donner, n'étoit en effet, d'après les sources historiques, qu'une usurpation, qui avoit plutôt ses motifs dans des intrigues de cour que dans les intérêts du peuple.

un attentat. En revanche le caractère plus profond et plus sérieux des deux peuples de la péninsule y resserroit plus fortement les liens entre le souverain et les sujets, par la religion, des mœurs sévères et les maximes du trône, qu'en deça des Pyrénées, où la frivolité attaquoit sans crainte les objets les plus sacrés et où la nouveauté prêtoit à chaque chimère un attrait séducteur, qui poussoit à des tentatives hasardées de réformes politiques, tentatives remplacées bientôt par de nouveaux projets dans des têtes inquiètes.

Tandis que la tendance des gouvernemens en Allemagne se portoit au dehors de leurs territoires à un accroissement aux dépens de leurs co-états d'empire et à une suppression totale du lien national, qui ne les retenoit plus que très foiblement, cette même tendance devoit se porter vers l'extérieur, chez les états entièrement consolidés par le gouvernement absolu. La France et l'Espagne se trouvoient ainsi dans une direction hostile contre l'intérêt commercial et colonial de la Grande Bretagne, contre son industrie et sa domination maritime toujours croissante. Le Portugal étoit asservi, depuis le célèbre traité de Methuen *), au mo-

*) Conclu sous Pierre II, en Portugal et la reine Anne en Angleterre en 1702.

aractère plus
peuples de la
nent les liens
r la religion,
es du trône,
lité attaquoit
crés et où la
re un attrait
ives hasardées
s remplacées
dans des têtes

ouvernemens
ors de leurs
x dépens de
suppression
retenoit plus
ne tendance
chez les états
ouvernement
se trouvoient
ntre l'intérêt
de Bretagne,
ion maritime
étoit asservi,
n *), au mo-

a reine Anne en

nopole anglois, dont il avoit tenté vainement de s'affranchir sous l'administration de Pombal; tombé, pour ainsi dire, dans l'état d'une colonie angloise, il n'exploitoit plus les mines d'or du Brésil que pour les fiers insulaires.

L'Italie, morcelée en un grand nombre de souverainetés, offroit généralement le même aspect politiqne que l'Allemagne, excepté qu'il lui manquoit jusqu'à l'ombre d'union, qui paroisssoit retenir encore celle-ci sous les empereurs. La haute Italie et une partie de celle du milieu ne pouvoient obéir dans leur démembrement qu'à des impulsions étrangères. La basse Italie, unie avec la belle île d'au delà du Phare, présentoit, il est vrai, un corps politique depuis 1735; mais elle étoit trop foible pour ne pas devoir suivre la direction des branches ainées de la maison de Bourbon, qui lui avoient donné ses derniers rois, en vertu des traités. Ce n'est que dans l'Etat de l'église, qui emprunte sa force de la suprématie ecclésiastique et non de la souveraineté temporelle de son chef, que dominoient encore les fautes politiques du gouvernement des prêtres, avec les antiques maximes de la curie romaine. La considération et la force de cette dernière avoient cependant beaucoup baissé; les voyages du pape à Vienne, comme ceux du pontife du Tibet à la

Chine *) vers la même époque, avoient été plutôt funestes qu'utiles à la prépondérance ecclésiastique; les défauts dans l'administration intérieure sembloient favoriser toute innovation. Les républiques à l'est et à l'ouest de l'Adriatique n'étoient plus, après l'accroissement des grandes puissances maritimes, que des ruines d'une splendeur passée, qui s'écrouloient journellement de plus en plus sur elles-mêmes. Cependant l'image d'une grandeur passée n'avoit point été effacée du souvenir des habitans de la belle péninsule, et le sentiment de cette grandeur n'étoit pas sorti de leur esprit. La fierté des plus éclairés d'entr'eux se nourrisssoit par la vue des beaux restes de l'antiquité romaine; les monumens du siècle d'or des Médicis dédommageoient ce peuple vif et ardent de l'absence de sa splendeur, et entretenoient chez lui le pressentiment d'un meilleur avenir, en l'identifiant avec la gloire de ses ayeux.

La Suisse, resserrée dans ses montagnes, entre l'Italie, l'Allemagne et la France, conservoit la tranquille jouissance de sa liberté, par l'estime qu'inspiroit sa respectable antiquité. Les troubles de Genève et des émigrations de plus en plus fréquentes montroient cependant

*) Voyez *l'Ambassade au Thibet et au Boutan* par Mr. Tourner, traduit de l'Anglois par Castera 2 volumes à Paris 1800.

que des hommes, auxquels le présent commen-
oit à devenir indifférent, accueilleroient vo-
ontiers des innovations, comme un prétendu
emède contre toute espèce d'oppression, et l'on
oyoit se relâcher les liens qui avoient uni ce
peuple heureux pendant des siècles.

La dissolution des formes politiques actu-
lles se préparoit encore plus visiblemeut dans
a partie nord-ouest des Pays-bas, qui n'au-
oit jamais dû être séparée de l'Allemagne; les
défauts de cette confédération mal organisée ne
permettoient d'employer aucune resource con-
re la décadence commerciale et maritime,
que la concentration toujours plus sensible des
grands états entraînoit nécessairement avec elle;
'on pouvoit prévoir déja que le sort de la répu-
blique seroit réglé par une décisioné trangère.

Les Iles Britanniques étoient alors le seul
état européen, constitué sur les principes modé-
rés, mais d'autant plus solides, de la liberté
et de l'équilibre des pouvoirs, sous uu chef
monarchique. Elles se trouvoient, au com-
mencement des troubles d'Amérique, dans un
état de prospérité toujours croissante, dont
elles étoient redevables à cette liberté, à leur
heureuse position commerciale et aux trésors
inépuisables, déposés par la nature dans leurs
couches de charbon de terre, sur l'éxistence
desquelles repose en grande partie l'industrie de

leurs habitans. Une constitution, acquise après de longues dissentions, et encore plus enracinée daus l'opinion, les moeurs et les coutumes de la nation, qu'affermie par le texte de la loi, ne conservoit des frictions politiques, que ce qu'il en falloit indispensablement pour maintenir les institutions dans toute leur force et à peine assez pour les conserver dans leur pureté. L'administration avoit ainsi le loisir de porter ses regards au dehors; elle alloit au devant du génie commercial de la nation, qui aspiroit avec un succès toujours plus heureux à se rendre tributaire le reste du monde par ses productions manufacturières; elle favorisoit cette impulsion par des entreprises militaires ou par des négociations politiques, auxquelles une marine, dont la supériorité s'augmentoit graduellement, devoit donner leur principale force. On avoit vu se dévolopper déja le projet d'appuyer le commerce sur des acquisitions territoriales et de fonder dans les provinces conquises de l'Inde un empire, dont les trésors devoient refluer vers la ville royale de la Tamise. L'aigreur contre les colonies de l'ouest dut être attribuée à un intérêt commercial mal combiné, autant qu'à une fierté dominatrice, car ces colonies n'avoient osé attaquer que le systême des impositions et non celui de la suprématie du trône. Mais les traits du caractère national

anglois, toujours plus froid et repoussant que conciliant et aimable, avoient excité contre ce peuple, du reste si estimable sous tant de rapports, une antipathie dans l'esprit public et dans les affections personnelles, qui, continuellement nourrie par l'envie que toute supériorité excite même innocemment, produisit un effet sensible sur le développement des évènemens postérieurs.

Dans l'est de l'Europe, le premier partage de la Pologne (en 1772) avoit donné la preuve la plus évidente de la puissance arbitraire des cabinets et du poids terrible des armées permanentes; le calcul politique, qui soumettoit les intérêts des peuples à un ensemble abstrait appelé *état* et aux convenances de cet ensemble, auxquelles on avoit donné le nom de *raison d'état*, avoit paru au jour pour la première fois dans tout son développement; il faisoit déja pressentir l'usage plus éteudu que l'on en feroit pendant les dernières vingt années, que ce malheureux royaume passa dans une agonie violente, jusqu'à ce que son éxistence politique fut formellement détruite par le dernier traité de partage (le 24 Octobre 1795).

Il n'est pas nécessaire de s'étendre davantage sur le principe dont furent guidés les trois cours, qui, après avoir commencé cette oeuvre de destruction, persistèrent encore à l'accomplir,

contre les stipulations de traités récemment conclus, et lorsqu'une nouvelle constitution, acceptée avec enthousiasme, fournissoit toutes les garanties, dont le défaut avoit servi à légitimer les démarches précédentes *). Ce principe étoit d'augmenter au dehors l'étendue et la population de l'état, et de préparer dans l'intérieur toutes les ressources qui pouvoient conduire à ce but. Un pareil plan auroit été digne d'éloges chez une administration, qui n'auroit eu à s'occuper que de choses et non de personnes. L'organisation de la monarchie prussienne avoit donné un exemple vraiment brillant de ce que le mécanisme a jamais pu produire de bon. L'Autriche et la Russie avoient suivi ce modèle, et l'on eut besoin des évènemens subséquens, pour prouver que les calculs politiques se trouvent souvent en défaut, que la force militaire n'est pas le seul appui d'un gouvernement et qu'aucun systême n'est sûr, lorsqu'il n'est point basé sur la force des peuples et sur un parfait accord avec le but nécessaire de l'humanité.

Dans le tems même où commencoit le démembrement de la Pologne, l'audacieux Gustave III., dans le Nord, avoit signalé son avène-

*) Traité d'alliance entre la Prusse et la Pologne le 18 Novembre 1788; nouvel acte constitutionnel de Pologne le 5 Mai 1791.

nent au trône par une révolution*) qui devoit rendre la considération au pouvoir royal, réduit à une ombre d'éxistence, et garantir du sort de la Pologne son royaume déchiré par les factions. S'il eût réussi à rattacher les intérêts et les inclinations des diverses classes de citoyens à sa personne, autant qu'à la nouvelle constitution, et s'il avoit su résister à l'envie de s'agrandir au dehors, son gouvernement, excellent sous tant de rapports, auroit eu de plus grandes suites pour son pays, et sa vie n'auroit point été en danger.

Le Dannemarc étoit préservé du mal de l'ambition par la position isolée de ses parties, et par la modération de ses souverains qui se trouvoit en harmonie avec le caractère doux de la nation. Il prouvoit, par un éxemple frappant, que les principes les plus libéraux de l'administration peuvent éxister à côté d'un gouvernement absolu, lorsqu'ils sont basés sur la confiance et l'amour du peuple. La chûte de Struensee (en 1772) fit voir cependant que l'arbitraire subordonné ne trouve pas de garantie, même sous cette forme de gouvernement, quand il se trouve en contradiction avec les mœurs et les sentimens de la nation. Le commencement d'une suite de conquêtes intérieures, faites sur le sol et l'industrie des habitans, marque la

*) Exécutée le 19 Août 1772.

dernière partie du 18ième siècle, pendant laquelle l'état acquit la force, qui le défendit de sa chute, lorsqu'il fut entraîné dans le tourbillon des évènemens durant les premières dix années du 19ième.

Dans le sud-est, l'état des Ottomans, cette partie toujours hétérogène de la ligue européenne, étoit occupée d'une lutte continuelle contre la Russie, qui venoit de lui arracher la Crimée et portoit peut-être dans son écusson le renouvellement de l'empire byzantin. Les guerres postérieures de la Porte avec cette puissance et avec l'Autriche firent voir, il est vrai, que la chute de l'état Turc n'étoit pas aussi prochaine qu'on le supposoit peut-être dans ce tems; mais il est à croire qu'il résisteroit difficilement à une attaque réunie de l'Europe, rendue au repos intérieur.

Les états et peuples de l'Asie et de l'Afrique, auxquels la Turquie sert, pour ainsi dire, de transition, comme paroissant leur appartenir par l'analogie du gouvernement, figurent, du point de vue que nous avons adopté, comme des masses posées dans le fond du tableau. Ils ne se trouvent pas encore dans un état, où ils seroient susceptibles d'éprouver une impulsion, venue de la région intellectuelle, et ne paroissent que comme forces physiques, par rapport au monde civilisé. Celles de leurs vastes con-

trées, que la puissance et l'adresse des Européens ont pu soumettre, telles que les îles de la mer des Indes et les possessions britanniques de l'Indostan, sont exploitées au profit du peuple dominateur, comme des champs et des mines; celles qui ont encore préservé leur indépendance contre des attaques étrangères sont entièrement isolées, comme la Chine et le Japon, à l'exception de quelques entrepôts de commerce à leurs frontières avancées, ou bien elles offrent, comme l'Arabie, la Perse et les états Barbaresques, le spectacle de dissentions continuelles dans l'intérieur, de guerres défensives et de courses dévastatrices contre les voisins. Le centre de ces parties du monde renferme encore de vastes pays, qui sont restés entièrement inaccessibles à la curiosité des Européens, ou sur lesquels nous n'avons acquis des nations imparfaites, que par un commerce de caravanes, qui touche leurs confins. On verra peut-être venir bientôt le tems, où ces régions, comprises dabord dans les plans de l'avidité des nations civilisées, participeront insensiblement aux bienfaits d'une existence vraiment morale. L'issue en dépendra beaucoup du succès final des évènemens, dont nous avons marqué plus haut l'origine et dont nous allons maintenant considérer de plus près le développement.

III.

Nous avons essayé de présenter, dans l'esquisse qu'on vient de voir, la situation du monde, considérée sous un point de vue politique, lorsque le commencement des troubles de l'Amérique septentrionale eut donné une nouvelle direction aux esprits. L'Amérique devint indépendente, parcequ'elle étoit animée d'un esprit dont l'Europe ne savoit point apprécier la force, et qui étoit en effet une apparition nouvelle dans la vie positive; parceque l'Angleterre regardoit la réussite de la tentative comme impossible et traitoit avec mépris ses enfans avancès en âge, comme s'ils n'avoient jamais pu devenir majeurs; parceque la France, insouciante de son avenir et plus sensible à sa rivalité contre la Grande-Bretagne qu'à l'intérêt commun de toutes les métropoles, envoyoit du secours aux rebelles; enfin parceque l'Espagne, assez confiante pour ne point pressentir que l'incendie devoit embrâser un jour ses possessions sur le nouveau continent, suivit l'impulsion de la France, Les efforts réunis de toutes les puissances maritimes. qui ont des colonies à défendre, auroient rendu difficile, si ce n'est impossible, aux insurgés de parvenir à une entière émancipation *). Quand celle-ci fut obtenue,

*) L'auteur n'ignore pas que des écrivains politiques très estimables ont considéré la perte des colonies comme

impulsion donnée agit tout autrement dans le nouvel état, qu'elle ne put se développer dans la mère en Europe. Comme il n'éxistoit d'autres droits sur ce vaste territoire que ceux qu'avoit donnés la suprématie angloise, ils cessèrent avec elle. Le champ étoit du reste entièrement libre, et une organisation nouvelle ne rencontroit d'obstacles ni dans les immunités d'une aristique noblesse, ni dans les privilèges d'une église dominante, ni dans la différence des couleurs, si influente dans l'Amérique meridionale, où les blanes seuls étoient comptés parmi les citoyens. Lorsqu'aucun obstacle n'arrête le développement d'une tendance donnée, celle-ci se porte par sa force intérieure jusqu'aux bornes du possible; c'est ainsi que la liberté individuelle fut étendue aussi loin que pouvoit le permettre la condition de vivre sous un gouvernemeut commun; c'est ainsi que les droits souverains des différens états ne furent bornés, qu'autant que pouvoit l'éxiger la réunion en un seul corps politique. Une circonstance essentielle pour ce but, ainsi que pour le tranquille

un gain pour la grandeur mercantile de l'Angleterre, et que l'expérience du calcul a justifié sans doute jusqu'ici cette manière de voir. Jusqu'à quel point ce principe se soutiendroit à la longue et dans une application générale à tout le système colonial, c'est ce que devront faire voir plus précisément les résultats du présent éxamen.

développement des nouvelles formes, étoit en outre que la masse peu considérable d'environ trois millions d'habitans étoit dispersée sur une étendue de 28,123 milles carrés géographiques, où conséquemment chaque mille carré ne contenoit en terme moyen, que 106 individus et où aucune des villes considérables et des grands districts ruraux n'avoit une population assez forte, pour occasionner des frictions violentes ou des explosions subites *). Le peuple étoit en outre trop occupé de commerce daas les villes de colonisation et de culture dans les campagnes et généralement d'industrie et de travaux souvent très durs, il étoit trop isolé dans ses communications, pour donner place à l'esprit de parti politique, dans un dégré nuisible au bien de l'état. Il arriva de cette manière que la nation fut mise en tête de toutes les constitutions particulières, comme source de tous les pouvoirs, et qu'on fit découler ses droits d'une déclaration des droits de l'homme et du citoyen, sans que le sens juste de la multitude y vit autre chose que les expressions d'un esprit sain, et non des sujets de

*) D'après l' estimation de Humboldt, l'étendue aréale de la république américaine, non compris la Louisiane et le territoire indien de l'ouest, qui n'étoit pas défriché au commencement de la révolution, est de 78,12[illegible] lieues carrées de France de 25 lieues au dégré, ce qui fait 28,123 milles carrés géographiques de 15 milles au degré. *Essai politique* &c, p. 87.

contestation, qui auroient pu servir d'enseignes des factions inquiètes; on ne vit point se répandre de théories outrées, sources de bévues politiques. L'ancienne constitution coloniale servit du reste en grande partie de modèle, de même qu'on suivit celle de la grande Bretagne dans la formation de la constitution commune des États-Unis, en substituant seulement la charge d'un président responsable à l'autorité souveraine de la couronne.

Le succès a prouvé qu'une telle organisation étoit convenable aux intérêts essentiels du peuple ainsi qu'aux circonstances locales; l'histoire ne connoit pas d'éxemple plus palpable que celui de l'Amérique, pour prouver inconstablement la vérité, que la suppression des obstacles et la pleine jouissance de l'indépendance et du droit de propriété sont suffisantes pour développer rapidement et sur toutes les faces les forces d'une nation. Aulieu des treize États originaires, l'union en compte maintenant vingt-un, après quarante-trois années d'indépendance; aulieu d'environ 30,000 milles carrés, leur territoire en contient 93,722 (ou 260,340 lieues carréés de France), en y comprenant la Louisiane et les états et districts occidentaux, dont la culture est en croissance; la population est montée d'environ trois millions jusqu'au delà de dix.

L'esprit d'émancipation, mis en mouvement, et la théorie des droits de l'homme durent agir tout différemment en Europe, lorsqu'on y voulut introduire leurs résultats dans la vie politique et dans l'organisation des états. Il ne s'agissoit point ici de se soustraire à une suprématie d'outremer, qui, ne pouvant être ni connue ni aimée du peuple, n'influoit sur lui que par les lieutenans qu'elle lui envoyoit, et d'y substituer une autorité centrale dans le coeur du pays; il dut au contraire y être question d'un renversement total des institutions éxistantes, présentées sous l'aspect d'abus et reconnues comme tels. Plus les peuples, exclus de toute participation pratique à l'autorité, s'étoient jettés du côté d'une théorie, qu'ils ne pouvoient réaliser par une voie positive et légitime, plus l'éxemple d'une organisation politique, bâtie sur des principes nouveaux et favorables à l'amour de l'indépendance, devoit devenir dangereux; il l'étoit surtout quand il étoit présenté à des esprits inquiets, qui se trouvoient opprimés de tous les côtés et n'appercevoient aucun refuge dans le présent et dans la réalité, quand parmi eux des hommes éclairés avoient assisté au développement des évènemens sur le continent américain et combattu eux-mêmes pour l'affermissement du nouvel ordre social, dont ils rapportoient un brillant souvenir dans leurs foyers. Pour le malheur de l'Europe,

es circonstances se trouvèrent réunies en rance, où d'après le tableau que nous avons acé de ce royaume, tout étoit déja disposé et réparé pour les innovations. Le gouvernement, r l'assistance accordée aux colonies britanies, avoit lui-même apporté l'amorce, qui voit embrâser une matière toute préparée ur l'explosion. Aulieu de s'entourer mainnant de toutes lès formes qui commandoient respect, et des forces physiques et morales, i se trouvoient encore à sa disposition, lieu de venir au devant des réformes, dans t instant critique, d'un pas ferme et jusqu'à ne limite qu'il auroit posée auparavant, il otta entre les maximes d'une autocratie reussante et celles d'une condescendance déplaée; il ne sut pas même trouver dans son conseil ne ressource contre le dénuement de ses nances, qui compromit d'abord la dignité de couronne. Cette foiblesse fut sans doute en favorable aux novateurs, et la voix d'une ultitude éxaltée applaudissoit au projet de emplacer le systême actuel par des formes us populaires, moins combinées encore dans urs détails que dessinées en contours obscurs. ependant la première assemblée des notables, nvoquée dans les premiers mois de 1787, pour libérer sur les moyens de couvrir le déficit ans le revenu public, montra combien les

réformes devoient éprouver plus de difficultés dans un état ancien, que sur le terrain vierge de l'Amérique. Pendant qu'on voulut créer des droits politiques et des contrepoids, afin de redresser et de prévenir pour la suite les désordres de l'administration, on se trouva nécessairement en conflit avec les *droits utiles* et les *privilèges honorifiques* de la haute noblesse, du clergé et des corporations civiles; on vit même reparoître les ombres des constitutions provinciales, tombées en oubli dans des tems tranquilles. Tandis que d'un côté on cherchoit à miner le pouvoir absolu et jusqu'à l'existence du trône, d'autre part le zèle pour la religion, et l'ancien dévouement chevaleresque à la maison royale et aux droits de la couronne s'étoient rallumés en flammes ardentes dans les âmes de ceux, auxquels la sainteté de ces objets en voiloit même les défauts et les imperfections. Le désordre des factions s'accrut encore par le fléau entièrement inconnu en Amérique d'une capitale immense, renfermant dans son sein une multitude de consommateurs oisifs et une populace indigente, prête à se porter à tout excès, qu'on sauroit décorer d'un nom brillant. Il y faut ajouter la vivacité du caractére national, surtout dans les provinces du midi; retenue facilement dans ses bornes par une force mise sagement en action, elle se

déborde avec d'autant plus d'impétuosité, dès que le frein est lâché, ne trouvant pas en elle-même de contrepoids à ses passions; aulieu de ne se débarrasser que de l'excès du joug, elle tâche de rompre toutes les barrières légales et de s'affranchir des devoirs nécessaires d'un peuple constitué en état. Joignons encore à ces traits principaux les intrigues d'une cour corrompue, qui se faisoit un jeu du changement de ministres et de système; rappellons nous le caractère personnel du monarque, qui, rempli d'une bonté de coeur au dessus de toute épreuve, mais manquant de fermeté dans les momens décisifs, laissa aux corrupteurs le tems d'empoisonner systématiquement l'opinion du peuple et de faire chanceler la fidélité des troupes, pendant que ses déviations continuelles dans ses résolutions et ses mesures, mettoient ses partisans dans l'impossibilité de faire cause commune avec lui, selon un plan conséquent et de défendre le trône avec succès; ajoutons que le reste de l'Europe, redoutant la subversion de l'ancien systême, ne pouvoit rester étranger aux mouvemens de la France, ni inaccessible aux maximes des réformateurs du monde; et nous nous expliquerons facilement qu'une déclaration des droits de l'homme, proclamée sous de pareils auspices, dut faire l'effet d'un brandon jetté dans de l'huile, et que

le projet d'opérer une révolution, sur le modèle de celle d'Amérique, entraîna nécessairement la subversion de toutes les autorités légitimes; si dans le nouveau monde, la liberté put se développer jusqu'à ses dernières bornes, ici la destruction, une fois lancée, dut fermenter sans relâche jusqu'au renversement de tout ordre social, avant qu'un nouveau principe de pouvoir y mît un terme.

Les dominateurs créèrent eux mêmes ce principe, lorsque, pour un autre but sans doute, ils levèrent une armée, qui devoit leur laisser plus de liberté d'agir dans l'intérieur, en absorbant des élémens de fermentation, pendant qu'elle forceroit les états voisins, par le fer et le feu, à fraterniser avec l'empire de la liberté et de l'égalité. Ce ne furent en effet ni l'influence des émigrés, ni un accord ennemi des anciennes puissances, qui allumèrent cette terrible guerre; ce fut la volonté libre des meneurs du peuple, ou la nécessité évidente pour eux d'ouvrir une issue honorable aux passions excitées et d'environner d'autre part les frontières de la France de républiques filiales, modélées sur les nouveaux principes, afin de la mettre en sureté contre une attaque des mêmes puissances *); il est à croire que les

*) Déclaration de guerre contre l'Autriche le 20 Avril 1792, contre la Grande Bretagne le 1 Fevrier 1793.

cabinets, dans l'indécision qui les dominoit alors, eussent regardé tranquillement des évènemens encore plus funestes que ceux qui s'étoient passés jusques là, afin de poursuivre plus librement leurs plans dirigés vers l'est, et se seroient isolés de l'incendie, pour empêcher les nouveaux principes de pénétrer dans leurs états *). Entraînés violemment dans la guerre, déconduits d'abord par le mépris qu'ils avoient pour leur adversaire, assiégés ensuite, au dedans comme au dehors, par une terreur panique, sans concert intérieur ent'eux, sans la participation et même avec l'opposition secrète de leurs penples, ils défendirent leur cause, selon les anciennes règles de la stratégie, contre une nation, qui se répandoit en masses telles qu'on en avoit pas encore vu jusqu'alors, et furent assez malheureux, pour procurer un triomphe complet aux dominateurs de la France. Les entreprises de ceux-ci eurent d'abord une réussite complette sur le continent. L'armée étoit exaltée en partie pour la cause qu'elle defendoit, ou du moins ne se souvenoit au milieu des camps que des devoirs du guerrier;

*) Brissot avoit déja dit, dans un discours remarquable, tenu au club des jacobins le 30 Décembre 1791, que la foiblesse des souverains leur faisoit un besoin du systême de paix et qu'il falloit pour cela même se hâter de les "*provoquer*".

elle laissa une vaste arène aux factions qui se disputoient l'empire dans l'intérieur; toujours obéissante à l'impulsion de l'autorité reconnue, elle entoura la France de nouvelles républiques, établies par des ordres du jour des généraux, sur le Rhin germanique, dans les Pays-Bas et en Italie, et enrichissoit la mère-patrie des trésors que ces états devoient déposer sur l'autel de la liberté.

L'esprit des armées ne changea que peu à peu, mais par une suite nécessaire des évènemens, pour préparer un nouvel ordre de choses en France. Durant le règne des terroristes, lorsque l'anarchie s'éxerçoit au dedans avec le plus d'horreur, que toute idée de gouvernement et de droit, de suretés des propriétés et de la vie sembloit être éteinte, l'armée conservoit seule un droit, un honneur et une union légale; des sentimens de fierté s'allioient chez elle aux images des faits d'armes accomplis et à ceux que sa force lui faisoit pressentir pour la suite. Ainsi, lorsque la patrie n'offroit plus d'asyle et que tous ceux qui en avoient le choix préféroient le service aux foyers domestiques, le camp devint une patrie et la gloire militaire l'objet de tous les efforts. Lorsque sur ces entrefaites la nouvelle constitution, mise enfin en activité en Septembre 1795, sembla être faite exprès pour se laisser détruire par le choc de ses par-

es mal combinées et pour jetter le mépris sur ut gouvernement civil; lorsque dans le même ms un jeune général, éminemment audacieux, mmandant une confiance irrésistible et ornant us les jours son front de nouveaux lauriers, oit à la tête de l'armée; il arriva naturelle- ent que l'esprit civique dut céder à la gloire ilitaire; le respect pour des loix et des insti- tions, rabaissées par le changement des partis rang de phénomènes souvent éphémères, place au dévouement pour un chef, qui ontroit à côté de lui la victoire, et dans le intain les distinctions, les jouissances et la chesse. Napoléon Buonaparte, plus qu'aucun s généraux célébres qui rehaussèrent la oire militaire françoise, réunissoit dans sa rsonne toutes les qualités nécessaires, pour utenir l'ouvrage périlleux de la transforma- on de la France en une autocratie militaire; oreau lui même, le plus grand à côté de lui, eût jamais été qu'un citoyen illustre d'une ureuse république. Pendant que celui-ci gag- oit l'attachement de son armée et l'estime de s ennemis même, l'autre appelloit une con- nce, pour ainsi dire fanatique, sur la réussite cessaire de tous ses plans, et savoit, par la tesse impétueuse de ses entreprises et le angement fréquent de la scène d'armes, fixer sprit ardent de sa nation, plus capable qu'au-

cune autre de se laisser éblouir par la prospérité. Sa qualité étrangére de Corse lui servit encore à en imposer à la multitude; elle éloignoit un rapprochement familier, contraire aux élans d'une supériorité ascendante, qui ne veut point employer les hommes à une communication mutuelle, mais comme des instrumens de ses desseins; un françois se seroit élancé difficilement au point où parvint Buonaparte. Mais ce ne fut point son caractère seul et encore moins une tension continuelle vers un but clairement conçu; ce fut le torrent des évènemens qui le porta puissamment et l'aida à développer ce qui se trouvoit caché dans les replis de son coeur. On ignore si ce fut un penchant inquiet vers de nouveaux faits militaires ou un juste pressentiment des évènemens futurs, qui l'engagea à passer en orient avec une troupe d'élite, quand le traité de Campo-Formio *) sembloit assurer le repos du continent, que la Prusse et l'Espagne s'étoient déja retirées du théâtre de la guerre **), et que les états d'Italie se trouvoient réconciliés par des traités; mais il n'auroit pas pu sans doute, par les calculs les mieux combinés, choisir une carrière, qui l'eût con-

*) Conclu le 17 Octobre 1797.

**) Par les traités de paix conclus à Bâle le 5 Avril et le 22 Juillet 1795.

ar la prospérit
i servit encore
lle éloignoit u
raire aux élan
ui ne veut poi
communicatio
trumens de se
élancé difficile
onaparte. Ma
seul et encor
ers un but clai
des évènemen
ida à développe
s replis de so
enchant inquie
es ou un just
turs, qui l'en
e troupe d'élite
*) sembloit as
e la Prusse e
du théâtre d
l'Italie se trou
s; mais il n'au
alculs les mieu
, qui l'eût con

Bâle le 5 Avril et le

it plus surement au but de reparoître bien-
t comme le désiré et l'indispensable.

On voyoit se développer de jour en jour
que la France devoit devenir après le 18
uctidor (5 Septembre 1797), lorsqu'elle eut
poussé du gouvernail le talent éminent dans
personne de Carnot, et dans celle de Barthé-
my l'esprit de paix et le retour à une poli-
que conciliatrice. L'opposition des deux con-
ils étoit devenue muette; un orgueil grossier,
ppanage ordinaire de la médiocrité revêtue
pouvoir, perçoit dans toutes les actions
directoire, d'une manière offensive et me-
çante pour toute l'Europe. Au commence-
ent de l'an 1798, la Suisse, tranquille jus-
qu'alors au milieu des tempêtes, fut couverte
r une armée dévastatrice; une république
lvétique une et indivisible fut proclamée à
place de l'antique et vénérable confédération,
n pour préparer une prospérité nouvelle au
peuple le plus libre de l'Europe, mais pour
pouvoir, au moyen de cette unité, le travailler
autant plus facilement par des réquisitions
des contributions de toute espèce. Un tu-
ulte populaire à Rome fut regardé comme
ffisant pour renverser le siège pontifical,
evé sur les ruines du trône des Césars, et
ur organiser une république romaine; une
areille scène à Vienne servit de raison, ou

plutôt de prétexte, pour que l'ambassadeur fran-
çois quittât cette capitale et que les négocia-
tions de Rastadt, qui devoient donner le dé-
veloppement final au traité de Campo-Formi
par rapport à l'Allemagne, fussent entravé
dans leur marche. Le torrent des révolution
continuoit sa course en Italie; le roi de Sa
daigne fut obligé, dès le mois de Décemb
1798, de renoncer a ses possessions contine
tales, et Championnet proclama la républiq
Parthénopique à Naples le 25 Janvier 1799.

Cependant Buonaparte, pour ne brill
momentanément que dans le lointain, éto
sorti du port de Toulon, après des préparati
immenses, et avoit dirigé sa course vers l'orien
il avoit conquis Malte avec la vitesse d
l'éclair, par des moyens qui n'ont pas enco
été suffisamment devoilés, et avoit débarqu
son armée en Egypte. Il sembloit voir ave
indifférence que la prise de Malte eût fait pren
dre les armes à la Russie, dont le nouvel auto
crate, plus jaloux de son autorité qu'aucun d
ses contemporains, songeoit, depuis son ave
nement au trône (1796) à opposer une puissant
digue aux invasions des armées françoise
comme aux nouveaux principes; il sembloit éga
lement voir de sang-froid que l'attaque d
l'Egypte faisoit lever le bouclier à la Porte, l
plus ancienne alliée de la France, et que la fleu

la marine françoise étoit détruite par les An-
is à Aboukir. Il poursuivoit son plan de
nquête, jouoit avec la plus grande facilité
rôle de souverain, qui avoit déja comme
olontairement percé dans ses actions en
lie *), et habituoit les siens à le voir sous
nouveau jour et à se regarder eux mêmes
nme les instrumens de sa volonté, indépen-
te de toute impulsion nationale.

Dans son absence, au printems de 1799,
flamme de la guerre éclata de toute part
s l'Europe, incendiée par ces évenemens.
lgré le grand sacrifice fait à Rastadt de la
e gauche du Rhin, Jourdan passa ce fleuve
1er Mars; les armées russes entrèrent
s les états d'Autriche, et depuis le Rhin jus-
au Nil et même au Jourdain, il n'y eut
s de paix sur terre ni sur mer; la France,
ns cette campagne critique, reperdit toute
alie jusqu'au seul point de Gènes, ainsi que
îles et possessions vénitiennes, nouvellement
nquises dans le Levant; la république Par-
énopique fut détruite et la république Cisalpine
rganisée en province autrichienne; la pros-
rité intérieure de la France étoit enchaînée;
commerce et la navigation avoient disparu

*) On sait que Buonaparte se faisoit saluer en Italie avec des salves d'artillerie et selon l'étiquette, observée à la réception des empereurs d'Allemagne.

et la marine étoit anéantie; c'est dans ce moment que reparut, avec un petit nombre de ses fidelles, le seul, sur lequel tous les yeux étoient fixés, comme sur un libérateur *). Il parla au directoire et aux conseils, sur le ton d'un maître, qui en revenant de ses voyages, demande compte à ses serviteurs de l'administration de ses affaires, et renversa avec peu de peine, au bout d'un mois **), une constitution qu'ils avoient violée souvent eux-mêmes et rendue méprisable à la multitude. Les représentans du peuple furent chassés par des soldats, et le premier consul, revêtu d'abord pour deux ans de toute la plénitude du pouvoir, se mit à la tête d'un gouvernement militaire masqué imparfaitement sous des formes civiles. Mais avant que trois années se fussent écoulées, ce pouvoir fut continué pour la durée de sa vie ***), et, afin qu'il fût souverain de nom comme de fait et que son ouvrage se perpétuât avec son esprit dans les siècles futurs, le sénat au bout de deux autres années, le proclama empereur le 18 Mai 1804 et sanctionna l'hérédité du trône dans la dynastie Napoléo-

*) Il débarqua au port de Fréjus le 9 Octobre 1799.

**) Le 18 brumaire ou 9 Novembre 1799.

***) Sénatus-Consulte du 5 Août 1802.

st dans ce mo-
t nombre de se
les yeux étoient
ur *). Il par-
sur le ton d'u
s voyages, de
de l'administra-
sa avec peu d
une constitutio
eux-mêmes e
le. Les repré
s par des sol
u d'abord pou
du pouvoir, s
ment militaire
formes civiles
e fussent écou
our la durée d
uverain de no
age se perpétu
futurs, le sénat
, le proclam
anctionna l'hé
astie Napoléo-

Octobre 1799.

9.

nne, le 1 Décembre suivant, d'après le dé-
illement des votes du peuple. La nation,
hirée par plusieurs années de dissentions,
vée de toute consistance par les horreurs
l'anarchie, égarée dans toutes ses idées de
tice, de liberté civile et de représentation
ionale par l'abus le plus infame, fatiguée
guerres extérieures et de privations au de-
s, se soumit à tout dans un muet étonne-
nt. On en vit même une partie accueillir
c enthousiasme un changement, qui lui
mettoit le repos et une éxistence stable *),
reconnoître avec joie le nouvel empereur,
unissant l'espérance du retour des anciens
ns au renouvellement de l'éclat extérieur,
entoura le centre du gouvernement.

C'est de cette maniere que la tendance,
s'étoit manifestée en France vers la li-
rté et vers une vraie représentation natio-
le, revint après les plus terribles dévia-
ns, vers son point de départ, le pouvoir ab-
u; mais, ainsi qu'on pouvoit s'y attendre
rès de telles catastrophes, ce fut un pouvoir
tièrement militaire, auprès duquel les for-
s de liberté politique ne furent que de vaines

*) De la *fixité*, expression fort en vogue dans ce tems pour recommander la monarchie et l'hérédité du trône.

ombres, qu'on écartoit à volonté, sitôt qu'elle devenoient incommodes *). L'amour des institutions démocratiques avoit passé de France dans le reste de l'Europe, où l'on avoit partagé dans le fond des esprits le bouleversement des idées, plutôt qu'on n'eût suivi l'éxemple de la France dans des explosions de fait. La commotion n'y avoit cependant pas passé, sans laisser de traces; les mécontens embrassèrent d'abord avec enthousiasme les principes de la révolution, et pendant que les plus prudens en attendoient tranquillement les résultats, les plus ardens s'empressoient de venir au devant du bonheur nouveau. Des menées d'une nature dangereuse se montrèrent dans les provinces rhénanes, en Belgique, en Italie et jusques dans les îles Britanniques, surtout dans l'Irlande, qui pouvoit se plaindre d'être négligée, avant qu'une union plus étroite, mise en éxécution par Pitt en 1800, l'eût jointe à la grande Bretagne; partout on préparoit avec ardeur l'établissement de républiques affiliées. l'Espagne et la Russie même jugèrent nécessaire de prendre des mesures sévères, pour

*) Réorganisation de toutes les autorités constituées par le sénatus-consulte du 18 Mai 1804; le *tribunat*, auquel on avoit enlevé déja la délibération sur les nouveaux projets de loix en assemblée générale, fut supprimé le 18 Septembre 1807.

mpêcher le poison séducteur de se répandre
ns leur sein. L'éxemple de la France étoit
pendant le remède le plus efficace contre
propagation ultérieure des mouvemens popu-
res; aulieu de repos et de bonheur, elle ne
ouva, sur la route qu'elle s'étoit frayée, que les
visions les plus déplorables; les provinces
nquises par la force de ses armes, pour la
erté et l'égalité, reçurent d'elle avec le pré-
t de dissentions intérieures, dont on ne
voyoit pas le terme, le poids extérieur de
puissance militaire et des taxations fiscales.
en arriva que l'attachement, qu'on avoit
ué aux nouveaux principes, se refroi-
d'abord sensiblement, et se changea ensuite
une aversion décidée, parceque l'on con-
ndit la théorie avec la honteuse application
i en avoit été faite par les passions et la
chanceté. C'est dans cette disposition que
retour de la France aux principes monar-
ques affermit en effet les trônes, comme
xemple assez tôt développé de Napoléon,
nna le secours le plus désirable à la puis-
ce souveraine. En effet, quoique le nouvel em-
reur ne sut jamais s'élever à la dignité des an-
nnes cours, il ne suivit que trop volontiers
r éxemple avec l'imitation la plus craintive,
chercha à se rapprocher d'elles dans tout ce
peut exprimer symboliquement le pouvoir

de la couronne, et montrer la distance de tout être dépendant à l'existence uniquement indépendante du souverain, qui ne voit que des moyens d'éxécution dans tout ce qui est au dehors de lui; mais en échange il surpassa bien ses modèles dans l'emploi continuel, et souvent inconsidéré, du principe qu'il ne faut qu'une seule volonté dans l'état, et que tout à l'exception d'elle ne doit être qu'instrument. Aucun souverain n'a entendu et éxercé aussi bien que lui l'art de ramener tout au calcul, et de ne considérer les hommes que comme des nombres. Il s'approprioit les résultats des sciences, ainsi que tous les produits de la force naturelle et corporelle, comme s'ils n'éxistoient que pour l'éxécution de ses plans, et les faisoit agir en harmonie, par un mécanisme dont une seule pensée dirigeoit les ressorts. Pendant que les anciens cabinets cherchoient à se centraliser de plus en plus chacun sur son territoire, et d'entraîner ce qui se trouvoit autour d'eux dans leur sphère d'attraction, lui au contraire les embrassoit tous dans ses calculs et vouloit se rendre le centre du monde européen. La situation, dans laquelle il trouva la France, rendoit sans doute nécessaire de tenir fermement et d'une main de fer les rênes d'un gouvernement, qui ne pouvoit se recommander que par le rétablissement de l'ordre

istance de tout
quement indé-
voit que de
qui est au de-
l surpassa bie
uel, et souven
ne faut qu'un
que tout à l'ex
strument. Au
xercé aussi bie
u calcul, et d
ue comme de
s résultats de
duits de la for
ne s'ils n'éxis
ses plans, et
r un mécanism
oit les ressort
nets cherchoie
s chacun sur s
sé trouvoit a
ttraction, lui a
dans ses calcu
re du monde e
laquelle il trou
loute nécessai
main de fer l
ne pouvoit se re
sement de l'ord

ublic et par une marche régulière. Cette
écessité agissoit de concert avec l'opinion
une majorité décidée, prête à approuver
utes les mesures qui promettoient le repos au
edans, la gloire et la richesse aux dépens de
étranger, sans égard même à tous les droits.
es causes l'aidèrent dans les commencemens à
guiser et à populariser parmi la multitude
n penchant au pouvoir arbitraire et l'éxercice
ce pouvoir. Parmi les gouvernemens, qui
éritoient encore de la considération, la grande
retagne excitoit le mécontentement, par sa
ndance continue à une puissance absolue sur
s mers; l'éclat toujours croissant de son
mmerce et de son industrie manufacturière
oient rempli les esprits d'une jalousie peu
ste, mais non moins générale. Ces dispo-
ions excusèrent plus d'une démarche hardie,
e la politique françoise, avec tout l'art d'un
phisme diplomatique, s'efforçoit de repré-
nter, non comme un moyen d'agrandisse-
ent, mais comme une mesure indispensable
ur l'abaissement du fier ennemi du conti-
nt Européen.

C'est ainsi que Buonaparte devint par
grés le maître suprême de l'empire agrandi
r lui de tous côtés, et le dictateur du reste de
Europe, qui obéissoit à ses ordres protecteurs,
suivoit du moins, depuis les extrêmes limites

de la Baltique jusqu'à la méditerrannée, son système contre les Anglois devenu comme l'enseigne de son pouvoir. Il se soutint dans cette position, autant que ses conceptions politiques, les plus fortes qui pussent éxister sous le rapport du mécanisme, eurent à combattre seulement la résistance matérielle, que les gouvernemens leur oppossèrent par le moyen ordinaire des armées permanentes. Il échoua contre l'esprit réveillé des *peuples*, qu'il n'avoit point fait entrer dans ses calculs et dont il avoit, pour ainsi dire, nié l'existence; il souleva cet esprit contre lui, moins encore par la misère profonde, dans laquelle son régime soldatesque faisoit gémir les nations, que par le mépris qu'il avoit pour tous ces sentimens d'indépendance, de patriotisme et de religion, que chaque nation porte dans son sein. Sa chute et les évènemens qu'elle produisit eurent trop de suites, pour ne point mériter un chapitre particulier.

IV.

Napoléon tomba, lorsqu'il n'eut plus à combattre des souverains et des armées, mais

les nations, entraînées par une idée dominante à la ferme résolution de souffrir plutôt toute extrémité que son pouvoir. Alors la plus honteuse soumission, accomplie pour les uns et menaçant hautement les autres, avoit engagé les princes à attendre leur délivranee de leurs peuples, et non de leurs soldats souvent vaincus et humiliés; elle avoit de même persuadé aux peuples de se rallier en toute confiance autour de leurs princes légitimes, comme leurs plus sûrs points de réunion. Contre un tel enthousiasme, qui ne pouvoit être soumis à aucun calcul, Napoléon n'eut rien à opposer chez son peuple, qui dès longtems avoit été balancé d'une éxaltation à l'autre par des phrases fanatiques, et qui, fatigué de belles paroles, n'étoit plus capable d'une tension d'enthousiasme dans l'excès de son épuisement moral.

Celui qu'on avoit cru jusques là invincible perdit d'abord le renom de cette invincibilité en Espagne, où il avoit offensé profondément la fierté nationale, et réveillé jusqu'au fanatisme l'attachement déja affoibli par plusieurs circonstances pour la dynastie régnante; car la nation se crut privée des symboles de son indépendance dans la personne de ses princes. Il dut, provisoirement au moins, renoncer à ses premiers plans sur ce pays, et prépara une

mort sans gloire à des centaines de milliers de ses soldats. Le désir de détourner tous les regards de ce qui s'étoit passé et se passoit encore journellement dans ce pays, contribua sans doute à faire mûrir les projets qu'il avoit formés contre la Russie. D'un seul coup et par la tension la plus excessive des forces de son empire, il vouloit rendre à jamais impossible la résistance, toujours redoutée, de l'orient et du nord, pour pouvoir poursuivre ensuite, avec d'autant plus de facilité, ses plans sur l'ouest, lorsqu'il auroit repoussé la Russie jusqu'en Asie, et que ses alliés, combattant pour lui, fussent devenus en effet ses vassaux. Personne ne peut nier que ce calcul n'ait été hardi, et que même il n'ait été assez bien combiné, en ne considérant que les moyens stratégiques, qui, d'après l'aspect ordinaire des choses, se trouvoient à la disposition de Napoléon et à celle de son adversaire. On ne doit pas être étonné non plus que Napoléon, pour soutenir le caractère qu'il avoit une fois développé, ait cru devoir jouer un jeu désespéré dans la situation où il se trouvoit. Ses présages ne furent en défaut que sur deux objets: son armée n'étoit plus l'armée républicaine, telle qu'elle avoit combattu sous lui en Italie et sous Moreau en Allemagne; plus brillante que forte, elle empruntoit à l'extérieur l'ostenta-

tion et l'éclat des troupes d'orient, tandis que son esprit n'étoit plus dirigé vers l'amour de la patrie et la gloire militaire, mais vers la rapine, le pillage et une insolence despotique; il s'étoit trompé bien plus honteusement sur le caractère du peuple dont il vouloit visiter le pays, et bien plus malheureusement sur les circonstances locales et physiques.

Aulieu de hordes barbares, qui se seroient empressées, au premier signe de sa main, de secouer un joug porté avec impatience, il trouva une nation qui ne cédoit aucunement à l'Espagnol, en union religieuse, en attachement au sol natal, et en sacrifice aveugle de tous les biens terrestres pour sa défense; elle remplaçoit tout ce qui pouvoit lui manquer en fierté d'indépendance et en souvenir romanesque de triomphes passés, par un pieux devouement pour son souverain, considéré sous l'aspect d'un père de famille commun et environné d'une confiance sans bornes. Il trouva un gonvernement, qui déclaroit solemnellement vouloir rester debout ou tomber avec son peuple, et qui, inebranlable à la vue des ruines fumantes de Moscou, lorsque le danger sembloit se porter vers Pétersbourg, n'écouta point les séductions de la paix, mais resta ferme dans sa confiance en Dieu et

en son peuple *). L'incendie sans éxemple de la capitale ne permettoit pas un plus long séjour dans ses murs, et fut le signal de la destruction pour l'orgueilleux conquérant. La force des élémens, s'alliant avec la cause de la justice, aida, plus promptement que ne l'eût fait la main des hommes, à détruire, par des calamités inouies, une armée sans égale dans l'histoire des guerres d'Europe. Mais, sans la rigueur de l'hiver même, le nouveau Sésostris auroit difficilement pu échapper à sa ruine; il auroit eu à combattre en face la concorde de ses ennemis et toute la force de l'empire russe, qui faisoit avancer contre lui successivement ses armées les unes sur les traces des autres; il étoit menacé sur ses derrières par la levée en masse des peuples, qu'il avoit fait entrer forcément dans son alliance, mais qui avoient gardé dans le coeur toute l'amertume d'un ressentiment réprimé.

Depuis longtems la Prusse, qui entre tous les états froissés par Napoléon, allioit la plus grande prudence au plus profond sentiment d'un honneur militaire offensé, préparoit tout en silence, pour reparoître en armes, lorsque

*) Voyez le manifeste de l'Empereur Alexandre du 18 Juillet 1812 avant l'incendie de Moscou, et celui du Septembre après cet évènement.

ns exemple de jour de la vengeance seroit arrivé. Son
un plus long peuple agissoit sans appel, mais devinoit bien
gnal de la des- les intentions du gouvernement. Celui-ci
quérant. La les avoit pas encore publiquement exprimées,
la cause de la suivoit lentement les évènemens, en se con-
nt que ne l'eût tant de ne point troubler des efforts, suscep-
cuire, par des les d'une double explication, tant que la
ans égale dans ction n'en étoit pas donnée par lui. Cette
. Mais, sans e lenteur ne fut pas même précipitée par
nouveau Sésos- la célèbre convention de York, qui, conclue
per à sa ruine; au moulin de Poscherung, le 30 Décembre 1812,
ce la concorde au jour, d'une manière indubitable, mais
ce de l'empire t-être trop précipitamment exprimée selon
lui successive- principes diplomatiques, l'esprit de l'armée,
les traces des étoit maintenant en parfaite harmonie avec
derrières par celui du peuple; le coeur d'aucun citoyen n'i-
qu'il avoit fait roit cependant de quel côté penchoit l'esprit
nce, mais qui Roi, et chacun agissoit selon cette convic-
ite l'amertume n. Mais lorsque les Russes, après avoir
poussé l'ennemi devant eux sans relâche, eurent
qui entre tous pénétré jusqu'à l'Oder et dispersé les débris
allioit la plus l'armée françoise au delà de l'Elbe, que
ond sentiment t le pays eut été delivré depuis Memel jus-
préparoit tout à Berlin; c'est alors que parut, le 11 Mars,
armes, lorsque ppel du Roi à son peuple, et que les souve-
ns de Russie et de Prusse, unis par un lien
issoluble pour la délivrance de l'Europe,
nt le 15 du même mois leur entrée à Bres-
. Plusieurs des princes de l'Allemagne, qui

Alexandre du 18
oscou, et celui

leur étoient attachés par des liens de parent s'unirent immédiatement après à la ligue.

L'Autriche en agit avec plus de tempori sation. Elle s'armoit, pour pouvoir faire pe cher à volonté la balance du succès, et re longtems spectatrice des évènemens dans u attitude pleine de dignité. Elle auroit été v lontiers médiatrice d'une paix, qui en priva la France de sa suprématie en Allemagne et repoussant dans de justes bornes, auroit e même tems rendu inutiles les progrès occ dentaux de la Russie, qui ne pouvoient sa doute être considérés alors sans envie, et a roit arrêté la puissance aspirante de la Prus dans son développement complet. Elle av aussi besoin de tems, pour que ses forc militaires, épuisées par des efforts pass fussent rétablies à un dégré, qui pût leur do ner un poids convenable à sa dignité. M lorsque dans la première moitié de l'an 181 le Russie et la Prusse eurent assez prouvé le persévérance dans la cause de la justice, force et la patience de leurs armées et l'h bileté de leurs généraux; lorsque des trai d'alliance conclus avec l'Angleterre *) leur e rent assuré l'aliment nécessaire à leurs effor ainsi que l'utile secours du Portugal et

*) Traité de Reichenbach le 15 Juin 1815.

ens de parent
la ligue.
us de tempor
uvoir faire pe
succés, et re
emens dans u
e auroit été v
, qui en priva
Allemagne et
nes, auroit e
s progrès occ
e pouvoient sa
ns envie, et a
nte de la Prus
blet. Elle avo
que ses forc
s efforts passe
qui pût leur do
a dignité. M
tié de l'an 181
assez prouvé le
le la justice,
armées et l'h
rsque des trai
terre *) leur e
e à leurs effor
Portugal et

1813.

Espagne; lorsque l'issue du congrès de Prague
t démontré que Napoléon, bien loin de
n sacrifier de ses projets, ne vouloit que
gner du tems, par des menées qui n'étoient
s cachées, et que n'ayant devant les yeux que
calculs arithmétiques, il songeoit à conser-
r à sa cause le sud et l'ouest de l'Allemagne,
r une imposante supériorité de combattans;
rs le respectable empereur, renonçant avec un
fait oubli personnel, aux considérations
noeud de famille même, déclara la guerre, le
Août, à l'ambitieux usurpateur de la suprés-
tie en Allemagne. Il forma autour de lui
e sphère d'attraction, qui réunit avant
fin de l'année le reste de la confédération
nane à la cause de la liberté et de l'Alle-
gne, en commençant par la Baviére et en
issant par les plus petits princes, après les
is jours de bataille à Leipzig.

Dans les derniers jours de 1813 et les
miers de l'année suivante, les armées alliées
versèrent le Rhin, pour faire décider du
rt de la guerre contre Napoléon sur le ter-
oire françois. Son détrônement et le réta-
issement de l'ancienne famille régnante ne
uvoient pas encore être alors le but de leurs
orts. Le dominateur de la France avoit en-
re trop de force au milieu de ses nouvelles
upes; on n'entendoit pas non plus, du

moins sur les frontières du nord et de l'est, jusques dans le coeur du pays, aucun vo populaire, qui auroit pu faire pressentir coopération ou seulement l'assentiment de nation à une pareille entreprise. Au contrai tout ce qui fut en état de porter les armes put atteindre assez tôt le théâtre de la guerr se présenta pour la défense du sol natal. N poléon les dirigea avec une science militair qui jetta plusieurs fois les alliés dans un em barras visible, ou leur mit du moins ass clairement devant les yeux la possibilité voir échouer complettement leurs opération Mais cette orgueilleuse ivresse de succès o tenus, qui avoit toujours caractérisé Napolé le remplit encore maintenant d'une confianc qui le conduisit à sa chute.

Au milieu du tumulte des armes s'ét ouvert, depuis le 6 Fevrier, 1814 à Châtill un congrès, qui montroit à la France l'accès à u paix, par laquelle elle seroit restée plus pui sante qu'elle ne l'avoit été avant la révolutio Mais, à l'aspect de nouveaux succès, Buona parte repoussa avec colère des proposition que les circonstances devoient faire paroît comme très modérées, rêvant l'entière destru tion de l'ennemi. Une levée générale des ha bitans des campagnes, appuyée par ses ma noeuvres en dos des alliés; le fidel

d et de l'est, achement et la patience de la capitale: ys, aucun voles étoient les bases de ses espérances. Il re pressentir toit au moins trompé dans la dernière sup- sentiment de sition; car il est plus que probable que, sans . Au contrai xistence d'un parti favorable à une capitu- er les armes ion et opposé à la continuation du régime re de la guerr périal, les alliés n'auroient point tenté leur sol natal. N rche hardie sur Paris ou ne l'auroient pas cience militai cutée avec succès. Les Parisiens ne rem- és dans un en ent point l'attente de l'empereur ni la pro- du moins ass sse de son lieutenant Joseph, et les alliés firent a possibilité r entrée dans la ville trois mois après le eurs opération sage du Rhin (le 31 Mai). Les Bourbons de succès o suivirent; Napoléon renonça au trône ctérisé Napolé ançois le 6 Avril, et Louis XVIII. parut à d'une confianc is le 3 Mai, sans reconnoître la constitu- n du 6 Avril, en vertu de laquelle le sénat les armes s'éto it prétendu le proclamer roi. En revanche, 1814 à Châtill traité solemnel *) assura à Napoléon, non ance l'accès à u lement le titre et la dignité d'empereur, restée plus pui is encore l'entière souveraineté de l'île nt la révolutio lbe, qu'il avoit choisie pour son futur succès, Buon our. Cette circonstance, par laquelle il es proposition remis formellement au rang des souverains, nt faire paroît ntra qu'on ne pouvoit agir d'après les simples 'entière destru venances, et qu'aulieu de combattre entière- énérale des ha nt cette cause, on suivoit un système de ée par ses ma

s; le fidel

*) Conclu le 12 Avril 1814.

composition, que le nouveau gouvernement f pe. ensuite dans l'impossibilité d'amener à u issa heureuse fin. On auroit pu aussi pressen t pa alors que Napoléon, qui ne manquoit pas tal moyens pour renouveller le combat, ne tro i, r voit convenable de s'éloigner momentanéme abli que pour reparoître ensuite sous de meille gou auspices, lorsque la France se trouveroit aba la donnée à elle-même, après la retraite sen étrangers. La France, sous ces circonstanc tta obtint une paix *), telle qu'elle en aur pr difficilement reçu une, sans des considér il tions, basées peut être sur les facilités, qu'av de trouvées l'entrée des alliés à Paris par de les crètes intelligences; les troupes étrangè me évacuèrent le royaume, où le feu éteint à la hâte couvoit encore fortement sous les ce ins dres. C'est sous le choc continuel des part ver dont aucun ne fut satisfait de la constituti le promulguée par Louis XVIII, que l'on travai me à rétablir la machine de l'état sous les form qu royales, et à fondre avec elles tout ce qu'on juge mb nécessaire d'adopter des idées du tems inte tère médiaire. On voyoit aussi se développer h nqu de France les conceptions, d'après lesquel que on devoit partager, entre les vaiaqueurs, le gra du héritage de l'empire détruit, et réorganiser l'E euve stra spri

*) Paix de Paris le 30 Mai 1814.

ouvernement f pe. L'Espagne, entièrement delivrée de la
l'amener à u issance françoise, soit par sa propre force,
aussi pressent t par l'assistance de la Grande Bretagne et
manquoit pas talens militaires de Wellington, vit son
ombat, ne tro i, rentré dès le 28 Mars sur le sol natal,
momentanéme ablir d'un coup d'autorité l'ancienne forme
ous de meille gouvernement. Sûr de l'appui du clergé et
trouveroit aba la haute noblesse et, par leur moyen, de
la retraite d sentiment des basses classes du peuple, il
es circonstanc etta la nouvelle constitution des Cortès, par
u'elle en aur proclamation du 4 Mai, datée de Valence,
des considér il s'étoit rendu en attendant que le champ
acilités, qu'av devenu libre: cette constitution, rédigée
Paris par de s les libéraux et solemnellement promulguée
oupes étrangè me loi de l'état le 19 Mars 1812, remet-
le feu éteint à la partie essentielle de l'autorité entre les
nt sous les ce ins d'une assemblée nationale, ne laissant au
tinuel des part verain que l'inviolabilité de la dignité royale
e la constituti le maniement du pouvoir éxécutif. Comme
que l'on travai mesures eurent lieu sans aucune résistance,
sous les form que Ferdinand, après l'arrestation des
ut ce qu'on juge embres les plus influens des Cortès et du mi-
du tems inte tère existant, éxécutée le 10 Mai, put
développer h nquillement et avec des demonstrations pu-
d'après lesquel iques de joie, faire son entrée à Madrid le
iaqueurs, le gra du même mois; on y voit la plus sûre
réorganiser l'É euve que la constitution, bâtie d'après des
stractions modernes, ne fut point mesurée à
sprit dominant de la nation, ni au dégré de

culture où elle se trouvoit alors. Tout fu maintenant réorganisé d'après les antiques prin cipes de souveraineté absolue, et l'on rétabli la dépendance spirituelle sous le siège pont fical, ainsi que l'ancien régime des églises et d couvens. L'avenir apprendra si ce système d restauration complette, telle qu'on le suiv dans toute son étendue, ne mènera pas plu loin qu'on ne l'a voulu, et si l'on ne jugera pa plus prudent par la suite de prendre une rou plus modérée *). On ne mit point en pratiq avec la même sévérité, dans le reste de l'Eu rope, le principe du rétablissement complet d anciennes formes, au moins pour l'organisa tion politique des pays et territoires, qui s trouvoient comme sans maîtres. Un congrès d souverains fut convoqué pour l'automne d 1814, afin de rétablir l'ordre, et de rasseoir l nouvelle face de l'Europe sur des bases solide On vit cependant des évènemens remar quables se développer déja dans le courant d cet été; Gènes fut incorporé aux états de Sar daigne, en opposition directe aux promesses d l'Angleterre, exprimées dans la proclamation d

*) La révolution du 7 Mars 1830 a prouvé par le fa l'impossibilité de maintenir le système suivi jusqu là. Mais la constitution adoptée aprèsent pourra-t elle avoir de la consistance, sans qu'il y soit fait de changemens *essentiels?* .....

ord Bentink *); la Belgique, dont on ne nsulta sans doute pas les affections privées, t réunie avec la Hollande en un royaume s Pays-Bas **). Durant le congrès même, i entra en activité vers la fin d'Octobre, montrèrent des vues si contradictoires et s prétentions si divergentes, qn'on craignit uvent de ne pouvoir point parvenir à un cord pacifique, mais de devoir couper le eud gordien au moyen du glaive, puisque ndécision subsistante ne pouvoit amener un t permanent. Les négociations sur l'or-nisation future de l'Allemagne, sur le sort la Pologne, sur les indemnités de la Prusse, tour desquelles se mouvoit l'existence po-ique de la Saxe, sur la Suisse et les états talie trainèrent jusqu'à la fin de Février 15, sans que l'on put parvenir à quelque sultat complet.

C'est alors que Napoléon, au milieu de rage des passions enflammées pour le par-ge de son *empire* ***), reparut le 1er Mars r le territoire françois. Attendu des siens, çu à bras ouverts par l'armée, et sans être

*) Du 26 Avril 1814.

**) Proclamation du nouveau souverain le 1 Aout 1814.

***) On connoit la différence entre *l'Empire françois* et *la France*.

prouvé par le fa
système suivi jusqu
aprèsent pourra-t
ns qu'il y soit fait de

trouvé par personne, il traversa tranquillement et comme revenant d'une absence volontaire, les provinces orientales jusqu'à Lyon et delà vers Paris, où il y avoit eu assez de troubles et de mouvemens sans but et en partie peut-être imaginés à dessein. Le soir du 20 Mars, il arriva aux Thuileries, avec une suite peu nombreuse; le roi étoit parti la nuit précédente, accompagné d'un petit nombre de ses partisans,

La nouvelle de cet évènement, auquel le congrès de Vienne étoit loin de s'attendre dans le moment où il arriva, rendit à cette assemblée le point de réunion, qui lui avoit manqué jusqu'à présent. D'anéantir celui qui osoit se relever, étoit l'intérêt commun des grandes puissances, qui vouloient retenir entre leurs mains les destinées de l'Europe; elles se déterminèrent à poursuivre cet intérêt avec toutes les forces dont elles pouvoient disposer, et proclamèrent publiquement leur dessein, dans une déclaration, mise au protocolle le 13 Mars, par laquelle Napoléon, exclu de toutes les relations civiles et sociales, fut désigné comme l'ennemi et le perturbateur de la paix du monde. Cette proscription réunissoit, s'il étoit nécessaire, toutes les puissances à une lutte à vie et à mort contre la France, qui d'après les rapports publics devoit être consi-

dérée comme reconquise pour Napoléon: on vit renaître alors une unité et un mouvement rapide dans les délibérations du congrès. On ne parut avoir maintenant pour but que de conclure un arrangement provisoire sur les points de litige les plus essentiels, pour éloigner tout sujet de discorde entre les alliés, et l'on réserva pour un avenir tranquille l'arrangement final des différens points. Ainsi la Pologne fut divisée en deux parties entre la Russie et la Prusse; la partie russe prit le titre d'un royaume de Pologne, soumis au sceptre impérial, sans être directement incorporé à l'empire; la partie prussienne fut appellée grand-duché de Posen. La Saxe, qui fut si long-tems une pomme de discorde entre les puissances, fut morcelée en un royaume, qui demeura à l'ancienne dynastie, et un duché qui fut donné à la Prusse. Celle-ci obtint en outre un beau grand-duché sur la rive gauhce du Rhin. Le pays de Luxenbourg fut réuni comme état confédéré à l'Allemagne; mais le roi des Pays-Bas, formellement constitué maintenant, en obtint la souveraineté, en qualité de prince allemand. On fonda en Allemagne, sous la présideuce de l'ancien empereur, une confédération germanique entre les ci-devant états d'empire, à l'exception de ceux, qui avoient été médiatisés par la

ligue du Rhin; la constitution en fut ébanchée en contours informes, plutôt qu'organisée à une véritable vie politique. Trois nouveaux cantons furent joints à la Suisse, par la réunion du pays de Vaud, de Genève et de Neufchatel. En Italie, la réunion de Gènes aux états de Sardaigne fut définitivement prononcée; le royaume Lombardo-Vénitien fut remis sous la souveraineté de l'Autriche; l'ancien grand-duc rentra en possesion de la Toscane; et Murat ayant terminé son rôle momentanément si brillant, Ferdinand IV fut reconnu comme roi de Naples par les puissances pacificatrices.

Les mandataires de l'Europe terminèrent ces bases fondamentales du nouvel ordre social au milieu du tumulte des armemens militaires poursuivis avec un zèle unanime et une promptitude peu accoutumée, pendant que les armées des alliés s'avançoient vers la frontière de France, sous la conduite de leurs souverains. L'acte de la confédération germanique fut signé le 8, et l'acte final du congrès de Vienne le 9 Juin. Napoléon déployoit cependant une activité extraordinaire; après avoir popularisé son gouvernement par une réforme constitutionnelle, sanctionée dans la brillante assemblée du champ de Mai *), et pos

*) Le 1er Juin 1815.

n fut ébanchée
rganisée à une
veaux cantons
la réunion du
de Neufchatel
s aux états de
prononcée; le
ut remis sous
'arcien grand-
Toscane; et
nomentanément
econnu comme
pacificatrices.
pe terminèrent
vel ordre social
mens militaires
et une promp
nt que les ar
ers la frontière
de leurs souve
ion germanique
du congrès d
déployoit cepen
re; après avoi
par une réform
dans la bril
Mai *), et pos

une force de cent-cinquante-mille combat-
ans le long des Pays-Bas, il dépassa la
frontière Belgique le 15 du même mois. Il
prit encore cette fois l'offensive, comme à son
ordinaire, et avoit en effet surpris ses adver-
saires. La fortune sembla lui sourire les pre-
miers jours, mais pour un moment seulement.
Le 18 Juin détruisit ses espérances, par l'écla-
tante victoire des alliés à Waterloo, et le pré-
cipita du faîte de sa grandeur, plus vîte encore
qu'il n'y étoit remonté. Buonaparte abandonna
une armée, à la tête de laquelle il auroit peut-
être pu tenir encore long-tems une défensive
respectable, et obtenir un meilleur sort. Il
échoua dans ses efforts postérieurs, pour rester
au gouvernail, comme dictateur, régent ou
simple général. Les alliés s'avancèrent, sous
Wellington et Blücher, Paris capitula le 3
Juillet et fut occupé le 7. Le jour suivant,
Louis XVIII rentra dans sa capitale, encore
une fois sous l'égide des bayonnettes ennemies.
Napoléon, privé de tout moyen pour se retirer
en Amérique, comme il l'avoit souhaité, se
rendit à bord du vaisseau anglois le Belléro-
phon, le 15 Juillet, un mois après qu'il se fut
mis en campagne, sous des auspices tout diffé-
rens; ce vaisseau le porta sur les côtes
d'Angleterre, d'où il fut conduit à Sainte Hélène,
d'après une résolution prise par le cabinet bri-

tannique, en suite d'un arrangement entre les grandes puissances. La paix, qui fut conclue entre les alliés et le monarque rétabli par eux, (signée le 20 Novembre) ne changea point essentiellement le traité de l'année dernière, par rapport au territoire et à l'état de possession de la France; mais elle lui imposa une contribution de 700 millions, et le fardeau d'une armée d'occupation de 150,000 hommes, qui, d'après la mesure de circonstances, devoient demeurer cinq ou au moins trois ans dans les provinces frontières.

V.

Ainsi, après vingt-trois ans de sanglantes révolutions, un Bourbon étoit rétabli sur le trône de ses pères, et la doctrine de la monarchie affermie en Europe. Mais le principe de l'autorité souveraine n'étoit plus le même; le rapport des gouvernés aux gouvernans étoit essentiellement changé dans son esprit, si même ce changement ne s'étoit pas montré partout dans des formes visibles et dans des bornes déterminées. Un sentiment de besoin mutuel les avoit rapprochés; une estime réciproque et la reconnoissance d'un secours prêté

posèrent la base d'un rapport honorable pour les deux parties.

Depuis des siècles, les princes ne s'étoient pas trouvés liés dans un pareil dégré au sort de leurs peuples; ils n'avoient pas partagé autant les privations et l'abaissement, les calamités domestiques et privées de leurs nations, ni n'avoient autant combattu et vaincu avec elles et par elles, que dans cette période pleine d'évènemens. Quelles vicissitudes de fortune, depuis la pointe la plus occidentale de l'Europe jusqu'aux frontières d'Asie! Le souverain de Portugal transporte son trône sur la côte de l'Amérique méridionale, pour ne pas devenir le prisonnier du conquérant corse *). Le roi des Espagnes et des Indes passe sept années d'éxil et d'emprisonnement en France, et le prétendant au trône françois, après avoir erré long-tems, ne trouve un asyle sûr que sous le sceptre britannique. La branche italienne des Bourbons, privée de la moitié de ses états, conserve à peine une ombre d'autorité en Sicile, où elle est plus

*) D'après les nouvelles les plus récentes, le siège du gouvernement et la résidence de la cour sont fixés à perpétuité au Brésil; l'histoire présente ainsi pour la première fois un état européen, comme colonie d'une métropole américaine; il est permis de douter cependant qu'un tel ordre de choses puisse être de quelque durée.

gouvernée que protégée par l'influence de l'Angleterre. Le père des croyans meurt en éxil, et son successeur ne peut sauver son état temporel, par le grand sacrifice même du sacre de Buonaparte. L'empereur d'Allemagne, chassé deux fois de sa capitale conquise, voit ses provinces des Pays-Bas, d'Italie et d'Illyrie tomber entre les mains du vainqueur, qui enlève de sa tête l'antique couronne romaine; il est obligé même de donner sa fille en mariage à l'enfant de la fortune. L'héritage du grand Fréderic se démembre après une bataille perdue; l'éclat de la gloire prussienne s'éteint au champ de bataille et plus honteusement encore dans les places fortes; des noms isolés et des troupes peu nombreuses conservent l'étincelle sacrée, qui ne se rallumera qu'après de grandes calamités; car le secours même de l'armée russe est sans force dans une lutte dont la décision sera réservée aux peuples. Repoussé jusqu'à Memel, Fréderic-Guillaume doit souscrire à la cession d'une moitié de son royaume, et consentir à ce que l'autre reste sous la tutelle des étrangers et soit occupée par eux. Ayant paru deux fois comme auxiliaire et comme médiateur dans les affaires de l'Europe, et deux fois repoussé par les revers d'Austerlitz et de Friedland, le monarque de la Russie voit la guerre et la destruction se

l'influence de porter dans son empire, que l'Europe avoit cru
yans meurt en abordable. Le chef gaulois sassied sur le
ent sauver son ège des czars dans leur ancienne capitale, et
rifice même du menace d'une attaque prochaine la nouvelle
ur d'Allemagne, lle sur la Néva. Nous ne parlerons pas des
conquise, voi uffrances et des émigrations des petits princes
Italie et d'Illy- Allemagne et d'Italie: tout étoit renversé,
vainqueur, qu les constructions de l'ancienne Europe étoient
ronne romaine, ranlées jusques dans leurs fondemens. La
sa fille en ma- levée des masses rétablit alors l'ordre des
L'héritage de choses. Les princes et les peuples n'eurent
rès une bataille plus qu'un même sentiment et ne formèrent
ussienne s'étein qu'une même puissance, qui renonçant à tous
onteusement en- les biens présens, ne fut occupée que du désir
des noms isolé de reconquérir l'indépendance et de conserver
uses conserven à la postérité ce bien suprême des peuples: un
lumera qu'après concours aussi unanime completta la grande
secours même oeuvre de la délivrance d'un joug abject.
dans une lutte Mais quels sacrifices cette oeuvre n'avoit-
ée aux peuples elle pas couté aux nations? Depuis les courses
eric-Guillaume de la grande transmigration des peuples, on
ne moitié de son n'avoit pas vu tant de misère et de douleur
que l'autre reste qu'il en a régné dans ces derniers tems, à
et soit occupée mpter du jour où tomba la tête innocente
ois comme auxi- de Louis XVI, jusqu'au second traité de Paris.
s les affaires de hez tous les peuples qui parurent successive-
é par les revers ent sur la scène, lorsque le torrent de la
le monarque de struction savança de l'ouest et rentra ensuite
destruction se France, le bien public étoit dispersé, les

richesses des palais étoient pillées et le bonheur tranquille des cabanes étoit foulé aux pieds. Des hordes sauvages se partageoient la propriété du bourgeois et de l'agriculteur. De sang-sue et des parvenus du moment se repaissoient de rapine. La fleur des hommes étoit abattue. Ainsi que les productions des champs tombent sous la faulx, on voyoit se moissonner tous les ans une récolte de jeunesse, qu'au nombre de leurs autres fournitures, les états devoient livrer au glaive. Il n'y avoit aucune maison éxempte de malheur, aucune âme sans haine et sans ressentiment, aucun coeur sans deuil et sans chagrin pour les morts et les vivans. Les mœurs même étoient frappées de destruction; les générations retomboient dans la barbarie; les femmes et les filles étoient déshonorées; les jeunes gens des deux sèxes croissoient sans éducation et sans culture, à l'aspect continuel de la licence et de la destruction; les têtes blanchies descendoient au tombeau dans l'opprobre, la douleur et la misère.

Les princes et les peuples ont acquis ensemble une gloire immortelle, en détournant de pareils fléaux, pour fonder le nouvel état des choses. Leur sollicitude réunie doit aussi veiller dans la suite à la reconstruction et à la conservation de l'ordre rétabli, pour qu'on ne voie plus reparoître l'ancienne molesse, et

premier germe de tous les malheurs; la tendance du tems actuel doit être d'éxécuter cette convention tacitement conclue ou hautement prononcée, qui devient la base des nouvelles constructions politiques. La France a acquis sa charte, comme un butin rapporté des orages de la révolution; elle conservera une liberté politique et civile, garantie par des institutions, si même l'inconstance de la nation ne se trouve point encore satisfaite des formes actuelles. L'acte d'union de la confédération germanique stipule une représentation nationale, comme loi générale pour chaque gouvernement *).

Le nouveau royaume des Pays-Bas modéla sa constitution, sous la protection particulière de l'Angleterre, sur l'ancienne organisation hollandoise, en évitant toutefois les difformités qui avoient dérangé l'égalité de la représentation nationale et l'action du pouvoir éxécutif. En Prusse, on avoit déja, dans le tems même de la grande oppression, préparé une organisation des villes et d'autres institutions, qui devoient accoutumer le peuple à délibérer sur ses propres intérêts et ranimer l'esprit public, endormi depuis si long-tems. On avoit déja au commencement de 1811, non sans quelque crainte dans les circonstances du moment, ras-

*) Art. XIII. Il y aura une constitution d'états dans tous les pays de la confédération.

semblé les notables du pays à Berlin; les députés provisoires de la nation furent ensuite réunis à la fin de 1813, pour délibérer sur la répartition du fardeau de la guerre et sur les moyens de conserver les terres à des propriétaires accablés de dettes. Ce ne fut cependant qu'après une paix entièrement rétablie, que l'on put songer aux bases solides d'une vraie constitution représentative; les grands droits acquis par la nation et les espérances données ne peuvent plus éloigner une solution de ce problême, réclamée par tous les voeux. Dans la partie de l'ancien royaume de Pologne tombée sous la puissance de la Russie, fut rétablie une représentation nationale, qui se rapproche des formes de l'ancien gouvernement. La Suède maintenoit la constitution, rédigée au commencement du règne de Charles XIII., après la révolution du 13 Mars, qui avoit mis ce monarque sur le trône; la coopération du peuple assemblé en diète y conserve une part plus libre à l'administration générale de l'état qu'elle n'en avoit eu depuis l'établissement de l'acte de sureté en 1789. Un gouvernement également représentatif, mais fort différent quant à ses formes, fut introduit dans le royaume de Norvège, réuni avec la Suède sous un même souverain depuis le traité de Kiel le 14 Janvier 1814.

Ainsi, lorsque l'ivresse du républicanisme a disparu, et que le pouvoir militaire s'est écroulé sur lui-même, par une trop forte tension de son principe d'autorité, il semble que la tendance générale de l'Europe se penche vers un gouvernement légitimement libre, dans lequel la délibération législative et [illegible]mique de la nation est opposée au pouvoi[illegible]ble dans sa sphère d'action, d'une mon[illegible]ori-ginaire, qui établie sur de fortes racines, n'est point placée à côté du peuple par son élection et son appel, mais s'élève au dessus de lui, sortie des ténèbres des tems passés, comme par une autorité divine. Si le premier de ces principes cherche ses bases dans l'esprit du tems et dans les justes prétentions des peuples, dont une partie a été animée et appelée du haut des trônes à une liberté légale; le second a trouvé un nouvel appui dans la sainte alliance, qui, conclue le 15 Septembre 1815, proclame indubitablement les rapports des princes, comme mandataires de la providence, envers leurs peuples, en qualité de familles qui leur sont confiées. Ce point de vue, que l'on a fidellement suivi jusqu'après sent, établit une différence essentielle entre les formes politiques l'Europe et celles d'Amérique; puisque ces dernières n'ont encore admis, au moins

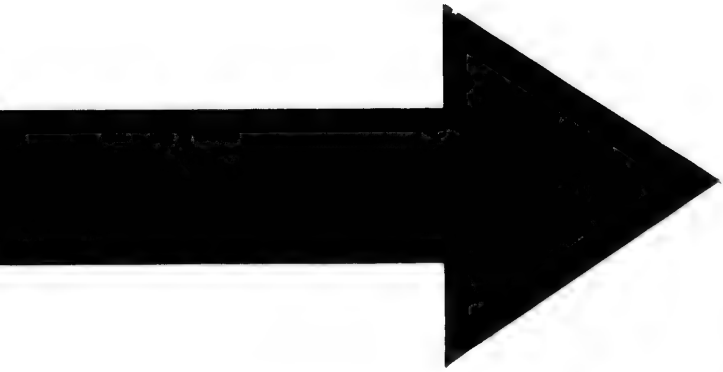
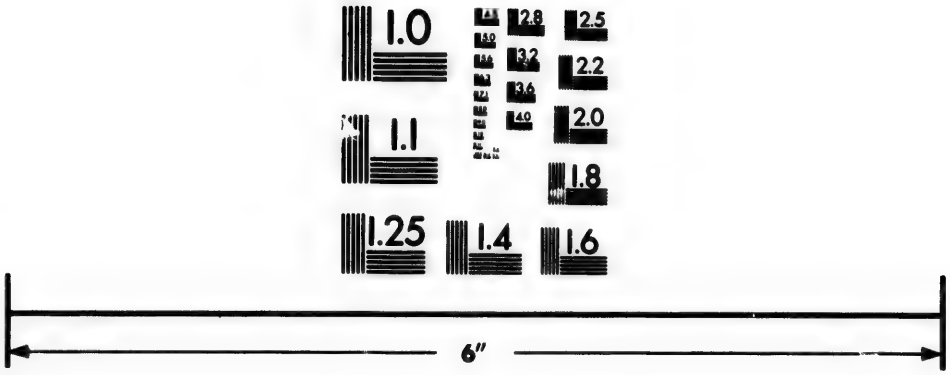


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

jusqu'après ent, que des autorités *déléguées* et temporaires.

Il manque cependant beaucoup encore à ce que l'Europe soit d'accord sur les bases de sa nouvelle organisation; les partages territoriaux même ne doivent pas être considérés comme définitifs; la secte de ceux qui, comme les Carbonari d'Italie, voudroient que l'unité de langage entrainât l'unité de nation et de gouvernement, est répandue dans plus d'un pays. Les partis ne sont ni extirpés, ni confondus dans une fusion générale. Les chutes successives de l'ancienne royauté, du républicanisme et des Buonaparte ont porté vers l'hémisphère occidental des milliers de mécontens, et parmi eux de grandes masses d'intelligence, de force physique et de richesse; ils y trouveront un champ vaste et libre pour toute activité, de la tolérance pour toute opinion, de la protection et de la sureté contre la haine sectaire et l'esprit de persécution. Des passions réveillées et la fermentation, inséparable du nouvel ordre de choses, y pousseront plusieurs milliers encore. C'est ainsi qu'une partie de la génération actuelle, mécontente du présent, redoutant l'avenir et ne pouvant rétrograder vers le passé, fuira le sol resséré de l'ancien monde et s'établira dans ces immenses contrées, où la nature et l'état semblent, dans leur heu-

reuse union, n'attendre que le diligent étranger, pour lui accorder les biens les plus désirables: une subsistance assurée et une éxistence noblement indépendante, comme le prix de quelques années de travail honorable et de patience énergique.

VI.

Outre les raisons qui découlent de la situation politique de l'Europe, il y en a d'autres, qui contribueront encore plus puissamment à donner des colons aux deux Amériques et à y transplanter une partie de la culture Européenne. Il semble que tous les anciens pays soient, par un développement progressif de l'état artificiel de la société, arrivés au point où la quantité de ceux, dont la subsistance ne repose pas sur la culture du sol ou sur les occupations qui y sont relatives, ni ne dépend d'un métier devenu d'une nécessité indispensable, et qui n'ont point par conséquent d'assiette fixe, surpasse de beaucoup le besoin de leur travail ou de leur adresse. Il est résulté delà que la valeur de leur industrie est rabaissée, par ceux pour lesquels ils travaillent, bien au

dessous du salaire, auquel il seroit possible d'acquérir une espèce de bien-être pour l'ouvrier lui-même et sa famille, et que le produit de plusieurs branches d'industrie suffit à peine pour le simple entretien de la vie. Ce fait est prouvé suffisamment par l'aspect des villes manufacturières d'Angleterre et d'Irlande, des pays de montagnes en Saxe, des provinces du Rhin, des places manufacturières de France et des Pays-Bas. Il semble au premier abord être en si forte opposition avec l'usage plus multiplié du produit des manufactures et des arts, qu'il ne sera peut-être pas déplacé ici de l'éxaminer de plus près, si même nous sommes obligés, pour l'éclaircir entièrement, de reporter nos pensées plus loin qu'il ne paroîtroit nécessaire au premier abord.

La charrue étoit en grand honneur chez tous les peuples de l'ancien monde qui brillent dans l'histoire; le Grec accordoit des honneurs divins aux inventeurs de ces arts qui transformoient le nomade en habitant sédentaire, et le romain alloit chercher ses généraux au milieu du champ, qu'ils travailloient de leurs propres mains. Il n'en étoit pas ainsi des nations de Scythie et de Germanie, auxquelles la transmigration des peuples donna des habitations fixes sur les ruines

e l'empire romain *). Ils ne regardoient omme honorables que la guerre, la chasse et out éxercice, où s'éprouvent la force, le cou-ge et le mépris de la mort. La pensée et occupation des hommes étoient de combattre our dominer et de se défendre contre toute taque; les femmes avoient soin de la maison du champ; c'étoit sous leur surveillance 'une portion de terrain, nécessaire pour les soins les plus urgens de la vie, étoit cultivée r des esclaves et des valets, qui formés grande partie de prisonniers de guerre et leurs descendans, devinrent les pères des rfs. Le christianisme tempéra l'esclavage, et séjour fixe polit insensiblement l'ancienne desse des moeurs; cependant l'esprit de com-t et de guerre est resté dominant à travers s siècles; l'on considère sans contredit encore, lon les idées généralement adoptées, l'état ilitaire comme le plus noble pour l'homme ore, et l'agriculture comme un des états les us vils pour lui, quand elle fait son occupa-on propre et immédiate. Les moeurs romaines daignoient non seulement les métiers, mais

*) "Ils ne s'occupent point de la culture des terres, et la "plus grande partie de leur nourriture consiste en lait, "fromage et viande"; dit César, *Guerre des Gaules, VI. Chap.* 22. Voilà des traits de l'ancienne vie nomade, à la manière des scythes!

encore les arts mécaniques et même les beaux-arts, qui n'étoient point fondés sur la parole; ils les abandonnoient à la caste des affranchis et des esclaves. Chez les nations au contraire, qui parurent ensuite sur la scène du monde, dans l'ancien empire romain et plus loin dans le nord et l'est de l'Europe, le métier et surtout l'art affranchissoient l'esclave, et formoient dans les nouvelles villes une bourgeoisie estimée et indépendante, qui fit bientôt un ton considérable à l'état militaire originairement libre, ou à la *noblesse*. Au dessus du bourgeois étoit le savant, dédaigné comme tel du Romain. Ce contraste est cependant très explicable par la marche des choses. Le demi-sauvage *) qui se répandit sur les provinces romaines, devoit à l'aspect des commodités et des ornemens de la vie sociale, apprendre à estimer l'ouvrier et l'artiste, qui embellissoient son éxistence, et lui en imposoient par une intelligence, dont il n'avoit eu jusques là aucune idée. La nécessité de la conservation des villes, des bourgs et des châteaux, qui

*) Si cette expression, quand elle est appliquée surtout aux peuplades germaniques, peut paroître trop dure par rapport à leur civilisation intellectuelle et à leurs institutions politiques, elle ne l'est point sans doute par rapport à leur culture dans les objets, qui regardent la perfectionnement de la vie sociale et les moeurs extérieures.

ervoient de défense en qualité de forteresses, t les communications commerciales plus actives, ans lesquelles le monde nouveau entra avec orient, par l'empire chrétien de Constantinople, ontribuèrent ensuite beaucoup aux progrès de état d'artisan et animèrent l'industrie, qui rouvoit partout une protection et un asyle, ans les cours des princes comme dans les murs es couvens. On vit naître de cette manière n état intermédiaire entre la noblesse origiairement libre et l'habitant des campagnes taché à la glèbe, ainsi que des dégrés dans t état intermédiaire et une tendance vers les asses et états, qui possèdent une prétendue rééminence. Cette tendance, qui se montre ncore très active dans notre siècle, reçoit une uvelle force par le privilège, que l'entrée ns la bourgeoisie des villes affranchit du rvice militaire forcé.

La population croissante des cités, le développement ultérieur des métiers utiles, qui us procurent les nécessités de la vie, à mere que nos idées de besoin s'étendent, et le ogrès des arts mécaniques et libéraux, mis activité pour l'ennoblissement et l'ornent de la vie en général, ainsi que pour clat et le luxe du puissant et du riche en rticulier, accrurent le nombre de ceux, qui tiroient pas immédiatement leur subsis-

tance du sol, mais du salaire pécuniaire, qui leur étoit accordé pour les objets de besoin artificiel qu'ils fournissoient; leur nombreuse descendance, née et élevée sur le fond fragile de cette industrie, fut obligée de suivre ce même chemin d'avancement dans des circonstances de plus en plus difficiles. La concurrence ainsi augmentée diminua le prix de ces travaux et de ces efforts; la même industrie nourrissoit plus difficilement la génération postérieure que ses pères, plus modiquement encore celle plus nombreuse, qui entra à sa suite dans la carrière du travail et de l'industrie: les métiers n'ont dès longtems plus leur âge d'or. En effet le besoin et la command des productions de métiers et d'arts, quelq énormément que soit étendu leur usage, n pouvoit point rester dans une proportion suf fisante avec le nombre des ouvriers, pou leur procurer, au moyen de leur travail, u entretien nécessaire pour une aisance mé diocre *), surtout depuis que, par le progr

*) C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'énor augmentation du nombre des pauvres, qui perçoiv des aumônes, et l'accroissement proportionnel taxes de pauvres. Oddy rapporte dans son *Europ Commerce* &c., publié en 1805, que le nombre pauvres, entretenus d'aumônes, formoit déja al dans l'Angleterre et le pays de Galles, près du $\frac{1}{9}$ de population entière et que la taxe des pauvres,

rapide de la mécanique, la force morte repousse de jour en jour plus puissamment la main vivante et multiplie la production, dans la même proportion qu'elle épargne le travail. Il pouvoit cependant éxister encore un équilibre, tant que l'industrie productive fut bornée à de certains pays, qui pourvoyoient le reste du monde de leurs ouvrages. Mais il n'en fut plus de même, depuis que les connoissances partout répandues, souvent aussi le zèle mal-entendu des gouvernemens, ambitieux de transplanter chez eux chaque métier et chaque industrie, sans éxamen du climat et des localités, et quelquefois enfin la nécessité d'occuper une population toujours croissante, ont partout augmenté le nombre des manufactures et des fabriques, et attiré dans les branches d'industrie des hommes qui, ainsi que la plupart de leurs enfans, sont perdus pour toute autre espèce d'occupation. Delà vient que chaque nouvelle invention, qui par l'emploi d' une force artificielle rend superflu le travail des mains, augmentera le nombre des artisans désœuvrés, et rabaissera au strict

se montoit à 5,200,000 Livres Sterling, faisoit le double de ce que cette même taxe avoit produit dix-huit ans auparavant. Cette même taxe s'est élevée en 1817, à 9,800,000 livres sterlings.

nécessaire le salaire de ceux qui sont encore assez heureux pour trouver de l'occupation.

Qu'on ne prétende point qu'il y ait encore assez de terrain, plus même que les forces humaines pourroient jamais suffire pour en cultiver, et que le progrès de l'esprit inventeur ouvre continuellement des routes nouvelles, pour occuper l'activité oisive. On doit d'abord prendre en considération que l'homme, repoussé une fois de sa sphère, ne se laissera pas aussi facilement transporter dans une autre, mais que plutôt l'ancienne habitude et la tendance une fois imprimée aux forces spirituelles et physiques voudront maintenir leur droit. Qu'on prenne par exemple quelques familles de fileurs de soie et de drap, d'ouvriers en fer et en acier, auxquels on a donné congé, et qu'on voie combien ces manufacturiers, ou leurs enfans élevés dans leur profession, auront de capacité pour de nouvelles branches d'industrie! La nature des choses porte en elle le contraire, et l'expérience nous l'apprend également; ils grossiront les listes des pauvres ou deviendront des fainéans et des vagabonds, à moins que le recrutement n'en enlève une partie en tems de guerre. Il faut y ajouter que des maîtrises, des privilèges et des monopoles entravent presque partout et souvent même rendent impossible

l'éxercice d'un nouveau metier. Si nous renvoyons enfin les oisifs à la culture des terres, le sol de chaque pays, où se trouve cet excédent de population, se trouvera déja occupé, quand bien même il ne seroit pas travaillé; du terrain nouveau sera difficile à obtenir, plus difficile à cultiver. On ne doit pas oublier non plus que le progrès des arts mécaniques a passé aussi à l'agriculture, qu'une charrue perfectionnée, des machines pour battre le blé et ensemencer, ainsi que d'autres secours semblables épargnent beaucoup de mains à l'économie rurale et promettent d'en épargner davantage à l'avenir. Comme l'agriculture est devenue plus scientifique, s'il est permis de se servir de cette expression, il se fait aussi que celui qui n'y a pas été élevé dès l'enfance a de jour en jour plus de difficulté de sen occuper. Nous croyons ainsi devoir adopter que beaucoup d'individus qui manquent de travail, émigreront vers le continent occidental, si surtout la guerre et les contagions épargnent l'Europe, et si la vaccine continue avec la même force à conserver la vie aux nouveaux-nés et à accroître la population. L'intérêt de l'Amérique est d'acclimater l'industrie et le travail manufacturier sur son territoire, et de s'affranchir de l'importation Européenne. La simple force physique même, sans direction certaine ou

industrie étudiée, pourra y trouver de l'occupation et de la subsistance, dans le défrichement d'un sol entièrement sauvage ou dans la construction de demeures nouvelles à la place d'éternelles forêts.

Lorsque nous porterons enfin nos regards sur l'organisation agricole de tant d'états de l'Europe, nous verrons que le sol natal devient trop resserré dans plusieurs contrées, pour pouvoir nourrir par la suite ceux même qui lui sont restés fidelles. Ainsi, dans des pays montagneux, comme par exemple dans la France occidentale et méridionale, dans les pays des Alpes et le long du Rhin, chaque morceau de terre est déja mis à profit par les habitans; la terre et l'engrais sont transportés sur le roc aride, avec une peine infinie et un travail continué depuis des siécles, pour y faire croître la vigne, l'olive et les plantes céréales, de manière à ce qu'il n'y a plus de place pour une extension de culture; il est donc évident qu'une jeunesse devenue plus nombreuse avec la progression des productions, ne pourra plus trouver sa subsistance sur ce sol. On est parvenu à ce même point dans d'autres états, en éxagérant le principe, salutaire dans son origine, de morceller les communes et les grandes possessions rurales. Il a surement été utile et bien imaginé de convertir des prairies

communes et des pâturages en champs florissans, de diviser de grandes terres, que leur propriétaire ne pouvoit point inspecter, en de moindres propriétés, qui promettent un plus grand produit et un accroissement de population avec une culture plus soignée. Mais si, comme il arrive déja ça et là, le pays cultivable est divisé en des propriétés si petites, que chaque famille, établie dans une demie ou une quart de ferme ou dans telle autre parcelle, tire à peine son entretien indispensable du fond qu'elle cultive, où la nourriture pourra-t-elle se trouver pour une nombreuse descendance, et d'où l'état percevra-t-il ses impôts? Il est manifeste que cet ordre de choses conduira à une funeste détresse, et qu'un grand nombre de cultivateurs, réduits à la misère, tourneront le dos à la chaumière paternelle, dont ils seront expulsés par une dette sans bornes, ou qu'ils abandonneront volontairement par défaut de profit suffisant; ce sera pour eux un bonheur encore, si, comme il est souvent arrivé dans ces derniers tems, ils peuvent consacrer leur force ouvrière aux nouvelles républiques, qui ne manquent que de mains pour prospérer promptement *). Ainsi, partout où se manifeste une

*) Ceci ne s'applique qu'à l'état des choses, tel qu'il est maintenant et qu'il doit encore rester pour le moment;

pareille tension, les gouvernemens devroient, pour l'intérêt même de l'humanité, non seulement ne fermer d'aucune manière une pareille issue, mais la tenir ouverte, et la rendre aussi facile que consolante pour ceux auxquels ils ne sont pas en état d'en montrer une autre; ils préviendroient, par ce moyen, des éruptions funestes et l'abrutissement d'une population resserrée, diminueroient leurs listes de pauvres, grossies au delà de toute mesure, et mettroient un terme au spectacle si révoltant pour les sentimens de tout coeur honnête, à l'avilissement auquel sont réduits tant de milliers d'individus, qui, avec leurs nombreuses familles, traînent leur éxistence physique dans les huttes de la misère, plus péniblement que la plupart des animaux domestiques, ne conservant de leur intelligence morale que le sentiment de leur abaissement. Est-ce donc que l'histoire, ce livre ouvert de l'instruction et de l'éxemple, ne sera toujours qu'une lettre morte, et ne se changera pas en parole vivante, pour inspirer un conseil sage ou une action spontannée et louable? N'apprend-elle pas comment les peuples de l'ancien monde se débar-

mais nous chercherons à éxaminer plus bas au chapitre X. de quelle manière l'Europe, avec un changement de circonstances, pourra un jour nourrir, occuper dignement et ennoblir sa population.

rassoient de leurs élémens en fermentation, comment les Grecs et les Romains fondoient des colonies dans des contrées lointaines, vivifioient des déserts par des liaisons commerciales et apportoient au demi-sauvage les trésors des arts et les moeurs de la civilisation, comment même les pères des Européens septentrionaux, les Germains renvoyoient leurs essaims de jeunesse, leur *ver sacrum?* Parmi tant de bonnes actions, que notre tems a mis au jour, on doit placer aussi qu'un estimable allemand (car qui refuseroit un tel titre à un Gagern?) s'est occupé sérieusement de cette affaire si importante, en éclairant la route que tant d'individus doivent parcourir, et que parmi les gouvernemens, celui de Fribourg en Suisse a cherché le premier a fixer le sort de ses concitoyens, qui pensent aller bâtir des cabanes au Brésil, par des traités formels et avec une louable prévoyance *).

---

*) L'auteur n'ignore pas que dans les derniers tems, plusieurs émigrés, surtout de ceux qui sont allés dans l'Amérique septentrionale, n'y ont non seulement pas trouvé la prospérité à laquelle ils s'étoient attendus, mais pas même le nécessaire et la subsistance; ceci ne prouve cependant rien contre le principe. Chacun n'est pas toujours propre à l'émigration, et ceux qui en ont l'aptitude n'ont rarement et même presque ja-

VII.

L'éxamen precédent nous autorise à regarder comme décidé que les républiques de l'Amérique septentrionale accroîtront leur population plus promptement qu'aucun autre territoire; les raisons de cette croissance seront, comme nous avons vu, les migrations d'Europe, les loix connues de la population sur de grands territoires de culture nouvelle, enfin les heureux effets d'une prospérité partout répandue, qui ne donne point accès à une oppression avilissante, au besoin, à la faim et à ces maladies nées d'une mauvaise nourriture et de demeures étroites, maladies par lesquelles la croissance et les progrès d'une jeune génération sont arrêtées dans des états, où les enfans, loin d'être une bénédiction du ciel deviennent un fardeau accablant pour leurs parens et leurs protecteurs appauvris. Nous pouvons adopter que l'augmentation de la population, l'extension de la culture du sol, l'accroissement du commerce et des moyens de subsistance auront d'abord

mais agi avec rectitude et d'après un plan formé. L'écrit de Mr. de Gagern intitulé: *l'Allemand dans l'Amérique septentrionale* (der Deutche in Nordamerika) démontre le premier *quels* sont ceux qui doivent émigrer, et *par quoi* et *comment* ils doivent chercher et trouver leur subsistance et leur bien-être futur.

pour suite l'éxercice des arts techniques, ensuite celui des beaux arts, ainsi que des sciences sérieuses et utiles. Nous pouvons soutenir enfin que l'influence des constitutions libres développera continuellement avec plus de succès dans le nouveau peuple le caractère d'indépendance et l'intelligence, éveillée et aiguisée par le mouvement le plus libre de toutes les facultés. Comme aucune force ne reste stationnaire dans son développement, il ne sera point téméraire de supposer que les contrées, encore soumises comme colonies aux loix Européennes, dans la partie nord-est de l'Amérique, suivront l'impulsion commune et se joindront à la confédération républicaine, ainsi que l'ont déja fait les deux Florides.

L'observateur peut prévoir avec non moins de vraisemblance l'issue de la lutte commencée dans l'Amérique espagnole, tant en deça qu'au delà de l'isthme de Panama. La nature conserve finalement toujours son droit; ce droit est que l'homme majeur soit soustrait à la tutelle, qu'il ne reçoive pas sa loi d'au delà de l'Océan, mais la trouve dans son propre sein, et l'en tire pour l'établir sur son propre territoire indépendant. Nous ne prétendons pas fixer l'époque ni la manière, quand et comment paroîtra dans toute sa maturité l'indépendance de cette portion la plus

riche du monde connu et la plus diversement dotée par la nature; mais, en suivant le cours des évènemens, nous l'avons déja considérée plus haut comme un résultat qui doit nécessairement avoir lieu, dans plus ou moins de tems, et qui, favorisé considérablement par des influences intérieures et externes de toute espèce, attire déja vers ces contrées un grand nombre de têtes ardentes et d'aventuriers hardis, qui ne trouvent plus de place dans le cercle, partout trop resserré, des relations Européennes.

Sans nous livrer présentement à de plus profondes considérations, nous admettrons, comme base de notre éxamen la supposition que l'Amérique entière, au nord et au sud de l'isthme, soit détachée de l'Europe et composée d'états indépendans sous des gouvernemens indigènes; que l'empire insulaire des Indes occidentales, obéissant au mouvement du continent qui l'avoisine, se soit également détaché de ses métropoles européennes; nous demandons alors: "comment, après un tel change-"ment, le monde civilisé s'organisera-t-il "dans toutes ses parties, et comment cette "revolution dans l'état social influera-t-"elle sur l'Asie et sur l'Afrique, comme "étant les parties du monde, qui se trouvent "maintenant au plus bas dégré de la culture?"

Nous sentons parfaitement que, pour saisir notre objet dans sa plus grande étendue, nous aurions dû poser notre question de la manière suivante: "comment les relations du monde "civilisé s'organiseront-elles, quand le systême "colonial aura-cessé en entier, par l'émanci-"pation des parties étrangères du monde?" Mais une pareille discussion nous eût conduits dans un lointain vague, où nous aurions été privés de la base des évènemens positifs; si nous avons une fois réussi à développer avec quelque clarté la marche de la future révolution, et si l'évènement prouve dans un prochain avenir le fondement ou la nullité de nos hypothèses; alors des observateurs futurs pourront oser lancer un regard dans un avenir plus lointain, et reconnoître comme premier résultat que l'indépendance de l'Amérique, dans l'extension mentionnée, entraînera nécessairement la chute de tout le systême colonial.

Comme l'Europe a reçu une nouvelle forme, par suite de la découverte et de la colonisation de l'Amérique, son aspect devra changer de nouveau par l'émancipation de ce continent. C'est le premier axiôme, que nous avons à éclaircir. Nous l'appuyons sur l'assertion que l'Europe ne peut pas se passer de l'Amérique, si elle doit continuer à éxister

de la manière actuelle; mais que cette privation la menace inévitablement, comme une suite nécessaire de la libération du nouveau continent, parceque l'Amérique n'a en échange pas besoin de l'Europe et que par conséquent les liaisons mutuelles et les communications par la voie du commerce devront nécessairement cesser. Nous consacrerons le chapitre suivant au développement de cette pensée.

VIII.

L'Europe ne peut pas se passer de l'Amérique, si elle doit rester telle qu'elle est; en effet l'Européen a été depuis des siècles et il est encore maintenant le roi du globe terrestre, roi par la supériorité de son intelligence, par l'extension de ses possessions extérieures, par le produit d'un commerce encore plus étendu, par les tributs qu'il recueille sur tous les points de la terre, de tout ce que la nature insensible lui offre d'excellent en richesses physiques, et que lui prépare le travail d'un million d'êtres, occupés à l'accomplissement de ses desseins. D'après cette suprématie et dans cet esprit de domination, s'est formé le sentiment de royauté, qui distingue l'Euro-

péen de tous les peuples, et qui, retenu dans ses barrières sur le sol natal par d'égales prétentions, reparoît à l'instant, lorsque, franchissant les colonnes d'Hercule, l'Européen navigue sur l'Océan vers l'ouest et le sud, pour maintenir sa supériorité sur des côtes éloignées. C'est dans ce sentiment de royauté, qu'il vit chez lui, brillant d'une splendeur et d'une magnificence empruntées aux nations étrangères, et qui n'auroient jamais pu être produites de ses propres moyens; enivré de jouissances que la nature lui a refusées; habitué dès sa tendre jeunesse à des besoins, que ne peut satisfaire la réunion de tous les biens et présens des terres et des mers, dans les limites de sa partie du monde; méprisant et oubliant souvent auprès de ces emprunts les trésors et les matières utiles, que le sol natal produit abondamment. Chacun pourra reconnoître dans son cercle domestique que ce tableau n'a rien d'éxagéré; l'observateur, qui connoît toute l'Europe en général comme en particulier, depuis les trônes des princes jusqu'aux cabanes de la misère, confirmera notre proposition dans son ensemble.

Les métaux parfaits sont les seules productions naturelles, qui réunissent, par une valeur propre et intrinsèque, toutes les qualités qu'un moyen d'échange général,

établi pour mettre le travail des hommes en relation mutuelle, doit posséder pour répondre à sa destination; c'est seulement depuis l'exploitation des mines d'Amérique, qu'ils sont entrés en assez grande quantité dans les canaux de la circulation, pour rendre possibles le grand échange du commerce de l'univers, ainsi que ce partage de travail, suite d'une industrie, qui, dans les îles Britanniques surtout, a su si bien mettre à profit les résultats d'une mécanique ingénieuse. Pour conserver la prépondérance de l'Europe, établie sur ces bases, il faudroit que la masse d'or et d'argent, qui afflue vers cette partie du monde, ne soit pas diminuée, mais soit augmentée au contraire; ce seroit le seul moyen d'assurer l'état actuel des choses, et de détourner et anéantir la masse surabondante de numéraire représentatif, véritables non-valeurs, dont le poids menace visiblement d'ébranler les bases de l'organisation sociale: cette masse est mise au jour par le grand nombre de charges et de prestations vénales, dans un ordre toujours plus compliqué de la société, et par la consommation infructueuse de capitaux, dépensés pour des besoins d'état imaginaires.

C'est aux tributs du nouveau monde qu'est dû aussi l'usage des pierres précieuses et des

métaux fins, dans l'extension, où ces productions, fabriquées maintenant en instrumens utiles et en ustensiles précieux, ou employées aux ornemens de luxe dans les meubles ou les habillemens, procurent de l'occupation et de l'entretien à une quantité nombreuse d'ouvriers.

Mais ce n'est pas seulement un mode d'échange, par lequel les relations générales des différentes classes entr'elles, et toute la chaîne des professions et institutions sociales se sont formées à leur état actuel et continuent à s'y soutenir encore; ce n'est pas seulement la matière première d'un nouveau faste et d'un éclat rehaussé, que l'Amérique nous fournit dans une proportion autrefois inconnue; d'autres présens reçus d'elle ont entièrement changé la physionomie de la vie civile. Les espèces de bois, que fournissent l'Amérique méridionale et les îles de Bahama, ont banni l'usage des bois indigènes, pour les meubles dans les demeures des grands; la cochenille, aulieu de la garance, et l'indigo, aulieu du pastel, sont maintenant d'un besoin général pour les classes cultivées. Le riz, cette nourriture répandue dans les plus petits ménages, est un présent précieux du continent occidental, et se laisseroit diffi-

cilement remplacer *); le coton, le tabac, le café, le sucre, la mélasse et le rum, ces denrées d'étape des grandes Antilles et du continent américain, sont d'un prix plus douteux; mais l'habitude les a rendues d'un besoin général et presqu'indispensable. En comparaison de ces denrées, la consommation du cacao paroît moins importante; cependant le chocolat, assaisonné par la vanille des montagnes du Méxique et du Pérou, est devenu un article de nécessité pour l'Espagnol et l'Italien et un article de luxe pour le nord de l'Europe. Les nombreuses et salutaires denrées médicinales, que nous donne le continent occidental, peuvent être regardées comme entièrement indispensables dans le systême de la pharmacopée moderne; on remarque moins le débit de la laine de vigogne et de plusieurs autres articles, qui ne se trouvent à la portée que du riche ou de l'amateur des curiosités naturelles.

Plus la possession de tant de biens, devenus indispensables par une longue habitude, et par l'effet puissant de la propension générale des basses classes du peuple vers les avantages

*) On ne parle pas ici de la pomme de terre, ni du maïs ou blé de Turquie, parceque ces végétaux sont tellement acclimatés en Europe, qu'on ne les tire plus de leur patrie originaire.

et jouissances des classes supérieures, est utile pour le maintien de la vie politique et sociale de l'Europe; plus on doit regarder comme préjudiciable à notre continent la circonstance que ces mêmes biens ne peuvent pas y devenir indigènes, soit entièrement ou du moins dans un dégré suffisant pour la consommation; l'Europe manque pour cet effet de la chaleur et des autres qualités du climat tropique. Nous ne mettrons pas en ligne de compte que la culture du riz peut réussir ça et là en Lombardie, que ce même grain, ainsi que le sucre, peuvent être produits en quelque quantité en Sicile et dans les îles Ioniennes, ou tirés en partie des côtes voisines d'Egypte. La grande fourniture devra nous en venir de l'Amérique, si la manière actuelle de vivre continue de subsister en Europe. La prééminence décisive du nouveau continent repose au contraire sur l'avantage indubitable, et supérieur à tout calcul pour l'avenir, que tous les biens naturels, transplantés par les Européens sur son sol, en échange de ces précieux présens, y sont devenus indigènes, non sur un terrain resserré et comme par essai, mais dans une extension générale et de manière à satisfaire entièrement les besoins présens et futurs. Les objets de production Européenne, que le commerce y apporte maintenant, pourront de même

y être transplantés, et le seront sans doute dans peu de tems, quand les rapports coloniaux de l'Amérique auront cessé.

Le cheval, inconnu sur le nouveau continent avant la conquête par les Espagnols, est maintenant dans l'Amérique septentrionale un animal domestique utile pour les voitures et la charrue; redevenu sauvage, il erre dans les landes de l'Amérique meridionale; dompté de nouveau, il a formé des tribus puissantes d'Indiens courageux, dans l'interieur du Pérou et du Chili, à la manière de vivre et à la discipline militaire des Arabes. La culture des animaux, qui donnent du lait, n'étoit connue autrefois, ni dans le grand empire du Méxique, ni dans les états des Incas du Pérou, encore moins chez les peuples chasseurs du Brésil; maintenant le bétail à cornes est partout repandu, soit comme animal domestique nourricier, soit dans le libre état de nature; Buénos-Ayrès fournit à l'Europe des peaux d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires, que les descendans des races Européennes, devenus plus forts par la liberté, offrent en tribut au commerce. Parmi les plantes céréales d'Europe, l'Amérique n'avoit reçu de la nature que le maïs; elles y sont toutes répandues présentement, l'avoine en moindre quantité, davantage le seigle et l'orge, mais surtout le froment, dont la récolte

rend le dix-septième grain, comme terme moyen, dans la partie septentrionale du Méxique, le vingt-quatrième dans la partie méridionale, et le douzième sur les rives de la Plata; tandis que sur le sol béni de la France, ainsi qu'au nord de l'Allemagne, elle ne donne l'un portant l'autre que le cinquième ou sixième grain. La culture de la vigne européenne (vitis vinifera) a été commencée avec succès en Virginie et par la colonie suisse de nouveau-Vevay sur l'Ohio; elle fleurit depuis long-tems au Méxique et se répandra jusqu'à la quantité nécessaire pour la consommation, lorsqu' aucune considération de commerce avec les métropoles d'Europe n'en bornera plus la culture, et que la population croissante fournira plus de mains pour cultiver le sol. D'aprés le témoignage important de Humboldt *), il en est de même de l'olivier, qui ça et là réussit parfaitement en plantations isolées dans la nouvelle-Espagne, mais dont la mère-patrie a expressément réprimé la culture, pour se réserver le monopole de l'importation des huiles Européennes. Le nouveau continent auroit pu dès longtems obtenir la soie sur son propre sol; aussi Cortès, qui libre de vues resserrées, embrassoit l'avenir, avec les yeux du véritable homme d'état,

*) Humboldt, essai politique &c. I, p. 304.

avoit-il déja introduit au Méxique la culture du murier d'Europe et de l'insecte qui s'en nourrit; mais la politique jalouse du gouvernement Espagnol a empêché à dessein le progrès de cette industrie, ainsi que la culture du ver à soie indigène *), d'après le même principe, qui engageoit autrefois les Hollandois à arrêter la propagation des arbustes à épiceries et à détruire la moitié du produit des plus riches récoltes, pour maintenir le prix de la marchandise. Les brebis, transplantées anciennement d'Espagne, donnent une laine, qui ne le cède point en longueur, en finesse et en moëlleux à la meilleure laine européenne; la culture en est cependant peu considérable, excepté dans le royaume de la Plata; mais elle peut être étendue à volonté, sur le continent comme dans les Antilles. On recueille, sur l'isthme de Yucatan, une grande quantité de cire, fournie par une espèce indigène d'abeilles, qu'on dit être sans aiguillon; l'abeille européenne (apis mellifica) a été transplantée vis-à-vis de là, dans l'île de Cuba, et s'est déja

*) Il y a au Méxique un ver à soie indigéne, différent de celui qui se nourrit du murier; on fabrique de sa toile, dans l'intendance d'Oaxaca, des mouchoirs qui, comme plusieurs soieries des Indes orientales, se distinguent par une rudesse, qu'un long usage leur fait perdre.

assez répandue aux environs de la Havane; avec de plus grands efforts, cette même culture s'étendra rapidement dans les vallées fleuries du Méxique, et l'on y recueillera une provision suffisante de miel et de cire. Le Canada, les deux Carolines et la nouvelle-Espagne ont en abondance du lin, du chanvre et du bois pour la construction des vaisseaux; les pommes d'or du jardin des Hespérides sont d'une égale bonté et en quantité plus grande dans les pays tropiques du nouveau monde, que dans l'Europe méridionale baignée par la méditerrannée. La nature prodigue a donné en outre à cette heureuse partie du monde des végétaux, qui surpassent infiniment ceux venus d'Europe, comme substances nourrissantes. Le bananier, la racine de manioc, le maïs et la pomme de terre suffiroient, même sans les plantes céréales d'Europe, pour bannir toute idée du besoin de comestibles et de la dépendance des importations européennes; sans la vigne d'Europe, *l'agave* ne laisseroit pas manquer aux habitans d'une boisson agréable et spiritueuse*). Le nouveau continent, si prodigieusement riche en métaux

*) L'Amérique auroit même moins besoin de l'importation du thé, si les feuilles de l'arbuste à thé de Paragnay, qui ne doit point le céder en force et en goût à celui de la Chine, pouvoient devenir d'un usage général.

précieux, ne manque aussi d'aucun métal d'espèce inférieure. Des chaînes entières de montagnes remplies de minérais de fer, ont été découvertes à côté des mines d'or du Brésil, et sont exploitées déja par l'assiduité des allemands. Un emploi plus soigneux des veines de vif-argent au Méxique rendra toute importation d'Idria inutile pour l'avenir. Le cuivre et l'étain, obtenus dans les montagnes du Plata intérieur, sont exportés de Buénos-Ayrès; et Saint-Domingue se distingue entre les Antilles, par la grande abondance avec laquelle elle est pourvue de charbon de terre, d'étain, de plomb, de marbre et de porphyre.

L'Amérique n'a ainsi besoin d'aucune des productions physiques de l'Europe, mais renferme au contraire dans son sein des présens naturels, plus abondans et plus précieux qu'aucune autre partie du monde. Elle pourra donc également se passer des productions étrangères d'art et de métiers, aussitôt qu'une force suffisante d'intelligence et une assez grande quantité de mains assidues y auront été introduites, soit par l'arrivée de gens habiles, soit par sa propre population, qui, en s'augmentant, saura s'approprier l'industrie des nouveaux venus. Partout où éxistent la matière première, un esprit pour s'en servir, la liberté de l'employer à volonté et la sureté

dans la jouissance des fruits du travail; là se développe bientôt l'instinct d'acquérir, et là fleurit avec un plein succès l'industrie dans toute espèce d'occupation humaine. L'influence conductrice des métropoles a dirigé jusqu'ici l'ardeur de leurs protégés vers la culture des denrées appellées *coloniales*, qui promettoient un débit trés avantageux en Europe; elle leur a refusé ou du moins entravé l'éxercice des espèces d'industrie, soit agronomique, soit d'arts et de métiers, dont un systême de commerce exclusif se réservoit d'importer les productions; mais, en présupposant une fois l'indépendance politique, l'activité prendra une autre direction. Le soin de se défendre et de soutenir son indépendance suffit pour donner un mouvement actif à une infinité d'occupations, relatives à l'état militaire sur terre et sur mer. Il faut habiller le soldat, le pourvoir d'armes et de chevaux, de munitions et d'artillerie pesante, de mille objets militaires tant grands que moindres, qu'un besoin indispensable apprend à faire et à procurer aussitôt sur les lieux; il faut couvrir les côtes de bâtimens armés, il faut bâtir des vaisseaux de guerre de toute grandeur, préparer et réunir pour leur équipement des mâts, des câbles, de la toile à voile, de la poix, du goudron et

une infinité de choses indispensables pour la mise en mer et l'entretien d'une escadre; voilà autant d'objets, dont il ne pouvoit jamais être question durant les rapports coloniaux; ils procurent du travail et de l'entretien à un nombre considérable d'hommes; ils répandent promptement et mettent en pratique générale et réguliere une grande quantité de travaux, qui n'étoient autrefois exercés que par des individus isolés. Un tel exemple nous a été donné par l'Amérique septentrionale, qui, privée au commencement de sa révolution, de tous les établissemens techniques et de tous les secours pour la défense du pays, a maintenant formé une marine déja très active et journellement croissante, sans parler de ses forteresses et de ses magasins également considérables; elle se trouve en pleine possession des connoissances, des arts, ainsi que des ateliers d'industrie et de métiers, nécessaires pour l'augmentation et l'entretien des établissemens militaires. Les mêmes efforts se font maintenant pour l'indépendance publique, dans l'Amérique méridionale, et produiront des résultats semblables, si l'entreprise est couronnée par le succès. Mais l'indépendance de l'état se trouve sans effet, ou du moins elle est peu sûre, quand les citoyens doivent chercher au dehors

leurs moyens de subsistance, ainsi que les objets d'usage journalier. C'est pour cette raison qu'aussitôt que l'Amérique septentrionale commença sa lutte pour l'indépendance, on s'y conduisit dans les affaires publiques, ainsi que dans les relations particulières, d'après le principe, qu'un état, pour être indépendant, devoit trouver dans son propre sein tout ce qui peut appartenir à la subsistance et aux besoins de toute espèce, sans devoir le chercher à l'étranger. C'est dans cet esprit qu'on vit s'élever bientôt des fabriques et des manufactures, qui fournirent les objets les plus importans de consommation, en étoffes grossières, il est vrai, et en formes brutes, mais suffisamment pour un peuple qui, n'étant ni gâté par le luxe ni difficile dans ses choix, avoit devant les yeux un but plus élevé que la jouissance et que le bien-être physique. Ainsi la base de l'industrie fut promptement posée dans l'enthousiasme du moment; si dans la paix le luxe donne maintenant la préférence aux productions manufacturieres d'Europe, surtout à celles de la Grande-Bretagne, et si même plusieurs établissemens de cette espèce ont disparu de nouveau, comme des fruits précoces, devant l'agriculture, la pêche et le commerce, le pays en a conservé cependant le principe de la capacité

et de l'adresse mécaniques, la connoissance de l'administration des établissemens d'industrie, ainsi que l'éxercice continu de tous les métiers, qui travaillent pour la simple nécessité, sans prétendre à un goût trop raffiné. On s'élevera sans doute à des ouvrages plus soignés, quand la culture du sol, qui doit précéder une plus grande industrie manufacturière, et non la suivre, pourra céder assez de mains aux fabrications; quand le salaire des ouvriers, qui se trouve maintenant à un prix excessif en Amérique, aura été rabaissé, par une suite nécessaire des émigrations européennes et de l'accroissement de la population indigène, dans le même tems peut-être que les propriétaires des manufactures en Europe éviteront difficilement à la longue de hausser ce même salaire. Il s'établira par ce moyen plus d'équilibre entre la situation des fournisseurs en Europe et en Amérique, tandis que maintenant les diverses productions de l'industrie Européenne peuvent encore, sauf peu d'exceptions, être importées d'Europe à meilleur marché qu'elles ne seroient faites sur les lieux. Le gouvernement américain en a néanmoins agi sagement, lorsqu'aulieu d'interposer des défenses d'importation et des loix de contrainte, comme l'auroit désiré un voyageur, du reste plein de sagacité

et de pénétration *), il a abandonné le tout à sa marche naturelle; cette marche amène avec elle que les établissemens manufacturiers ne réussissent, que quand il n'y a plus de capitaux à placer d'une manière avantageuse sur le sol et la culture; quand le produit brut peut être obtenu dans le voisinage et à des prix égaux à ceux éxistans dans les états étrangers en concurrence; quand enfin il se trouve une quantité de mains suffisantes pour la masse des productions à fournir. En suivant cette direction, que les choses, si elles sont conduites avec la même sagesse, prendront aussi dans l'Amérique méridionale, où la plûpart des branches d'industrie ne sont déja plus inconnues et où quelques unes ont même fait des progrès considérables **), l'Amérique pourra

*) Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique fait en 1795, 1796 et 1797 par la Rochefoucault-Liancourt, Paris l'an VII. de la république. Tome VIII p. 4 et suiv.

**) Outre l'exploitation des mines et les travaux mécaniques qui en dépendent, on fait, principalement dans l'Amérique espagnole, des ouvrages en or et en argent, ainsi que des sculptures ingénieuses en bois et en ivoire; il est aussi d'une grande importance pour l'avenir que le Méxique, le Pérou et le Chili possèdent dans leurs indigènes une population industrieuse, à la manière des Chinois, et légalement libre, dont on pourra conduire facilement la disposition naturelle à une habilité utile dans tous les ouvrages mécaniques; pendant que la *grandesse* innée ne permettra d'abord

surement, en moins de tems peut-être qu'on ne le suppose maintenant, réussir non seulement à se passer des fabrications d'Europe, mais encore à pourvoir, de ses productions de manufactures* et d'art, l'empire insulaire des Indes occidentales, où la culture des plantations restera sans doute l'occupation principale. Il ne faut pas non plus perdre ici de vue que l'Amérique est pourvue de grandes rivières et de grands lacs, plus abondamment que les autres parties du monde, autant que nos connoissances s'étendent sur cet objet; car on ne peut pas sans doute encore former un jugement satisfaisant sur l'intérieur de l'Afrique. Cette richesse de communications intérieures prête un secours extraordinaire à la prompte expansion des productions physiques et manufacturieres jusques dans les contrées les plus

à la race dominatrice européenne que la direction et la conduite des établissemens manufacturiers, en la retenant encore long-tems du travail même, comme au dessous de sa dignité. L'agriculture y fait seule une exception, quoiqu'encore rare au Pérou et au Chili; elle est cependant exercée surtout par les Nègres, les Mulattes et les Indiens. La présence de la Cour a favorablement agi sous ce point de vue au Brésil; des manufactures de toile à voile, des filatures de coton et plusieurs fabrications métalliques y sont dans une croissance florissante. Le royaume de la Plata fournit des ouvrages en laine, pour sa propre consommation et pour celle du Perou qui l'avoisine.

éloignées; elle rendra par la suite le commerce extérieur moins indispensable, par une circulation intérieure très vive sur un territoire aussi immense, principalement quand l'invention des bateaux à vapeur, dont on fait déja un usage si fréquent dans l'Amérique septentrionale, présentera une facilité, auparavant inconnue, pour les transports sur les rivières et les torrens, et que dans les landes immenses et desséchées de la Terre-ferme, une propagation plus générale du chameau, déja introduit à Caracas, offrira la possibilité d'un commerce de caravanes, qui pourra devenir d'une haute importance, pour les communications mutuelles des deux moitiés du nouveau continent, à travers l'isthme de Panama.

Les observations précédentes semblent démontrer, d'une manière assez peu douteuse, que l'Amérique, en y comprenant les Indes occidentales, supposée indépendante et renfermée en elle même, peut se passer entièrement de l'Europe, et s'en passera en effet. Notre objet n'est point de déterminer *quand* un pareil résultat pourra être obtenu; il suffit que le cours naturel des évènemens en garantisse tôt ou tard l'accomplissement à la jalousie européenne, quoique peut-être après de grands efforts et une vive résistance. Mais quand cette issue aura eu lieu, quelles en

seront les conséquences, d'abord pour l'Europe et ensuite pour les autres parties du monde?

IX.

L'Europe paie sa consommation actuelle de denrées des Indes occidentales et d'Amérique, avec quelques unes de ses productions naturelles, mais surtout avec ses denrées manufacturières, que l'Américain aime infiniment et tire en grande quantité. Lorsqu'un jour, comme on vient de le montrer, l'Amérique se pourvoira elle-même de ces articles, il n'y aura alors de possibilité que pour deux alternatives: ou l'Européen devra se procurer de nouvelles voies de débit, pour ses vins, ses huiles, ses toiles, ses étoffes, ses chapeaux, ses marchandises de cuirs, de fer, de verrerie, de modes et de luxe, afin de payer de leur produit les denrées américaines, comme il paie maintenant le thé et d'autres marchandises de la Chine et des Indes orientales; ou bien il devra se passer de ce qui ne pourroit être acquis et obtenu plus long-tems; l'Europe sera obligée de renoncer à une royauté universelle, à laquelle elle ne peut pas avoir été destinée pour toujours par la nature

et, après l'émigration de ceux qui ne pourroient pas être satisfaits du nouvel ordre de choses, elle devra se concentrer sur son propre sol et sur son proche voisinage, pour regagner, par un travail intérieur, ce qu'elle aura perdu en domination extensive et en jouissances étrangères. Nous porterons d'abord notre regard sur la première de ces alternatives.

Que l'Amérique, dira-t-on, soit perdue pour nous, l'Europe garde cependant son grand empire dans l'Indostan, son archipel des Moluques, ses possessions considérables sur les côtes d'Afrique et dans les îles voisines, ses établissemens dans les îles de la mer du Sud, ses relations de commerce avec la Chine, le Levant, l'Arabie, l'Egypte et la côte de Barbarie; le débit de ses productions de manufactures et d'art lui fera tirer du Bengale son riz, son coton et les étoffes qui en sont fabriquées, son caffé de l'Arabie, de Bourbon, de l'île-de-France et de Madagascar, son sucre de l'Egypte, des îles et colonies africaines, des îles fortunées et d'Otaïti, son argent d'un meilleur emploi de ses propres mines, et son or des fleuves et du sable d'Afrique; dès que l'Européen conserve seulement la supériorité de son intelligence et de son génie entreprenant, on verra naître des colonies, là où des hordes barbares errent maintenant au milieu

des déserts; l'Asie et l'Afrique, assujéties à l'industrie européenne, mettront peut-être, aux pieds du roi de la terre, de plus riches trésors, qu'autrefois le nouveau continent. D'ailleurs la perte du commerce américain pour l'Europe ne pourra pas s'ensuivre subitement de la rupture des liens politiques, et durant que les anciennes routes se fermeront insensiblement, une spéculation toujours active en aura dès long-tems ouvert de nouvelles.

Nous accorderons que le changement présumé n'aura lieu que par dégrés insensibles; nous admettrons même que le premier travail s'appliquera, dans les nouveaux états d'Amérique, au perfectionnement de la culture du sol et des mines. On ne doit néanmoins pas perdre ici de vue, pour ce qui regarde la confédération septentrionale, que plusieurs de ses états, surtout ceux de l'Atlantique, ont durant les quarante-trois années de leur indépendance, atteint déja le dégré de culture du sol et de population, qui laisse des ouvriers et de l'encouragement pour l'établissement des manufactures, et que la migration croissante des hommes, qui habitués à ces occupations, ne trouvent plus leur subsistance en Europe, hâtera nécessairement l'époque, où la cherté de la main d'oeuvre, aujourd'hui la principale entrave à des progrès plus prompts, cessera par

une concurrence augmentée. Les objets de nécessité navale, l'huile de poisson, le suif, le spermacéti et les bougies qui s'en fabriquent donnent déja un excédent considérable pour l'exportation; les tanneries font les progrès les plus rapides dans les états originaires de l'union, et l'on exporte déja annuellement quelques cent milliers de paires de souliers et de bottes, aulieu de l'importation qui en avoit lieu autrefois. Chaque victoire, ainsi remportée par l'industrie indigène, ravira une branche de débit à celle d'Europe, et consolidera l'indépendance mercantile de l'union. Mais l'émancipation complette des possessions espagnoles et de toute la moitié méridionale de cette partie du monde entraînera des suites beaucoup plus promptes et plus générales, que ceux qui ont été produites par l'indépendance de l'Amérique septentrionale; puisque l'envoi en Europe d'une masse annuelle d'argent et d'or, estimée par Humboldt à 35 millions de piastres forts par an *), en sera arrêté, sinon en entier, du moins en partie. En effet cette quantité de métaux précieux n'entroit pas exclusivement en Europe par la voie ordinaire du commerce, comme marchandise d'échange contre les denrées Européennes, ou comme payement de l'ex-

*) Essai politique T. IV. p. 259.

cédent d'une balance commerciale défavorable à l'Amérique; elle y venoit principalement comme un véritable tribut que les métropoles tiroient de leurs colonies. Une partie de ce tribut entroit dans les trésoreries des couronnes d'Espagne et de Portugal, qui, outre l'exploitation des mines et du sable d'or de leurs domaines, prélevoient encore une quote-part proportionnelle *) du revenu net des mines particulières comme impôt royal; une autre partie en étoit payée aux grands propriétaires fonciers, entre lesquels les districts de mines étoient partagés depuis le tems de la conquête; une portion enfin en étoit introduite secrètement par des particuliers, qui avoient su s'enrichir dans les mines **). Ces trésors, qui affluoient tous les ans, à des époques régulières, dans la péninsule occidentale, ne pouvant y trouver d'emploi, alloient se répandre en mille canaux sur les états du milieu de l'Europe, qui travailloient pour l'Espagne et pour ses colonies,

*) D'abord le $\frac{1}{5}$ puis le $\frac{1}{10}$, lorsque l'exploitation des mines fut devenue plus difficile et plus dispendieuse; cependant on prélève encore le $\frac{1}{5}$ originaire sur l'or du Brésil.

**) Fischer prétend, dans son tableau le plus récent du Brésil, que le gouvernement portugais est surfait au moins pour le quart de l'or exploité, et qu'il reçoit à peine plus de la moitié des diamans trouvés, dont la totalité est une propriété royale.

tandis que la majestueuse oisiveté de l'Espagnol méprisoit le travail; ils fécondoient ensuite les états du nord-est de l'Europe, qui donnent la nourriture et les matières brutes, ces élémens de l'activité. Il est dans la nature des choses que ces mêmes richesses resteront sur leur sol natal, dès que tous les noeuds d'attachement politique à l'ancien monde seront rompus en entier et pour toujours *). Mais il s'en suit immédiatement aussi que la quantité de travail, entretenue et payée autrefois en Europe par ces envois annuels, cessera dès qu'ils n'auront plus lieu, et que par conséquent notre partie du monde, qui depuis la decouverte de l'Amérique étoit si étroitement liée à ce continent, à cause des métaux précieux, verra cesser la recherche et la production des matières brutes dans quelques unes de ses contrées, ainsi que leur amélioration dans les autres. Cette masse d'activité, de production et d'amélioration sera en échange

*) L'éxistence de cette stagnation, dans un dégré très sensible au commerce et à l'état financier de l'Europe, est déja prouvée par un avis contenu dans la gazette de la *Börsenhalle* du 15 Iuillet 1819, d'aprés lequel il n'a été exporté annuellement du Méxique pour l'Europe, durant les années 1811-1818, que 8,111,155 piastres, aulieu de 24 millions, comme par le passé. Aucun envoi en métaux ne peut se faire du Brésil, depuis l'arrivée de la Cour.

animée et obtenue dans l'Amérique elle-même, par ces trésors retenus dans son sein, et l'époque de la cessation de toutes les relations européennes sera amenée par ce moyen beaucoup plus promptement, que l'établissement de rapports nouveaux pourroit avoir lieu par d'autres voies.

En effet l'Europe, pour se passer de ses rapports avec l'Amérique, ainsi que de l'écoulement actuel de ses denrées vers ce côté, et pour continuer d'éxister dans sa plénitude accoutumée, devroit non seulement conserver les branches de commerce universel qui lui restent; mais encore les étendre et les rendre plus abondantes, nouer de nouvelles relations et coloniser des pays qui lui ont été fermés jusqu'ici; afin que les anciens rapports de colonies et de domination fussent remplacés par d'autres, qui pussent servir de compensation aux pertes éprouvées, et ranimer une vie nouvelle aulieu de l'industrie évanouie. La force semble manquer pour l'un et pour l'autre, et quelque part qu'elle puisse se mouvoir encore dans ces directions, elle se trouve opposée à la concurrence puissante et bientôt sans doute décidément prépondérante de l'Amérique. L'ancien systême colonial et commercial de l'Europe fut créé par les métaux précieux du

nouveau monde, par le monopole de la navigation et par les arts de production et d'industrie; il reposoit uniquement sur ces colonnes et ne pourra plus se soutenir, quand il en sera privé. Sitôt que l'Europe cessera d'importer de l'argent, ainsi qu'il commence à arriver maintenant, elle sera obligée d'abandonner le commerce de la Chine et du Japon, entretenu principalement par des envois en métaux. Ce commerce aura lieu sur un chemin plus court, à travers le Grand-Océan et la mer du Sud, à partir de Monterey, d'Acapulco, de Lima, de la Conception, et même du Brésil autour du cap Horn; le Chinois et le Japonois se lieront aussi plutôt avec l'Américain, qui cherche uniquement le commerce, qu'avec l'Européen, dont ils redoutent l'esprit dominateur, et dont le prosélytisme, qui se trouve toujours au service d'une rusée politique commerciale, leur répugne et les effraie. On connoît généralement l'état des affaires européennes dans l'Indostan; le feu, allumé par Hyder-Ali, Tippo-Saïb, Holkar et Scindiah, y couve encore sous la cendre, qui ne le couvre qu'imparfaitement; si depuis la déposition du dernier malheureux prince des Marattes et la conquête de ses états, en apparence exécutée par le marquis de Hastings,

l'empire anglois de l'Inde a été de nouveau étendu et raffermi pour le moment, la rancune dans les esprits des indigènes n'en a été que provoquée à une plus forte animosité, et s'entretient continuellement par des explosions partielles, durant les petites guerres des Seïks et des Pindarees. Le funeste principe de fonder, dans une partie du monde éloignée, un état basé sur le commerce, et d'élever une compagnie de négocians anglois au rang de souverains d'un pays, qui égale la métropole au moins quinze fois en étendue, (en y comprenant l'Irlande) et cinq fois en population *), a dès le commencement entravé le commerce par le poids d'une adminis-

*) Selon les calculs de William Playfair, le territoire appartenant en propriété immédiate aux Anglois dans les Indes orientales étoit, avant les dernières conquêtes, de 217,185 milles carrés, le territoire administré par leurs vassaux, mais réellement dépendant et tributaire de la compagnie, de 235,467 milles carrés, ce qui faisoit ensemble 452,652 milles carrés d'Angleterre; l'état des Marattes, soumis subséquemment, en contient 447,141, d'après le même auteur; de sorte que toute l'étendue de l'empire britannique aux Indes orientales est aujourd'hui de 899,796 milles carrés d'Angleterre ou de 42,290 milles carrés géographiques de 15 milles au dégré. La population est évaluée par Playfair à 25,057,300 individus pour l'ancien territoire immédiat, à 17,995,590 pour les pays tributaires et à 28, 542,928 pour l'état des Marattes, ce qui fait en tout 69,595,818 individus.

tration onéreuse; d'un autre côté l'esprit mercantile des nouveaux souverains et la basse rapacité de leurs agens mal contenus ont formé un systême d'administration, par lequel l'état, comme corps social, est déchiré dans son intérieur. Il est difficile de croire à la solidité d'une telle organisation, qui tâche d'unir la science du gouvernement et l'industrie commerciale, deux élémens si opposés entr'eux; on doutera de même du profit durable qui en résulteroit pour l'Europe. L'état financier de la compagnie britannique a considérablement empiré dans le cours du tems *); plusieurs craignent, non sans fondement, qu'une insurrection des peuples indiens, nourrie peut-être par la jalousie commerciale des autres puissances, ne renverse un jour cet empire de négocians, ou qu'un trône indépendant, élevé par des Européens sur le sol des Indes, et auquel ce peuple doux et fléxible se soumettroit volontiers sous un gouvernement modéré, ne mette un terme à la suprématie

*) Des avis officiels font monter la dette de la compagnie angloise des Indes, au commencement de 1819, à 54,184,137 Livres Sterlings à 6. 8 et 9 pour cent d'intérêts. L'ouvrage connu de Fullarton, ayant pour titre: *a view of the english interests in India*, donne sur l'administration de l'Inde britannique des éclaircissemens, qui justifient notre jugement de la manière la plus complette.

d'au delà de l'Océan et au pillage mercantile. L'Amérique est déja entrée avec un grand succès dans la carrière du commerce; car pendant que toutes les relations du continent jusqu'ici espagnol avec l'Inde ancienne sont réduites à Acapulco, les Etats-Unis expédient annuellement une quantité considérable de navires, des ports de Salem, de Boston, de New-Yorck et de Charlestown, pour les ports des Indes orientales. Ces navires rapportent du nankin, du thé et de la mousseline pour la consommation immédiate des habitans, du coton et de la soie, en grande quantité, principalement pour la réexportation en Europe à l'usage de nos manufactures *). Ce commerce de frêt est soutenu par le gouvernement, de la manière la plus forte, au moyen de sa marine, ainsi que tout autre commerce de frêt pour les mers d'Europe; il se concentrera toujours de

*) Boston seul expédia, en 1818, cinquante navires pour des places de commerce situées au delà du Cap-de-bonne-espérance; dans le cours de la même année, plus de 50,000 ballots de coton cru, contenant environ 17 millions de livres, et estimés au prix de 2 millions de dollars, furent exportés des ports des Indes orientales par des vaisseaux américains; la plus grande partie en étoit destinée, il est vrai, à l'usage de l'Europe; mais quel aspect n'en résulte-il pas pour l'avenir, si ce commerce de frêt est converti en commerce actif pour les manufactures indigènes, et combien cette époque ne peut-elle pas être proche?

plus en plus dans les mains des Américains; car leurs forêts donnent dans le cèdre, ainsi que dans les espèces de chêne et de sapin éxistantes en Caroline, un bois de construction, bien supérieur à celui d'Europe en bonté et en solidité, et ils trouveront tous les autres objets de marine en grande abondance sur leur propre territoire. Ces circonstances, qui deviendront surtout sensibles, lors de l'émancipation de l'Amérique méridionale, devront anéantir une grande masse de l'activité européenne et du profit qui en résulte, sans compter que, dans un avenir vraisemblablement peu éloigné, aucune marine militaire d'Europe ne pourra soutenir la comparaison avec celle d'Amérique, lorsque celle-ci aura été augmentée dans les deux péninsules, en proportion des moyens et de l'étendue du territoire. Des loix ont pourvu à cet accroissement progressif dans la confédération du Nord; le besoin et encore plus la rapacité de quelques aventuriers inquiets, qui accourent de toutes les parties du monde, ont créé dans les nouveaux états de l'Amérique méridionale, armés pour leur indépendance, une petite marine militaire, qui sera continuellement augmentée pour la défense et l'attaque, avec le progrès de la guerre, et qui devra un jour être régulièrement organisée et agrandie, après que ces corps d'état, qui

fermentent encore sans forme stable, auront reçu une organisation définitive.

Mais en admettant la solidité du principe, éprouvé d'une manière si brillante par l'éxemple de l'Angleterre, que l'état qui obtiendra la suprématie du commerce est celui qui peut protéger sa navigation, par la marine militaire la plus considérable et la mieux éxercée; on devra convenir que l'Europe ne pourra pas soutenir long-tems le monopole de ses colonies restantes contre l'Amérique libre, ni son sceptre maritime contre une rivale formidable, douée des avantages les plus évidens. Un plus grand éloignement, les dangers des mers d'Europe, surtout du Cattégat et de la Manche, de plus grands fraix qui en résultent, pour l'équipement et l'assurance contre les avaries, sont autant de désavantages pour l'Europe, tandis que la position géographique des colonies Européennes favorise infiniment la navigation entre celles-ci et les ports américains, et en forme plutôt des dépendances naturelles de l'Amérique, aussi long-tems du moins qne des rapports coloniaux pourront encore éxister.

Nous avons déja dit que l'archipel des Indes occidentales suivra sans doute dans peu de tems l'impulsion de l'Amérique; nous avons indiqué aussi des évènemens qui arri-

veront selon toute probabilité dans l. Indes orientales. Si nous jettons maintenant les yeux sur l'Afrique, qui ouvre encore un champ si vaste à l'esprit de découverte et aux spéculations commerciales, nous verrons que toute la côte occidentale de cette partie du monde s'offre plus facilement à des communications avec les ports orientaux de l'Amérique méridionale, qu'au commerce que l'Europe faisoit jusqu'àprèsent avec elle; il est évident que le trajet de Caracas, de Cayenne et de Surinam à la côte de Guinée est plus facile, et celui du Brésil au Congo plus court que le trajet d'aucun port d'Europe à ces mêmes contrées; le Cap-de-bonne-Espérance, situé precisément à l'est du fleuve de la Plata, convient beaucoup plus au commerce avec Rio-Janeiro, Buénos-Ayrès et le pays de Magellan, qu'à être une colonie hollandoise ou angloise. Combien est peu considérable aussi la distance du Cap aux colonies des îles de Bourbon et de France, ou au vaste Madagascar, situé entre ces mêmes îles et la côte orientale d'Afrique, et combien ces colonies ne paroissent-elles pas plus propres à une union avec l'Amérique méridionale, qu'avec leurs métropoles actuelles? Est-ce que la nouvelle Hollande, est ce que les îles aux épiceries et les Philippines, disper-

sées entre cette derniére terre, la côte méridionale de la Chine et la presqu'île orientale de l'Inde, comme des débris d'un continent détruit, ne sont pas plus faciles à atteindre de l'Amérique, soit de sa côte orientale, en doublant le Cap-de-bonne-espérance, soit de sa côte occidentale, en traversant la mer Pacifique, que de la Grande-Bretagne ou du royaume des Pays-Bas? Combien ceci n'est-il pas plus applicable à ces nymphes de la grande mer du Sud, aux Marquises, aux îles des Amis et de la Société, qui tournent leur aspect vers les côtes riantes de Lima, de San-Jago et de Valparaison? Il ne faut que jetter un coup d'oeil impartial sur le globe terrestre, pour se persuader qu'aussitôt que les rênes de l'Amérique seront tombées des mains de l'Europe, la communication avec ces possessions diminuera aussi, à mesure que, dans le nouveau continent, devenu indépendant, se développeront d'eux-mêmes les moyens de procurer et d'améliorer les denrées et les marchandises, nécessaires pour un commerce avec ces contrées, et de nouer des liens politiques et moraux, sans lesquels les communications commerciales n'ont aucun prix? En effet l'Europe ne pourra pas même conserver éternellement le sceptre de la supériorité intellectuelle, quand même, comme il seroit difficile de

côte méri-
e orientale
continent
atteindre
ientale, en
ce, soit de
mer Paci-
gne ou du
ceci n'est-il
hes de la
quises, aux
qui tour-
tes de Lima,
Il ne faut
sur le globe
'aussitôt que
tombées des
tion avec ces
mesure que,
nu indépen-
s les moyens
enrées et les
n commerce
s liens poli-
communica-
rix? En effet
rver éternel-
rité intellec-
oit difficile de

le démontrer, il devroit appartenir en propriété héréditaire à la race européenne; c'est encore cette race et sûrement pas sa partie la plus foible, destinée à rester dans tous les tems chez elle, qui a fondé et continue à peupler les empires du nouveau monde. En s'y propageant, elle ne dégénère sans doute pas plus que dans la vieille Europe, et ennoblit insensiblement les races des autres parties du monde par un mélange énergique. L'Américain ne le cède à aucune nation européenne et en surpasse même quelques unes, pour le génie entreprenant, pour l'esprit de découverte dans les arts mécaniques et industriels, ainsi que pour la force physique et la persévérance. La science politique et militaire a eu son Washington, les hautes sciences leur Franklin; on a vu dans Miranda comme un éxemple préalable de ce que l'Amérique méridionale pourra produire du côté des talens de l'homme d'état et du capitaine; le tems présent y développera sans doute encore beaucoup d'autres facultés, dont la postérité pourra seule être juge. L'instruction dans toutes les connoissanses utiles y reçoit aussi des soins; les muses n'y sont pas sans prêtres de leur culte, et les villes de l'Amérique méridionale, plus encore que de la septentrionale, voient briller des monumens

d'art, auxquels peuvent s'enflammer de futurs génies; les missions de l'église catholique enrichissent le domaine des connoissances naturelles, en même tems qu'elles s'efforcent d'adoucir les mœurs des peuplades indigènes, et Humboldt cite des noms vénérables dans chaque branche du savoir humain. Des connoissances techniques, des talens et de l'activité assidue s'y transporteront encore ensuite de l'Europe; la liberté d'opinion et d'industrie y favorisera le développement de toutes les dispositions naturelles. Lorsque la force une fois déchaînée pourra se mouvoir dans l'arène immense des deux Amériques, et exploiter leurs riches tresors de biens et de secours naturels, dans les desseins de la domination et de l'intérêt commercial, alors la suprématie sur les régions du grand Océan ne pourra être contestée à l'Américain par aucune autre partie du monde, encore moins par un seul peuple, que la longue jouissance d'une grande liberté civile a rendu puissant, mais que la molesse des autres nations élève bien plus encore au dessus d'elles.

Il paroît donc peu vraisemblable que l'extension du commerce universel et du systême colonial, jusqu'àprèsent éxistant au delà des mers, puisse indemniser l'Europe de la cessation probable de son influence sur

l'Amérique et de ses relations commerciales avec elle; il faut plutôt redouter que l'Amérique ne lui cause de ce côté un préjudice de plus en plus considérable. On se demande alors si l'Europe ne peut pas changer de route, et étayer l'édifice de sa grandeur actuelle par des bases nouvelles et peut être plus solides, en s'étendant sur son plus proche voisinage et en suivant un nouveau système, approprié au futur état des choses.

X.

Nous avons fait voir, dans les considérations antérieures, que les conséquences immédiates de l'indépendance des deux Amériques et des progrès de culture intérieure, comme de navigation extérieure, qui en sont inséparables, devront être la stagnation dans l'importation jusqu'ici éxistante des métaux fins en Europe, la cessation du débit des marchandises européennes dans les Indes occidentales et en Amérique, et enfin le commencement d'une concurrence puissante dans le commerce universel et dans la navigation pour les mers indiennes; nous avons indiqué la perte probable des colonies européennes sur les côtes des autres par-

ties du monde et dans les îles du grand Océan, la stagnation qui en doit résulter nécessairement dans les branches de productions et d'industrie, jusqu'ici exercées et entretenues par la souveraineté commerciale presqu'exclusive de l'Europe, et enfin les émigrations toujours plus fréquentes de multitudes sans secours, qui s'éloignent du sol paternel. Pour que l'Europe soit conservée, que des pays aujourd'hui florissans ne soient pas transformés de nouveau en déserts, que les demeures du travail actif et des arts industriels ne soient pas abandonnées, et les ports encombrés de sables, pour que l'on ne doive pas renoncer aux progrès les plus parfaits du génie, qui ne peut se développer en général que quand l'homme est au dessus du besoin physique; il faudra que du moins dans la suite des tems, on trouve une compensation à cette perte, et que la vie, se retirant des veines desséchées, puisse recommencer à circuler dans de nouveaux canaux. Il paroît que l'unique possibilité d'atteindre ce but est que l'Europe, aulieu d'agir sur les autres parties du monde, agisse à l'avenir sur elle-même, et cherche à remplacer par une circulation intérieure, ce qu'elle perd en commerce extérieur; jusqu'à ce qu'un enchaînement d'évènemens futurs, qui ne seroit pas hors de vraisemblance, puisse lui offrir de

nouveau une occasion de ressaisir, non pas un monopole, qu'elle semble avoir perdu sans retour, mais une part au grand commerce du monde, proportionnée à sa position et à ses moyens naturels. Nous allons nous expliquer plus clairement sur ce sujet.

La découverte du nouveau continent et de la route maritime, qu'ouvrit Vasco de Gama pour les Indes orientales, autour de la pointe méridionale de l'Afrique, ont arrêté l'éxamen intérieur de l'Europe et l'exploitation de ses richesses naturelles; elles ont imprimé aux esprits un penchant pour les jouissancés étrangères, et à l'industrie une tendance vers des créations, plus utiles au luxe des nouveaux rois du monde, ou au commerce avec les conquêtes trans-atlantiques, qu'au besoin des grandes masses de peuple et à la prospérité générale, toujours plus favorisée par un trafic proche et très animé, que par un grand commerce lointain.

Aucun pays n'a éprouvé plus douloureusement les préjudices d'un systême d'extension dans des possessions au delà des mers, que celui où commença d'abord cette tendance; nous voulons parler de la péninsule espagnole, y compris le Portugal, qui en est presqu'inséparable, sous tout rapport physique, politique

et économique. Quelles sources intérieures de prospérite n'y sont-elles pas taries! Les métaux précieux y reposent sans usage dans le sein de la terre; aulieu d'un excédent de comestibles, que le sol fertile, uni au plus beau ciel, pourroit fournir, ce superbe pays a presque toujours besoin de grains étrangers; ses villes et ses villages se transforment de plus en plus en déserts*); ses forêts sont négligées et presque sans emploi; les marins du nord et même ceux d'Amérique se sont emparés de sa navigation sur la méditerran-

*) On sait que la population actuelle de l'Espagne est à peine de onze millions d'âmes. Le pays contenoit plus du double de ce nombre, à l'époque la plus florissante de la domination arabe, sans parler du tems de la suprématie Romaine. L'article suivant, tiré de la *Börsenhalle* de 1819 (No. 2146), prouve de la manière la plus évidente, jusqu'à quel dégré la prospérité économique est tombée dans l'intérieur du royaume.

Madrid la 16 Juin.

"L'importation des grains de la Crimée, du Levant "et même des Etats-Unis d'Amérique continue dans "les provinces maritimes, pendant que le blé n'a "aucune valeur dans les provinces du milieu. Il "coute moins de le faire venir d'Odessa à Barcelone, et "de Philadelphie à la Corogne, que de le tirer de "l'interieur du pays."

Ce rapport presqu'incroyable est facile à concevoir quand on se rappele la description que Mr. de Bourgoing (Tableau de l'Espagne moderne T. II. p. 361) fait des difficultés de la circulation intérieure:

"Quelques unes de ces provinces recueillent assez "souvent plus de grains, qu'elles ne peuvent en con-

née, à l'entrée de laquelle la nature l'avoit placée comme une sentinelle. Et l'empire britannique, qui doit sa grandeur à un commerce universel, bâti sur le systême colonial, offre-t-il dans son intérieur l'aspect d'un corps social, sur lequel le philantrope puisse arrêter ses yeux avec une satisfaction complette, ou qu'il puisse reconnoître avec un sentiment vrai, comme le plus haut point de la tendance humaine? L'état déchu de l'Irlande, de cette île si richement dotée par la nature, obscurcit les regards; l'éclat et la pompe des palais des nabobs européens, pourvus de ce que l'invention humaine a pu produire de plus parfait, et de ce que l'art le plus raffiné des jouissances a su rassembler autour des enfans chéris du bonheur, ne font sans doute pas disparoître la misère affreuse d'une classe de pauvres toujours croissante; le bien-être épuré d'une bourgeoisie très estimable n'efface pas non plus l'image de la basse indigence de tant de milliers d'ouvriers, sur le travail mal salarié desquels l'entrepreneur opulent bâtit sa fière indépendance.

"sommer. Mais les difficultés pour la circulation "intérieure rendent cette fertilité à peu près inutile "au reste du royaume. Peu de chemins, pas une "rivière navigable, pas un canal, qui soit en pleine "activité! Aussi les moyens de transport sont ils très "lents et très dispendieux."

Là oú se trouvent l'un à côté de l'autre des contrastes aussi frappans, rarement applanis par de intermédiaires insensibles, là n'éxiste certainement pas la perfection de l'humanité. Nous ne parlons pas ici de l'état moral, car il n'est purement question que du point de vue politique; mais nous osons exprimer la persuasion que la révolution, qui doit inévitablement arriver dans les rapports actuels de la Grande-Bretagne envers le reste du monde, tout funeste qu'elle puisse être à sa grandeur dominatrice, sera peut-être profitable à sa prospérité intérieure; si d'ailleurs la future politique de l'Europe réunie permet à chacun de ses membres de poursuivre ses plans en libre concurrence et à couvert des menées de l'égoisme, dès qu'ils peuvent éxisten sous un systême de justice générale, et sans prejudice aux droits des autres nations.

L'Europe peut à l'avenir espérer son salut, sous l'unique condition que, comme l'Amérique est forte par la liberté la plus étendue, mais sous un lien commun, l'Europe doive aussi se considérer enfin comme un ensemble politique, qui, bien qu'il ne soit pas uni de fait sous une autorité centrale, se gouverne cependant d'après l'idée d'un seul corps social, uni au dehors par des conceptions de droit et des interêts communs; les loix naturelles de toute

association organique doivent y recevoir de la force et de la vigueur, par l'union de tous les autres membres contre toute lésion de la part de l'un d'eux. Considérée sous ce point de vue, l'ancienne reine du monde est encore forte et rayonnante de splendeur, sans sa domination d'outremer; elle ne manque d'aucun bien naturel, qu'une estimation non factice, pourroit faire désirer, ni d'aucun élément d'une vie politique et civile, digne de l'humanité ennoblie. Entre les monts Ourals et l'Océan Atlantique, qui baigne les côtes occidentales depuis les Hebrides jusqu'à la racine des montagnes des Algarves; entre le nord de la Laponie et l'extrémité de la Sicile, ou celle du Péloponnese, brillant encore de sa gloire passée; quelle réunion d'excellens territoires, quelle richesses de montagnes et de forêts, de lacs et de fleuves, quelles vallées fertiles, quelles plaines remplies d'utiles productions, quelle abondance de vins et d'huiles, quelle bénédiction de troupeaux et de pâturages, quels trésors de pierres précieuses et d'eaux salutaires! quels climats mêlés de chaleur et de froid, parfaitement propres à nourrir et à élever la pure race originaire, qui y a été transplantée dans une obscure antiquité, à fortifier l'esprit et à éveiller nos sentimens aux jouissances et au bonheur de la vie, sans

les énerver par la molesse! Où voit-on fleurir des races aussi belles? Où voit-on, comme en Europe, développer, dans toute sa noblesse, le sèxe féminin, libre, mais tranquille et retiré, attrayant, mais plein de pudeur, aimable et respectable à la fois? Où la femme est-elle, comme ici, égale á son époux dans les nœuds d'un mariage exclusif, ennoblie par l'éducation, et peut-être plus forte par les moeurs de l'autre sèxe, que le maître apparent, qui dépose sa puissance au pied de la beauté? L'antique culture, les travaux préparatoires des siécles passés, pendant lesquels des nations civilisées habitoient déja cette partie du monde, les trésors des langues, des arts et des sciences, quels avantages ne seroient ce point, si l'Europe savoit en profiter? Qu'on ne dise jamais que l'Europe ait vieilli! La nature demeure toujours nouvelle et se rajeunit par elle-même; mais nos richesses sont dispersées à l'extérieur dans une étendue, que nous ne pouvons plus remplir; les forces intensives qui nous restent sont hostilement tournées contr'elles-mêmes, non seulement dans les guerres sanglantes entre les différens états, mais plus encore dans les éternels combats de l'égoïsme, de la jalousie commerciale et de l'envie, attachée à la grandeur et aux progrès des voisins! Si les choses doivent rester dans une telle position, la ta-

rissement de toutes les sources d'affluence étrangère nous deviendra funeste, et nos biens naturels ne sauront jamais nous devenir utiles. En effet l'Europe ne jouira point de ses richesses naturelles, avant que ses dominateurs, renonçant à toutes les considérations particulières, n'aient l'heureuse hardiesse de s'élever à la grande idée d'un seul corps social européen. C'est alors seulement que pourront disparoître ces funestes murs de séparation, qui, élevés encore entre les différens états, ou plutôt entre les différens membres d'un seul corps, les tiennent dans une position pour ainsi dire hostile, semblable à celle du sauvage, continuellement armé pour la défense et l'attaque. L'Europe n'est-elle cependant pas un seul corps organique, sous le rapport naturel? Ses rivières et ses chaînes de montagnes ne traversent-elles pas indistinctement les différens territoires? Ceux-ci ne sont-ils pas baignés par une même mer, qui s'est frayé d'étroits passages au nord et au sud, comme pour parvenir à toutes les contrées et pour les faire participer également a ses bienfaits? Les productions du sol ne sont-elles pas inégalement partagées entre les différentes régions, afin qu'aucune d'entr'elles ne puisse se passer des autres et se renfermer en elle-même?

Mais en dépit des intentions de la nature, notre perversité et notre jalousie politique ont fait un autre plan. Nous avons imaginé des défenses d'importation et d'exportatiou contre les voisins, des clôtures de fleuves et de ports, des privilèges et des compagnies de commerce exclusif, des systêmes de commerce et de manufactures, pour produire et procurer, sans but ce que le voisin peut donner à meilleur marché; pendant que notre propriété véritable, qui pourroit être préparée et perfectionnée pour l'usage de celui-ci, repose souvent sans emploi ou se prodigue dans ses formes brutes. Nous recueillons les fruits de ces efforts: la misère des guerres commerciales et des hostilités cachées, enfin les malheurs de la *contrebande* et des *fraudes de douanes;* les côtes et les frontières de nos états, aulieu de rester, comme eu Amérique, ouvertes au voisin et de le recevoir avec joie *), deviennent les réceptacles

*) "On ne mettra de taxes ni d'impôts sur les marchan-"dises, exportées de l'un des états. Aucune disposition "de commerce ou de droits ne pourra donner aux "ports d'un état quelque préférence sur ceux d'un au-"tre, et des vaisseaux qui viennent de l'un des états "ou y abordent, ne peuvent pas être obligés de relâ-"cher à un autre ou d'y payer des droits. Aucun état "ne pourra, sans le consentement du congrès, mettre "des impôts ou des droits sur l'importation ou l'expor-"tation, à l'exception de ce qui est nécessaire, pour "mettre à éxécution ses loix de surveillance. Le pro-

d'un ramas de gens vils et immoraux, armés, contre les trangressions de loix montrueuses, d'une justice inquisitoriale, qui se cachant souvent derrière un voile transparent, se déshonore par des connivences coupables, et fait avorter ainsi les desseins jaloux de l'état, en amenant l'inconséqnence dans ce systême d'égoïsme.

Si cet état de choses doit durer continuellement, il ne faut point penser à un rajeunissement vigoureux de notre partie du monde, et l'Europe tombera *pièce par pièce*, dans la même proportion que l'Amérique affermira sa domination, au moyen de la concorde et d'un développement libre et légal de ses facultés. L'aspect actuel est néanmoins plus propre à faire naître l'espoir d'un meilleur sort, que la crainte du contraire. L'Europe a éprouvé les effets de sa foiblesse intrinsèque et de sa discorde extérieure, par son honteux assujétissement sous un conquérant, qui ne disposant sans restriction que de la force *d'un seul état*, attaqua les autres avec cette même force,

"duit net de tout les droits et impôts, mis par un état "sur l'importation et l'exportation, entre dans le trésor "des Etats-Unis, et toutes les loix da cette nature "sont soumises à l'éxamen et au contrôle du congrès. "Aucun état ne pourra, sans le consentement du con-"grès, imposer une taxe de tonnage." Constitution du gouvernement fédéral, Art. I.

dans l'isolement oú ils se trouvoient, et les enleva l'un après l'autre, comme un enfant enlève les nids d'oiseaux. Elle a passé par toutes les monstruosités des constitutions fantastiques et semble s'être arrêtée aux formes représentatives. Mais c'est le propre de ces formes de porter d'abord l'attention sur l'intérieur des états et sur les défauts secrets qui s'y rencontrent, pour mettre ensuite un contre-poids salutaire à la tendance naturelle des gouvernemens vers l'extérieur. Pour ce qui concerne le premier point, il faut supposer que l'on songera d'abord aux entraves, qui arrêtent le plus fortement la prospérité intérieure des états: telles sont les différences légales entre des partis religieux, privilégiés ou opprimés, la disparité du principe d'imposition, les éxemptions de personnes et de castes pour la participation aux fardeaux publics, l'inégalité du système monétaire, les défectnosités dans l'état financier, la variété des poids et mesures, le défaut de communications intérieures, les défenses de chasse d'un côté, et de l'autre l'éxercice des droits de chasse exclusifs, les corvées, autant qu'elles éxistent encore comme servitudes personnelles ou réelles, ou comme services sans rétribution, les accises et douanes, par rapport à leur influence sur la production et sur les relations commerciales, et

enfin la contrainte des maîtrises et des métiers, qui enchaîne le libre mouvement de l'industrie des arts et des manufactures. Mais à mesure que les états isolés avanceront dans l'éxamen de ces abus et dans les moyens d'y porter remède, et que la publicité portera les résultats obtenus à la connoissance générale, on s'appercevra aussi que le systême d'isolement et d'hostilité, jusqu'ici éxistant, devra paralyser de nouveau, par une funeste réaction à l'extérieur, tout le bien qui pourroit être obtenu intérieurement, et l'on en pourra d'autant plus facilement alors ménager des rapprochemens mutuels pour le but commun de la ligue européenne.

L'espoir que les menées vieillies de la politique n'étoufferont pas de nouveau dans son germe cette harmonie, dont on ne sauroit désirer assez ardemment le maintien, nous est assuré, non seulement par un esprit nouveau et meilleur, qui semble s'être emparé des gouvernemens, après des épreuves douloureuses et des corrections pénibles, mais encore par le contrepoids, que l'envie de dominer et de s'agrandir a trouvé partout dans l'esprit national, qui éclate maintenant avec plus de liberté, dans les nouvelles constitutions, ou au moins dans les maximes et les actions des corps politiques. Une armée permanente, ins-

trument nécessaire de l'ambition, et formant comme un corps séparé ou un état dans l'état, ne pourra plus être aux ordres d'un conquérant, dans l'extension amenée par la politique du siècle de Louis XIV *). D'après le systême prussien, imité dans la plûpart des états, les enrôlemens formoient l'aliment d'armées permanentes, disproportionnées aux forces de la nation; ils vont maintenant cesser, soit parceque l'homme libre, qui pourroit manquer de subsistance dans sa patrie, voudra la chercher sur une terre étrangère, plutôt que de se consacrer à des drapeaux étrangers pour un modique salaire, soit parceque les finances publiques, partout mal pourvues, manquent de forces pécuniaires, pour fournir à des dépenses, unies à de l'ostentation. Quant à la population indigène de chaque état, il en sera tiré une partie toujours plus foible pour le service permanent, à mesure que la sollicitude publique pour la prospérité générale va s'accroître, et que la stagnation des canaux étrangers devra provoquer l'esprit le plus foible à

*) Nous ne citerons ici que l'éxemple de la Grande-Bretagne, dont l'armée permanente, qui avoit toujours été proportionnellement la moins nombreuse, avoit été considérablement augmentée durant la dernière guerre vraiment nationale, mais fut diminuée aussitôt après la paix, et sera sans doute réduite encore à un moindre nombre.

trouver une compensation sur son propre sol; on verra se répandre partout la vérité, publiée hautement et avec force, que chaque citoyen est un membre de l'armée nationale et doit, comme tel, être éxercé à pouvoir défendre ses foyers et son pays; mais que l'armée permanente ne doit véritablement former que la souche des conducteurs et maîtres d'éxercice, ou ce que l'on appele scientifiquement les *cadres* de l'armée, dans lesquels la levée nationale, éxercée périodiquement et en toute règle, soit prête à entrer au premier appel, dès qu'il sera nécessaire. L'Amérique a conquis son indépendance avec des armées de cette espèce, et c'est avec elles qu'un état pourra en tout tems défendre le plus efficacement la sienne. Un Napoléon a pu seul abuser de l'armement des masses nationales pour l'asservissement de l'Europe; mais cent siècles n'enfantent qu'une fois un pareil homme, et un tems, tel que celui qui l'a renversé, a pu seul l'élever; aussi ce ne sont point les armées disciplinées des princes, c'est l'esprit qui s'est emparé des masses levées des peuples, par lequel il est tombé.

Si l'on peut résoudre ainsi le double problême de notre tems, de faire délibérer les nations sur leur bien public, de concert avec leurs gouvernemens, qui en ont donné

eux-mêmes l'impulsion à Vienne *), et de les tenir armées, sans que la fleur de la génération soit enlevée, par un service permanent, à des travaux productifs, sur lesquels repose la prospérité des états; alors les finances ne se trouveront plus dans la nécessité de consacrer les meillenrs revenus et les plus disponibles à l'entretien des armées permanentes, les peuples seront considérablement soulagés, et l'on pourra supprimer plusieurs impôts, qui sont en contradiction avec les desseins plus élevés de la vraie économie politique. Mais c'est alors seulement que la terre seroit employée à toute espèce de productions, soit dans le travail des mines ou du sol, ou pour la culture de plantes nobles et utiles, ou pour l'économie ces forêts; on éxécuteroit avec force et promptitude ces plans pour l'avancement des communications internes et extérieures, qui, tracés à peine grossièrement dans plusieurs états d'Europe, ne sont parvenus à la maturité dans aucun d'eux, excepté peut-être dans l'Angleterre proprement dite. Au moyen de ces secours, qui raccouriciroient les distances et rapprocheroient les hommes les uns des autres, l'excédent d'un terroir pourroit

*) Voyez l'acte du congrès de Vienne, conclu le 9 Iuin 1816 (sec. Edit. de Klüber, Erlangen 1818) §. 1, et l'acte de la confédération germanique §. 15.

facilement devenir utile à l'autre, et il ne seroit plus possible alors qu'une partie de la population éprouvât un manque de subsistances ou d'autres besoins, pendant qu'un autre état fermeroit ses frontières par une crainte mal fondée ou par une spéculation envieuse, pour se soustraire au moment du danger à la prestation du secours attendu. Sur le fond solide d'un sol plus également cultivé, s'élèveroit alors un nouveau système de manufactures, qui ne travaillant plus en grandes quantités pour les autres parties du monde, s'appliqueroient plutôt à ce qui se trouve sous la main; nous serions moins parés du luxe des deux Indes; mais la généralité mieux cultivée du peuple seroit plus abondamment nourrie et mieux vêtue, et toutes les jouissances, que l'Europe peut fournir en foule, seroient plus à sa portée. L'absence d'une richesse insolente donneroit place à une aisance plus répandue; celle-ci développeroit un esprit plus noble d'attachement au sol natal, sur lequel il seroit plus facile d'habiter. Lorsque les états se seroient ouverts plus amicalement l'un envers l'autre, les masses des peuples se répandroient plus également sur l'Europe elle-même; car ce sont la pression et la surabondance dans diverses contrées, le manque de communications internes,

les clôtures et les contraintes locales, et non point un excédent absolu de population dans l'Europe réunie, qui ont occasionné les émigrations vers des pays au delà des mers. Le centre de l'Europe est encore sa partie la plus abondamment peuplée et la mieux cultivée; de fortes colonies de gens agriculteurs et industrieux pourroient trouver de la place et une occupation utile vers les extrémités occidentales, et dans de grandes étendues du côté des frontières de l'est et du sud; c'est entièrement la faute de la masse des Européens, qu'elle cède ses enfans à des contrées lointaines, comme il est sa faute aussi qu'elle sacrifie son sang et ses meilleures forces, pour soumettre l'état des Marattes à une société de commerce, pour retenir le roi de Candy dans la dépendance, ou pour dominer sur le détroit de Magellan et sur celui de Malaca, pendant qu'elle n'est pas encore maîtresse sur son propre territoire. En effet l'empire des Ottomans, depuis les confins de la Hongrie et de la Transylvanie jusqu'aux côtes de l'Asie mineure, n'appartient-il pas au sol de l'Europe? Ses villes et ses villages, ses précieux et antiques monumens d'arts et de sciences, n'ont-ils pas été fondés et établis par le plus florissant des anciens peuples d'Europe, et n'est-ce point la discorde seule du monde chrétien qui les a

rendus la proie d'un peuple de barbares asiatiques? Les descendaus des Hellènes ne soupirent-ils pas inutilement après leur délivrance de cette oppression? Et cet autre peuple, depuis près de quatre siècles qu'il a possédé une contrée si considérable de la plus belle partie de la terre, a-t-il cherché à se rapprocher de l'Européen, et à s'approprier son esprit plus libre, ses constitutions mieux formées, ses arts et ses sciences? Issu d'un autre sang, ne reste-t-il pas vis-à-vis de la culture européenne, dans cette morne molesse orientale, qui, insociable, dangereuse par son indolence même, donne un libre accés à un mal terrible, auquel l'humanité succombe sans armes et qui ne peut être que retenu et non dompté.

Ce motif seul accorderoit déja un plein droit aux puissances chrétiennes de l'Europe de mettre un terme à la domination Turque; car la prospérité des états et la vie des citoyens ne doivent pas être exposés sans protection et défense à des fléaux, que la nature peut lancer sur eux dans ses sauvages éruptions; la destination de l'homme sur la terre consiste précisément à dompter la nature, à la former et à l'embellir selon les desseins de la raison. On ne peut jamais croire à une paix véritable, mais seulement à une trève, avec un peuple

qui méconnoit cette destination, mais vit sans droits et sans organisation sociale, livré à la volonté arbitraire du despote et à l'aveugle destin, par un système de fatalité superstitieuse, qui oppose une barrière de fer à tout effort actif vers une meilleure éxistence, l'Europe ne pourra jamais poser les armes, aussi long-tems que dans sa partie sud-est dominera une nation, qui incapable de s'élever aux idées d'un lien politique, ne voudroit que profiter d'un moment de repos pour avancer de nouveau dans le coeur de l'Europe, avec cette impétuosité sauvage, qui lui fit franchir autrefois l'Hellespont.

On a voulu soutenir, et plusieurs évènemens, pour ainsi dire, préparatoires semblent le confirmer, que Cathérine seconde eût formé le projet hardi d'étendre son empire depuis la mer noire jusqu'à l'archipel et d'ériger de nouveau Constantinople en capitale d'un empire chrétien; ce plan a pu paroître trop prématuré pour son siècle, et inéxécutable par la politique remuante et jalouse des autres états européens, qui auroient difficilement accordé un pareil agrandissement; ce fut néanmois une pensée véritablement grande et salutaire pour la prospérité de l'Europe; elle ne manquera pas un jour d'éxécution, quand l'intérêt commun de cette partie du

monde aura été pris en considération dans toute son étendue. Catherine conservera néanmoins la gloire d'avoir mis la première main à l'œuvre, et d'avoir établi sur la côte septentrionale de la mer noire, dans les anciens sièges de la culture grecque, des colonies nouvelles, parmi lesqnelles Odessa s'est déja élevée à une haute prospérité et participe à l'action mutuelle du commerce européen *). Mais ce systême ne peut être entièrement développé et completté, avant que les Dardanelles, mises sous la domination et la garde européenne, soient ouvertes et accessibles à toutes les nations. De concert avec la ligue Européeune, la Russie, franchissant le Dniester, tendroit la main à l'Autriche, qui s'avanceroit des bords du Danube; la conquête des provinces aujourd'hui turques, favorisée au nord par la coopération des Serviens, passionnés pour la liberté, et au sud par celle des nouvelles tribus grecques, deviendroit un ouvrage beau-

*) "Il n'existeit encore en 1794 aucun habitant, ni aucune "cabane sur la place, où se trouve actuellement Odessa. "Cette ville a déja aujourd'hui (1818) 1000 maisons en "pierres et au delà de 40,000 habitans. Plus de 800 "vaisseaux sortent annuellement de son port, et l'on "en exporte tant de grains, que cette contrée devien-"dra dans peu de tems, comme elle l'étoit à l'époque "du Bas-Empire, le grenier des pays situés sur la "méditerrannée." Journal politique de 1818, Tome I. p. 199.

coup plus facile, que ne l'a été autrefois l'expulsion des Maures de l'Espagne. Alors, comme l'imagination se le représente, et comme le passé l'avoit autrefois réalisé, un empire chrétien, érigé à Constantinople, domineroit entre l'Adriatique et la mer noire, depuis la pointe méridionale de la Morée jusqu'à l'embouchure de la Save dans le Danube, et ensuite le long de ce fleuve jusqu'à ses embouchures dans le Pont-Euxin; il éxisteroit un point d'appui, d'où pourroit partir tout plan ultérieur pour le rétablissement de l'ancienne splendeur de l'Europe et pour l'affermissement des rapports avec l'Asie et l'Afrique.

On verroit ensuite se développer sans effort la réunion des îles de l'archipel avec le nouvel empire. Ainsi que dans l'antiquité, des colonies s'éléveroient sur les côtes méridionales des mers qui bordent l'Europe, sur le Pont, dans l'Asie mineure, et dans l'Afrique septentrionale, aujourd'hui dépendante du turc. L'Europe ne sera en effet jamais assurée contre des éruptions de barbares et contre une nouvelle transmigration des peuples, jusqu'à ce que son sol lui appartienne en entier, et que les côtes, qui lui sont opposées, soient rendues à la civilisation, à nos moeurs et à des relations commerciales et pacifiques. Césarée et Carthage, Cyrène et Aléxandrie

renaîtroient alors de leurs cendres; Milet, Ephèse et Smyrne reprendroient leur éxistence et leur liberté, sous l'égide européenne; depuis la Propontide jusqu'au promontoire Rhicée se rangeroit une chaîne de villes industrieuses, telles que le passé a vu principalement Pruse, Nicomédie, Sinope, Chalcédoine et Trapezonte. C'est là le vrai systême colonial de l'Europe; le dernier usage des grandes masses militaires doit être de le mettre à éxécution. Là se trouve du travail pour des générations; là se présente l'aspect d'une complette réussite et de relations commerciales futures, qui feront le bonheur des peuples! Les biens des Indes orientales refluéroient de nouveau par le golfe arabique vers Aléxandrie ranimée. Là tendoient les croisades, sous d'autres motifs apparens, mais guidées par un esprit juste; les guerres turques eurent postérieurement la même tendance. La découverte de l'Amérique a lancé l'Europe hors de sa marche naturelle; il seroit tems de la remettre dans la trace abandonnée, éclairée par le flambeau de l'histoire et marquée d'une manière ineffaçable par les monumens les plus imposans.

XI.

Nous espérons que des lecteurs sensés, qui, pourvus de l'expérience de l'histoire, n'ignorent pas la marche circulaire des évènemens et peuvent deviner l'avenir dans le passé, ne repousseront pas le tableau que nous venons de présenter d'un état futur de l'Europe, avec le dédain qu'inspireroit l'avorton d'une imagination éxaltée; nous nous flattons qu'ils y reconnoîtront plutôt des traits ébauchés, que l'esprit du tems cherche sans cesse à changer en formes fixes, et des idées, à la réalisation desquelles la nécessité porte irrésistiblement, tandis que la bonne volonté doit être fermement obligée de faciliter le travail. Cependant nous ne disconvenons pas qu' entre le présent et l'avenir en question ne se trouve une période d'étendue incertaine, qui ne peut être franchie d'un saut, mais doit être traversée lentement; et que cette periode intermédiaire, au commencement de laquelle la génération actuelle semble être posée, ne sauroit être la plus riante. En revenant maintenant à la voie réelle de l'observation, nous allons tâcher de présenter les premières suites du grand évènement de l'émancipation de toute l'Amérique dans sa cohérence vraisemblable.

Nous nous arrêterons d'abord au fait, qui arrivera plus indubitablemont que les autres, et qui dans ses branches innombrables pénétrera et transformera tout le tissu des relations politiques et des communications sociales du monde civilisé; c'est la cessation de l'envoi actuel de métaux précieux pour l'Europe. Il est évident, par ce qui à été dit plus haut, qu'elle peut être regardée comme inévitable, sitôt qu'auront cessé les anciens tributs aux trésoreries des souverains européens ou à des seigneurs possessionnés en Amérique, ainsi que les payemens actuels pour des productions européennes, que l'Amérique obtiendra elle-même sous ses propres gouvernemens; l'effet qui en résultera, c'est à dire la rareté continuellement plus grande d'argent effectif en Europe, frappe tous les yeux. Mais à cette rareté de métaux précieux, provenue de la stagnation des canaux accoutumés, se joindront encore d'autres motifs, qui devront augmenter la contrainte générale et accroître la difficulté d'entretenir la circulation des moyens d'échange encore éxistans; un de ces motifs est la stagnation de tant de travaux, qui étoient occupés pour les Indes occidentales et pour l'Amérique, soit immédiatement par la fabrication des articles de nécessité et de luxe destinés pour l'usage de leurs habitans, soit inter-

médiairement par l'entretien de la grande navigation d'Europe, qui va diminuer d'année en année, à mesure que s'accroîtra celle d'Amérique; un autre de ces motifs est le penchant qui en résultera d'amasser des métaux et de thésausirer. En effet toute stagnation de l'industrie et de l'activité commerciale ralentit nécessairement la circulation de l'argent d'une main à l'autre; dans la même proportion qu'elle deviendra plus lente et que l'argent sera par conséquent plus difficile à obtenir pour celui qui en a besoin, chaque particulier, soit par nécessité et pour ne point tomber dans l'embarras, soit par une précaution éxagérée, sera porté à déposer chez lui une plus grande quantité de monnoie effective, qu'il ne le feroit, si un commerce florissant lui montroit le moyen de retirer promptement, d'une circulation active, son capital placé dans des entreprises, dont il entreverroit les avantages. C'est sur ce fondement que des pays mal peuplés, avec une activité moins forte dans l'intérieur, ont proportionnellement plus besoin d'argent comptant, que ceux où la circulation se fait promptement et plusieurs fois dans l'année; c'est pour cette même raison que dans des pays généralement pauvres, comme la Pologne et quelques provinces de Russie, il se trouve un plns grand amas de métaux

distraits de la circulation, que dans ceux où l'industrie et le commerce prennent l'essor le plus actif. La réunion de toutes ces circonstances doit faire prévoir une entière révolution dans le systême monétaire européen. Nous allons la considérer d'abord dans ses rapports avec les finances et avec la dette publique des états.

Ici se présente la remarque, que chaque état presque sans exception se trouve actuellement dans une situation, où il est moins embarrassé de se procurer ses besoins réels, que de restituer des capitaux consumés depuis long-tems et anticipés sur la recette publique. Cette circonstance doit surtout être dérivée de l'esprit d'agrandissement, si souvent mentionné de ces mêmes états, ainsi que du penchant inné dans eux, comme dans une foule de particuliers, d'étendre leur dépense au delà de leurs moyens effectifs. Ce penchant et les guerres qui en résultèrent rendirent insuffisant le revenu ordinaire des états, formé de taxes permanentes; les impôts extraordinaires, repartis sur le peuple par les voies accoutumées, ne suffirent également point aux desseins de la gloire et de l'ambition. On chercha alors à transformer en une spéculation avantageuse les secours fournis ou à fournir pour les besoins réels ou imaginaires de l'état,

et qui n'auroient pas pu être obtenus au moyen des contributions; on tira pour cet effet à soi les capitaux disponibles, qui se trouvoient en réserve dans le pays ou qui pouvoient être obtenus de l'étranger, par des emprunts pour des termes plus ou moins longs; on lança ainsi les charges du tems présent sur la postérité, sans songer par quels moyens celle-ci pourroit, outre ses propres obligations, porter encore le fardeau des générations passées, et trouver une indemnité pour des capitaux, anéantis dès long-tems et dépensés sans fruit. Il est évident qu'un pareil systême, dans l'administration publique, comme dans tout ménage particulier, doit conduire à une fin funeste, dès qu'il est continué au delà du tems, où la force de supporter le fardeau est encore en balance avec la masse croissante. Ce danger est si visible, qu'on seroit étonné que la vue n'en ait pas conduit à une plus grande modération, si l'expérience de tous les siècles ne prouvoit pas suffisamment que le besoin ou la passion du moment l'emporte toujours sur la prévoyance pour l'avenir. Il seroit resté néanmoins une borne au danger et une espérance pour le rétablissement de l'ordre ébranlé, si la confusion n'étoit pas montée à son plus haut dégré, par la funeste idée d'élever en ressource

financière nne simple opération mercantile, c'est à dire l'émission d'une assignation sur un capital effectivement en réserve et déposé en quelqu'endroit, aulieu de l'extradition chaque fois renouvellée de ce capital; on donna ainsi l'autorité d'un moyen légal de payement à des assignations sur une monnoie qui n'éxiste nulle part, ou à un représentatif, sans hypothèque de l'objet représenté *). Aussi longtems que les affaires de l'état sont faites avec de l'argent comptant, la possibilité d'augmenter les dépenses est bornée aux moyens de se procurer cet argent, qui ne peut être acquis sans compensation complette; elle est restreinte par conséquent aux ressources industrielles de l'état; mais le systême du papier-monnoie n'a pas besoin de cette considération dans son principe, et il se passe un tems considérable, avant que le mal devienne assez palpable, pour être arrêté par son excès même. Jusqu'à quel point ce désordre peut être porté, et combien long-tems il peut être soutenu par le gouvernement, c'est ce que nous a montré suffisamment l'his-

*) L'auteur a exprimé ses idées sur le crédit public et le papier-monnoie, dans un ouvrage particulier, qui a pour titre: "Notions sur l'argent et sur sa circulation "dans l'état." (*Ueber den Begriff vom Gelde und den Geldverkehr im Staate*, *Copenhagen bey Brummer* 1818).

toire des assignats de France, ainsi que du papier-monnoie, destiné ensuite à les racheter. La plupart des états n'en ont pas moins conservé le même systême; outre leur dette mise à intérêts, l'émission d'un papier-monnoie, qui donne la promesse du payement de sa valeur en argent effectif, leur a créé une nouvelle dette, qui ne porte, il est vrai, pas d'intérêts, mais dont le taux vacillant et la dépréciation finale, à laquelle ne sauroit échapper même la meilleur numéraire en papier, blesse beaucoup plus profondément la prospérité de l'état et la circulation privée, en les attaquant dans leurs racines, que des emprunts contractés dans les voies ordinaires ne pourroient le faire.

On est surpris du tableau de la dette publique de l'Europe; c'est surtout un phénomène de mauvais augure que cinq septièmes du revenu public de l'empire britannique sont consacrés à payer les intérêts d'anticipations faites sur des ressources futures; car une dette n'est en dernière analyse que l'usage anticipé de revenus qui n'éxistent pas encore. En d'autres termes ces cinq septièmes, aulieu d'être consacrés aux besoins du moment, doivent étre employés aux obligations d'une époque dès longtems écoulée. Cet état de choses a produit

aussi peu à peu l'effet, que la partie la plus nombreuse des contribuables ne tire le montant de ses impôts du sol ou d'un métier, que pour le faire payer, en forme de rente d'état, à un consommateur, entièrement oisif sous ce rapport, et dont le capital, prêté à l'état, reste maintenant stérile dans ses mains et se trouve veritablement anéanti. Sans un arrangement pareil, le même capital, placé dans nn établissement utile, auroit procuré de la subsistance à son possesseur, forcément obligé maintenant de se retirer dans la classe des simples consommateurs, parcequ'il ne peut point reprendre son fond à volonté. C'est envain qu'on alléguerait que tout possesseur d'obligations d'états et de fonds publics est libre de les convertir en un capital disponible, en les vendant à l'enchère au prix courant, comme toute autre marchandise; ceci ne change rien en général aux rapports entre la classe rentière, qui tire un revenu oisif et stérile des caisses publiques, et la classe productive et acquérante, puisqu'un tel échange fait seulement entrer un homme industrieux dans la classe des rentiers et un rentier dans la classe industrielle. Mais, en supposant que l'acheteur soit remplacé par un fond d'amortissement, destiné à la liquidation successive de la dette publique; cette espèce de rem-

boursement ne feroit véritablement rentrer, dans la circulation utile, le capital qui en a été enlevé, que dans le cas qu'une somme pareille n'en soit pas itérativement retirée d'un autre côté, par la création de nouvelles dettes. Aussi long-tems cependant que ceci est le cas, comme le prouve l'expérience journalière, les relations entre ces classes ne changent point ou ne font peut-être qu'empirer. Il est vrai que les classes riches ou peut-être aussi les classes purement aisées, entraînées par les premières, s'attachent alors, par des liens plus solides, à l'état et au maintien de sa situation actuelle; mais les anneaux de la chaîne s'embarrassent si fortement, qu'une seule crevasse est en état de les disperser avec violence. En effet, lorsque la plus grande partie de la recette d'un état est absorbée par la dette publique, le revenu n'y peut être diminué par aucun évènement, aucune calamité générale, aucun soulagement des contribuables, ni aucune restriction volontaire; l'entretien de l'édifice social, dans son mécanisme actuel, a déja été réduit à stricte nécessaire par la grandeur croissante de la dette publique; il ne peut donc plus se passer de rien de considérable, car les intérêts de la dette doivent être remboursés autrement le crédit ne seroit pas seulement

anéanti, mais encore la portion la plus cultivée et la plus influente de la nation, qui tire son revenu de cette dette, perdroit son poids dans la société, tandis que l'ordre actuel des choses et l'enchaînement des différentes classes de peuple, qui constituent l'état, seroient ébranlés dans leurs fondemens. Ce ne sont que la balance commerciale, si décidément avantageuse, et la disposition des masses d'or et d'argent, que l'Europe avoit jusqu'ici à ses ordres, qui aient pu mettre la Grande-Bretagne en état de remplir ponctuellement les obligations que sa dette lui impose, pendant que la France a succombé plusieurs fois sous la sienne; la Grande-Bretagne a pu ainsi non seulement se procurer les ressources annuelles pour une dette publique de neuf-cent millions de livres sterlings, mais se réserver encore des moyens pour son augmentation presqu' annuelle, par l'immense crédit dont jouit le gonvernement. La disparition de la suprématie commerciale et la diminution de l'argent comptant dans la circulation de l'Europe feront cesser la possibilité de prestations aussi énormes, et l'édifice de la grandeur nationale angloise, élévé maintenant jusqu'aux nues, s'écroulera sur ses fondemens ébranlés. On doit regarder, comme symptômes précurseurs du danger, la suspension si longne

du payement en argent comptant des billets de banque d'Angleterre, et la circonspection, presque craintive dont on a entouré les dispositions sur son rétablissement futur. Si ce payement vient à recommencer, comme la promesse en a été faite, et aussi long-tems qu'il subsistera, la banque d'Angleterre et la circulation du papier-monnoie émis par elle en pourront être remises en crédit, il est vrai; mais cette circonstance n'aura aucun effet sur la possibilité de couvrir la dette publique, que la banque paie par commission du gouvernnment, et non de ses propres moyens; car cette dette repose uniquement sur la masse des revenus et des ressources de l'état, fondée de son côté sur la capacité des contribuables de porter sans diminution les charges actuelles, capacité qui dépend elle-même du revenu intact du pays, c'est à dire du maintien de la suprématie du commerce universel. Mais si les considérations présentées jusqu'ici contiennent des motifs, entièrement opposés a la conservation intacte de ce revenu, on aura suffisamment justifié la crainte d'une entière révolution de l'état financier, non seulement dans la Grande-Bretagne, mais encore dans les états continentaux, car ce pays est, pour ainsi dire, l'artère de la vie pécuniaire de l'Europe. Il reste à examiner la tournure que prendront

alors les choses dans l'économie politique, entièrement fondée sur les relations pécuniaires éxistantes.

Quand le métal précieux deviendra plus rare comme *marchandise*, dans les bornes d'une circulation déterminée, il en recevra un prix plus considérable comme *monnoie;* l'empressement pour sa possession et pour son usage rendra son possesseur moins enclin à s'en dessaisir et déterminera celui qui en a besoin, d'ajouter au prix d'échange habituel un équivalent proportionné à la difficulté de l'acquérir; pour nous exprimer en d'autres termes, la même quantité de métal raffiné au même dégré, ou une pièce de monnoie de la même pureté et du même poids paieront, dans les circonstances dont il s'agit, une plus grande quantité de marchandises, qu'elles n'en eussent payé avant que les métaux fussent devenus plus rares. Nous nous rapprocherons, sous ce point de vue, du tems où, avant le conquête de l'Amérique, la même quantité de blé, pour laquelle on paie aujourd'hui 4 loths d'argent, pouvoit être obtenue pour un loth. Mais plus nous avancerons dans ce rapprochement, moins il sera possible que l'état puisse réclamer et obtenir, dans ses taxes, la même quantité de métal fin qu'il étoit en état de prélever avant la catastrophe. Prenons un citoyen par éxemple,

qui étoit taxé à 4 loths d'argent de contribution, lorsque cette somme étoit égale, comme nous avons vu, à une mesure de grains; il est évident que sans être taxé plus haut, c'est à dire sans être réduit dans son revenu, plus que la justice ne le permet, il ne pourra plus payer qu'un loth d'argent ou la quatrième partie de sa taxe précédente en même monnoie, dès que ce loth fournira effectivement à l'état le prix intentionné d'une mesure de blé. Si on l'oblige néanmoins à payer davantage, 2 loths d'argent par éxemple, il paiera nominalement la moitié, mais en effet le double de sa contribution précédente. Mais comme il ne seroit pas possible d'obtenir ceci pour quelque durée de tems, on peut prévoir que la quantité de la recette publique diminuera en numéraire, dans la proportion où le prix du métal précieux sera monté contre les objets réels, par l'échange desquels le citoyen doit payer ses impôts. Si donc, abstraction faite du décroissement de la quantité de métaux précieux, tous les autres rapports, relatifs au gain et au bien-être de l'état, sont restés les mêmes, il est évident que l'état, dont le revenu s'élevoit, par éxemple, à 40 millions d'écus, ne pourra plus compter qne sur 10 millions de la même monnoie. Il s'en suivra immédiatement que l'état, en calculant ses dé-

penses d'après la même échelle, ne pourra aussi payer à ses créanciers, comme rente, que le quart du montant nominal dans la même monnoie, et qu'ils devront s'en contenter parfaitement, dès que les objets se seront remis en équilibre; puisque leur revenu, quoique nominalement diminué, leur permettra de se procurer les mêmes nécessités et les mêmes jouissances que par le passé, et de payer les mêmes services et les mêmes travaux. La justice sera ainsi satisfaite pour le fond; cependant l'état, qui aura réduit un capital ou une prestation par contrat d'après le rapport de 4 à 1, aura fait une *banqueroute nominale*. Cette opération entraînera sans doute avec elle des inégalités et des préjudices particuliers, par l'état intermédiaire, que l'on devra traverser avant qu'un principe généralement juste aura pu être appliqué convenablement à toutes les positions et à tous les besoins; elle doit cependant être regardée comme inévitable, dans un avenir plus ou moins rapproché. Un état, penétré du besoin de cette banqueroute nominale, devra avoir pour première pensée de l'organiser, de manière qu'elle soit aussi peu nuisible que possible.

Deux expédiens seulement semblent s'offrir ici; ou le montant nominal de toutes les prestations stipulées en argent doit être

maintenu, et alors il seroit rempli à l'avenir dans une monnoie réduite selon les circonstances, c'est à dire, d'après l'exemple précédent (que nous ne conserverons ici que pour être mieux compris), en pièces de monnoie, qui contiendroient le quart de l'argent ou de l'or renfermé dans les anciennes du même titre: ou le montant nominal des payemens stipulés doit être réduit, selon le prix plus élévé, qu'a reçu la monnoie contre les réalités en marchandises et en main d'œuvre, et alors une prestation de 100 écus par éxemple seroit légalement liquidée avec 25 écus dans l'ancienne monnoie invariable *).

Il doit être assez indifférent dans le principe lequel de ces deux systêmes l'état trouvera utile de suivre; il faut seulement éviter avant toute chose qu'une pareille mesure ne dévance le tems ou ne paroisse comme une initiative arbitraire, imaginée dans l'intérêt personnel des gouvernans; l'époque doit être

*) Les états, qui avoient à se débarrasser d'un papier-monnoie empiré et à régler les fournitures stipulées dans ce papier à différentes époques, ont encore uni à des mesures de cette espèce une réduction des billets d'après le taux du tems, en vertu de laquelle la même prestation nominale pourra être liquidée en sommes bien différentes, dans les nouveaux rapports monétaires, selon le prix qu'elle avoit chaque fois en argent effectif, à l'époque de son origine. Il est évident qu'une double réduction a lieu dans de pareils cas.

choisie de manière, à ne point annoncer un changement, mais à reconnoître celui qui éxiste déja; il faudra sanctionner le prix plus élevé, auquel un métal, devenu plus rare, est déja monté depuis long-tems dans les grandes relations commerciales ainsi que dans les rapports journaliers, et régler par ce moyen avec modération et équité les relations des différentes classes de l'état, confondues ensemble par des transactions pécuniaires. La première des deux alternatives semble être plus convenable que la seconde à la nature des choses et aux convenances de la vie civile. En effet on doit regarder comme fixe et constant le débit des marchandises, d'après certaines quantités et mesures, que la nécessité et la coutume ont introduites de tems immémorial, et qui se confondent, pour ainsi dire, avec l'origine des sociétés; il est donc juste que les métaux, servant d'échange comme denrée précieuse, soient monnoyés d'après des rapports qui équivalent le mieux possible, selon le prix intrinsèque, à ces quantités et à ces masses. Le peuple sera moins égaré et troublé dans ses calculs, si les échanges qu'il faisoit en ducats, écus et gros, ou en livres, sous et deniers, peuvent être faits à l'avenir d'après la même échelle, mais en monnoie plus légère, que si la conservation de l'ancienne monnoie

pesante, quand elle paie peut-être trois ou quatre fois la mesure accoutumée en marchandises, l'obligeoit à faire ses échanges selon des fractions toutes différentes, en grandeurs et parcelles de nombre, qui ne lui sont pas familières. Il faut y ajouter que, dans l'état actuel des sociétés, l'échange immédiat des besoins matériels est entièrement repoussé par l'intermédiaire de l'argent; le travail et le service ne sont plus obtenus et payés, moyennant un entretien en nature ou une fourniture des objets immédiatement nécessaires et utiles; leur salaire est maintenant une monnoie, qui laisse à son acquéreur le choix entre tous les biens, que la nature et l'art fournissent pour sa nécessité et pour sa jouissance; on peut la regarder comme le prix le plus convenable de ses services, puisqu'il en devient beaucoup plus indépendant du payeur que par tout autre échange de travail et de payement. C'est par conséquent d'une importance majeure, surtout pour la masse nombreuse des classes ouvrières, que le trafic journalier et hebdomadaire ne soit pas entravé par une trop grande rareté de la monnoie, suite nécessaire d'un système monétaire trop pesant, d'après lequel les métaux se trouveroient à un prix élevé, qui rendroit impossible d'obtenir facilement les denrées de nécessité et de jouissance,

exigées pour l'usage journalier. La division de travail, qui seule a amené l'éclat actuel des manufactures et la perfection de leurs ouvrages, n'a fait ses étonnans progrès, que depuis que la monnoie éxiste en assez grande quantité, pour suffire à négocier tous les échanges services, jusqu'à leurs moindres subdivisions; toute stagnation de ce grand mobile feroit rétrograder le mouvement vivant des rapports civils ou l'arrêteroit peut-être entièrement.

C'est dans *le point central du grand commerce européen* que se trouve la plus grande masse d'assignations, de monnoies représentatives et d'obligations, qui toutes sont portées dans le métal précieux, dont elles reçoivent leur valeur et au moyen duquel elles doivent être remboursées; c'est donc là aussi que la rareté annuellement croissante de l'argent comptant fera d'abord sentir le besoin d'une banqueroute nominale, amenée par l'altération de la valeur des métaux par rapport aux marchandises. Mais aucun des états de l'Europe ne pourra se soustraire ensuite à cette impulsion, à cause de la parfaite analogie de leurs relations intimes dans le même commerce; c'est dans cette généralité que reposent le remède le plus puissant contre les inconvéniens attachés à une pareille mesure, ainsi que l'espérance de voir les relations se

[redacted]

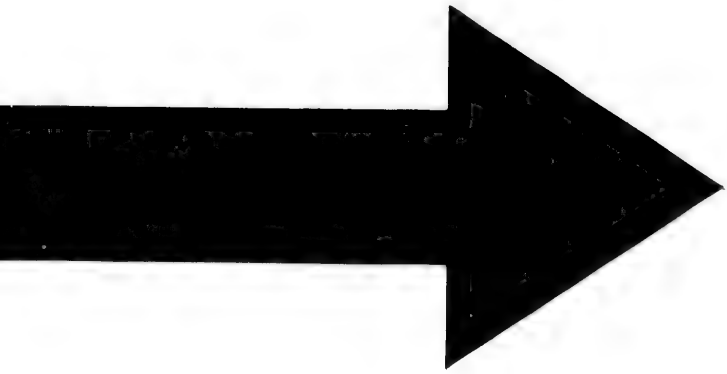
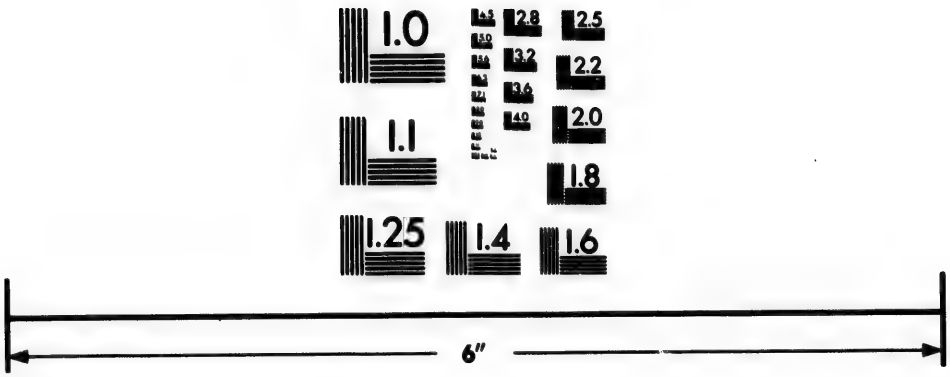


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

rétablir par la voie la plus facile et à une satisfaction réciproque. S'il étoit possible que, dans un état considérable et influent, le prix des marchandises restât invariablement sur le même point, par rapport à l'or et à l'argent, tandis qu'il auroit baissé à la moitié ou plus encore dans les autres états, par le défaut d'argent comptant, le commerce seroit arrêté entre ces pays, tant que dureroit une pareille position. En effet tout trafic repose sur le principe, que le vendeur puisse se procurer de nouveau ses productions et ses marchandises pour le prix pécuniaire qu'il en a obtenu, c'est à dire qu'il puisse payer encore une fois le travail du producteur et de l'ouvrier qui façonne, et gagner en outre ce qui est nécessaire à sa propre subsistance pendant l'échange; ainsi l'état, dans lequel les anciens rapports continueroient d'avoir lieu, tiendroit nécessairement ses exportations à un prix trop élevé, tandis que les autres, où la quantité de métal exigée paieroit un travail double, ne pourroient point donner les prix, demandés par le premier. On apperçoit bientôt l'impossibilité qu'une telle position puisse être de quelque durée, puisque les métaux précieux seroient bientôt exportés de l'état où ils remboursent le moins de travail et de marchandises, pour les pays, où ils en

paient une plus grande quantité; cet écoulement continueroit d'avoir son cours, malgré toutes les digues imaginables, jusqu'à ce que la masse des métaux se seroit répartie également dans toute l'étendue des territoires, soumis ou accessibles au commerce commun, et que le prix relatif des productions et des marchandises se seroit remis en équilibre.

Les gouvernemens ont déja glorieusement commencé à se concerter, dans des réunions pacifiques, sur les relations extérieures de leurs états; il n'est donc pas téméraire d'espérer qu'ils ne soient pas éloignés de soumettre aussi, à une délibération commune, leurs affaires intérieures, autant qu'elles peuvent reposer sur des intérêts d'une importance générale; on doit donc s'attendre avec raison qu'une régularisation des rapports monétaires, à laquelle chaque gouvernement en particulier ne manquera pas d'être obligé par l'embarras de ses finances, puisse aussi devenir l'objet d'une pareille délibération, et que l'on voie s'établir par ce moyen un systême monétaire commun, conforme aux besoins du tems, et dont l'unité ne sauroit être atteinte que par ce moyen; Parmi toutes les institutions, qu'une sollicitude vraiment paternelle pourroit établir pour faciliter les échanges commerciaux et pour prévenir des obstacles et des fraudes de tonte espèce,

celle-ci seroit la plus importante, et provoqueroit, pour ainsi dire comme d'elle-même, l'unité d'une échelle comparative des poids et mesures de tous les pays.

Quelqu'importante que soit cette sollicitude et quelqu' applicable qu'elle paroisse à des mesures générales, qui seroient à prendre d'après une delibération commune; cependant l'affaire la plus intéressante pour chaque gouvernement en particulier, celle qui doit être examinée avec tout l'effort de la sagesse politique et de l'oubli de soi, est le soin de prévenir qu'il n'arrive ça et là une banqueroute réelle, incalculable dans ses suites funestes, aulieu de la banqneroute nominale, qui, selon nos considérations, sur lesquelles nous ne voulons pas anticiper, est toujours inévitable, comme mininum du mal. Il est évident, par opposition de ce qui a été dit, que nous appellons *banqueroute réelle* la situation, dans laquelle l'état ne se trouveroit plus en pouvoir de rembourser le prix véritable des prestations promises ou accordées, c'est à dire l'argent nécessaire pour obtenir la quantité d'objets effectifs, de productions et de marchandises, qu'on auroit pu acquérir par les sommes d'argent légalement déterminées, avant la hausse du prix des métaux; le revenu de ceux, qui fondent leur existence sur des pré-

tentions contre l'état, en services, fournitures ou capitaux prêtés, en seroit par conséquent diminué. Cette banqueroute d'état est annoncée par des symptomes, qui méritent l'attention, comme signes précurseurs du danger, en semblant annoncer une banqueroute partielle dans les relations respectives des différentes classes de la société. Un tel signe est la diminution du prix de la main d'œuvre dans les villes manufacturières d'Angleterre, malgré les émigrations d'ouvriers de toute classe arrivées depuis huit à dix ans et quoique les prix des comestibles, loin d'y baisser également, ont peut être même éprouvé une hausse; d'après des avis récens et véridiques, le salaire des tisserands y est tombé, dans le court espace de deux ans, ou même en plusieurs cas de neuf mois, à la moitié de son montant pour l'ouvrage le mieux payé, au quart pour la main d'œuvre de la dernière paye, et aux fractions intermédiaires pour tous les autres articles *). Le rapport du salaire d'une année postérieure à celui de l'année antécédente ne paroîtroît pas plus favorable pour les ouvriers, dans les autres branches de l'industrie manufacturière,

*) La gazette de la *Börsenhalle*, No. 2190, année 1819, donne une liste du salaire des fabricans à Manchester, tirée du *Times*, par laquelle le résultat ci-dessus se trouve complettement justifié.

si nous en avions des données aussi récentes et aussi détaillées. On ne se trouve pas mieux dans les villes à fabriques des autres états; l'artisan ny gagne plus sa subsistance journalière et s'éloigne d'un cœur navré avec sa femme et ses enfans. Soit que cet état de choses, que nous avons discuté de plus près dans le chapitre VI, doive être expliqué par une disproportion entre une production portée trop loin, et la possibilité du débit de l'ouvrage, disproportion qui rabaisse le prix de l'objet et force le propriétaire de la manufacture à réparer la diminution de son profit par la réduction du salaire de ses ouvriers; soit qu'une concurrence surabondante d'ouvriers, empressés vers ce genre d'industrie et privés de ressources pour toute autre espèce d'activité, mette le propriétaire en état de faire descendre la main d'œuvre au plus bas prix; soit aussi que ces deux raisons s'unissent pour former un si triste résultat; il n'en est pas moins vrai qu'une nation, qui ne peut plus satisfaire les prétentions de ses membres sur le revenu public, doive être considérée comme insolvable, en sa qualité de corps social, puisque la somme du gain général ne suffit point aux frais nécessaires pour la conservation de la communauté. Qu'on ne dise point que cette recette commune ne soit que trop inégalement

distribuée, et que le phénomène en question doive être attribué à un tel partage! il est indifférent dans quelles mains se trouve le revenu, quand il n'est question que de sa faculté de circuler, puisqu'il sort de quelque main que ce soit, pour payer les besoins et les jouissances de toute espèce, et doit être ainsi regardé dans sa totalité comme un fleuve toujours en mouvement. On ne pourroit en excepter que le cas, où la circulation seroit forcée évidemment de s'arrêter, par la manie de thésauriser, dont il a été déja si souvent question, mais cette marque du discrédit public doit être regardée déja comme un présage prochain d'une crise complette. L'impossibilité reconnue de soutenir le salaire des classes ouvrières, en équilibre avec les besoins d'un entretien tolérable, devra être rapportée sans doute à une diminution du revenu public, proportionnellement au moins à une population, qui s'est peut-être accrue au delà des progressions ordinaires. Cette interprétation est entièrement confirmée par ce que nous avons examiné plus haut entr'autres points, sur les suites de l'indépendance de l'Amérique pour le systême manufacturier de l'Europe; car chaque progrès, fait au delà de l'Océan, dans la production et le façonnement des objets relatifs aux besoins et à l'agrément

de la vie, qu'on a tirés jusqu'ici de l'Europe, fait mourir une branche de notre industrie et dessécher une des innombrables sources, qui forment la recette publique; l'effet en doit retomber nécessairement sur la classe ouvrière, aussi long-tems du moins qu'un rameau nouveau n'ait pas remplacé l'ancien sur le grand tronc de l'industrie générale et que de nouvelles sources ne soient ouvertes au revenu public. Plus l'Europe verroit diminuer l'activité éxistante dans la navigation, l'industrie et les relations commerciales *), plus la compensation en seroit difficile, même pour les peuples les plus industrieux; plus aussi seroit considérable la période qui s'écouleroit jusqu'à ce que les sources nouvelles de richesse publique, à la decouverte desquelles on devra appliquer tous ses soins, puissent recommencer à couler en abondance. Mais aussi long-tems que le revenu national est effectivement diminué et se trouve continuellement en décroissance, une diminution du revenu réel du gouvernement ou de la recette d'état, qui ne peut-être regardée que comme une quote-part de la recette nationale, est inévitable, et devra même suivre une marche proportionnelle à l'autre réduction. Nous devons en effet adopter

*) V. le chapitre VIII.

sans risquer d'être contredits, que dans tous les états et dans toutes les communantés considérables de l'Europe, la proportion de cette quote-part du revenu national, livrée aux besoins de l'état, par les contributions et par les fournitures des particuliers, a pris déja une si forte tension, qu'il seroit dangereux, pour ne pas dire impossible, de la porter à un terme encore plus élevé *). La quote-part, loin de pouvoir être augmentée, devra même produire, dans plus ou moins de de tems, une somme considérablement moindre qu'àprèsent, si la concurrence augmentée sur le marché d'Europe continue de faire baisser les prix des grains. La seule possibilité de rendre d'un côté cette quote-part plus avantageuse et de couvrir ainsi une perte inévitable des autres côtés, consiste donc à ce que l'on tâche d'augmenter le nombre des contribuables, de convertir les désœuvrés en ouvriers et en acquéreurs, et de faire de ceux-ci des citoyens sujets aux taxes; notre Xième chapitre contient quelques indications à ce

*) Il faut compter dans ces payemens, outre les impôts proprement dits et les dépenses de l'état, la somme immense, déboursée dans tous les pays d'Europe, pour les établissemens publics de villes et de communes, les taxes de pauvres, les hôpitaux, &c. comme aussi ce que coutent les milices, l'armement bourgeois et d'autres prestations personnelles.

sujet, comme projets pour l'avenir. Quoiqu'il en soit, des essais de ce genre n'avancent pas promptement, et ne peuvent être proportionnels à la diminution du revenu national prévue par les circonstances, du moins dans les états qui tirent une partie essentielle de ce revenu du systême manufacturier et commercial, éxistant jusqu'ici en Europe; il s'en suit donc que ces états sont inévitablement menacés dans peu d'une réduction considérable et toujours croissante de leur revenu. Mais la diminution de la recette publique, sitôt que l'écoulement n'est point réparé parde nouveaux canaux, doit avoir pour suite forcée la réduction de la dépense; il reste à examiner de quelle manière cette réduction peut-être obtenue et sur qui elle doit tomber.

Dans tous les états Européens, la dépense publique se divise en deux classes entièrement distinctes, dont l'une est consacrée à l'entretien de l'édifice social dans son organisation actuelle, la seconde à l'accomplissement des obligations, que l'état a contractées dans des tems passés, pour sa conservation ou pour d'autres motifs quelconques, et qu'il a transmis, comme une dette sacrée, à la postérité avec les biens acquis pour elle. Quelle que soit celle de ces deux branches que nous considérions, nous rencontrerons partout les plus grandes

difficultés, quand nous voudrons essayer une diminution de dépenses, qui puisse prévenir une crise générale, c'est à dire une déclaration formelle, de la part de l'état, de ne pouvoir plus remplir ses obligations et par conséquent une suppression arbitraire d'une partie, sinon de la masse de leur montant. Si l'économie politique doit subsister dans son organisation actuelle, on ne sauroit guères concevoir sur quoi pourroient être faits, dans la plupart de nos états, les retranchemens, éxigés impérieusement par la nécessité. Les établiscemens à la charge des finances, paroissent déja réduits partout au plus stricte nécessaire. La solde des armées permanentes, l'entretien de la marine, la paye d'une foule nombreuse d'employés supérieurs et inférieurs, qui ne peuvent cependant faire marcher qu'avec peine le mouvement pesant de nos machines d'état trop compliquées, le soutien des sciences et des arts, ainsi que de leurs maîtres aux hautes et basses écoles, et même les fondations de mendicité tout incomplettes qu'elles sont dans la plupart des pays; tous ces objets, pris ensemble et convertis en nécessités materielles de la vie, sont insuffisans, au delà de toute proportion; il faut accorder d'un côté une part considérable au profit secondaire, légalement prohibé, à l'abus des sommes pub-

bliques, aux épices, à la corruption et à des fraudes de toute espèce, pour comprendre la seule possibilité de l'entretien physique d'une foule d'employés, qui pourroient difficilement ne montrer que des secours et des canaux permis; d'un autre côté un accroissement des dotations pour les desseins publics devroit paroître beaucoup plus nécessaire, qu'une reduction en sauroit être regardée comme possible et admissible. C'est là que se trouve une cause co-agissante du relâchement, observé partout dans les noeuds d'estime et d'attachement, qui devroient unir les inférieurs à leurs autorités: delà aussi une semence cachée de haines intérieures, qui peuvent facilement dégénérer en discorde ouverte; delà une source principale de cette corruption publique, qui comme on s'en plaint généralement, se répand toujours de plus en plus dans toutes les classes de la société. En effet, la majesté du trône, étant inaccessible à la plupart des citoyens, peut et doit être plutôt entrevue par le peuple dans le lointain, comme l'objet le plus élevé, qu'examinée par lui dans une proximité familière; ses attributs et les effets de sa puissance sont divisés, comme les rayons d'une même lumière, et répartis entre ses serviteurs. Le pouvoir du souverain, qui protège les

bons et brise la résistance des méchans, se rend sensible au peuple par la force armée; sa justice est réfléchie de tous les tribunaux, qui prononcent sur le droit, au nom de celui qui est invisible et présent; sa sollicitude paternelle se reproduit dans les conseils, qui délibèrent sur le bien public et sur les intérêts de la grande famille, ainsi que dans les directions et autorités inférieures, qui éxécutent ces resolutions parmi le peuple. Aucune force humaine ne peut empêcher que la pensée ne se trace l'empreinte de l'original caché, sous les mêmes traits que présente l'image, réfléchie dans ces miroirs. Ainsi le relâchement des liens sociaux et l'affoiblissement du respect, qui appartient au pouvoir et à la souveraineté, sauroient difficilement être prévenus, quand les serviteurs de l'état paroissent dans un jour défavorable ou douteux, et qu'ils perdent cette bienséance extérieure ou cette dignité dans leurs dehors, qui devroient les distinguer en tout tems; le mal sera plus grand encore, si la misère et des peines domestiques les conduisent à une démoralisation ouverte, ou si leur pauvreté les rabaisse dans l'opinion de la foule et les rend un objet de l'orgueilleuse compassion d'un bourgeois aisé. Le besoin d'un entretien décent, impérieusement éxigible, même avec les sentimens les

plus désintéressés, devra faire considérer, comme un pas au moins très critique, de se vouer au service de l'état ou d'élever des jeunes gens pour ce même service, si des circonstances particulières ne facilitent pas leur avancement. Ce sera aussi d'une impression peu favorable, si les ouvrages publics, les bâtimens, les chemins et la canaux se trouvent en stagnation, faute de moyens, ou n'avancent que lentement et imparfaitement; si partout et à toutes les occasions, où le peuple se sent être un grand corps, comme à des solemnités ou à des fêtes publiques, où il devroit jouir de sa grandeur, en la voyant réfléchie dans l'éclat de son gouvernement, ainsi que dans un miroir central, le besoin paralyse la joie, et l'indigence perce de tous côtes à travers un éclat emprunté. Nous nous dispenserons de continuer ce tableau; car ce que nous avons dit prouve déja assez clairement le résultat, que l'on doit s'attendre plutôt à une augmentation de dépenses qu'à une épargne dans l'entretien du mécanisme politique, dans le cas que son organisation actuelle soit conservée.

Si nous arrêtons nos regards sur la seconde des deux classes de dépenses publiques, c'est à dire sur l'intérêt de la dette perpétuelle et l'amortissement de la dette flottante de la

nation, il est évident qu'on ne peut faire ici aucune épargne, par une réduction arbitraire de l'intérêt stipulé, sans que la banqueroute publique soit ainsi déclarée de fait. Si même un tel coup d'autorité, dans le moment où il seroit risqué, pouvoit être excusé par le besoin le plus pressant et le plus infléxible, les suites en seroient cependant d'nne nature si critique, qu'une politique sage et prévoyante devroit les détourner de toutes ses forces, plutôt que de laisser inconsidérément l'accomplissement de cette extrémité à un avenir qui n'est plus dans son pouvoir. En effet, comme nous l'avons déja remarqué, la dette publique, dans ses diverses branches, forme chez presque toutes les nations le revenu d'une classe de citoyens très importans, que la supériorité de richesse et de culture fait jouir d'une influence considérable et qui, n'étant point accoutumés à un autre profit, ont consacré tout leur bien-être à celui-ci; ils en éprouveroient ainsi toute diminution de la manière la plus douloureuse et déploreroient hautement de se trouver livrés, pour prix de leur confiance, à une misère complette ou du moins à une médiocrité, d'autant plus contrastante avec leur opulence passée. On doit porter une attention encore plus sérieuse sur le sort de ces fondations philantropiques, de l'éxistence desquelles dépend la

derniére ressource de tant de malheureux, et surtout celle de ce sèxe qui, moins doté par la nature des moyens de s'aider lui-même, fait cependant les sacrifices les plus méritoires pour affermir le bien général sur la vertu domestique; de pareils sacrifices ne sont point récompensés par l'état, mais ils ont de tout tems excité justement la piété et la délicatesse des plus nobles bienfaiteurs de l'humanité souffrante à doter convenablement des hospices secourables. Les ressources de ces asyles, ainsi que des autres établissemens, dûs originairement à la générosité des particuliers, sont déposées presque partout entre les mains des gouvernans, par suite de la confiance naturelle envers l'état, regardé comme le débiteur le plus sûr, ou peut-être en vertu des désirs et des insinuations du gouvernement; elles sont converties en inscriptions sur les grands livres de la dette publique, en obligations formelles des autorités financières ou en papiers d'état de toute espèce, émis sous l'autorité et la garantie publiques. Si ces représentatifs perdent leur valeur par l'insuffisance des moyens de l'état et sont ensevelis sous les décombres d'une destruction générale, ils entraîneront dans leur chute le soutien de la pauvreté actuelle et l'espoir de la postérité; car quelle assistance celle ci pourroit-elle devoir à notre tems

impitoyable, où chacun, dans ses efforts continuels pour obtenir un gain incertain et une jouissance fugitive, oublie son propre avenir et bien plus encore celui des autres? Descendons maintenant de la considération des établissemens publics aux rapports particuliers entre les citoyens, rapports qui fondés sous la protection des loix et sur la confiance en des conventions mutuelles, dont les conditions et les formes ont été garanties par les gouvernemens, méritent par conséquent l'attention la plus scrupuleuse; nous y trouverons une provocation bien plus forte encore, à se servir de tous les moyens éxistans, pour arrêter, autant que possible, le bouleversement qui menace le crédit public. Il est hors de doute que l'éxemple, donné par l'état d'une subversion des obligations légales du débiteur envers le créancier, ne soit imité dans les relations particulières et n'y occasionne des bouleversemens semblables; car quand un état, auroit, par exemple; tiercé arbitrairement le capital de ses dettes, ou, en conservant la somme nominale, auroit réduit les intérêts stipulés de 6 ou 5 pour cent à 3 ou 2 pour cent, de quel droit pourroit-il ne pas accorder au débiteur particulier un pareil rabais aux dépens du créancier? La simple justice commanderoit cette concession en bien des cas, surtout en

faveur des créanciers de l'état, qui pourroient être en même tems débiteurs envers des particuliers, car on ne peut éxiger qu'ils paient, de leur revenu diminué par cette réduction, un intérêt plus élevé que celui qui leur est payé par l'état pour les capitanx qu'ils lui ont avancé, ce qui soumettroit leurs dettes à une autre échelle que leurs créances. Mais, en mettant même de côté cette considération particulière, tout le mécanisme du corps social est tellement enlacé ensemble, que les plus grands objets entraînent nécessairement les petits, et qu'une roue, dérangée de sa position, produit d'une part une stagnation, et de l'autre un mouvement qui n'est pas naturel. Ainsi, ce qui ne seroit que juste pour les créanciers de l'état, deviendroit de la plus grande équité pour la foule de ceux qui, se trouvant liés à cette nombreuse classe de consommateurs, profitent de son revenu dans la circulation du débit journalier et se trouveroient également lésés dans leur prospérité, lorsque le bien-être des premiers auroit été attaqué; il ne seroit en général pas possible qu'une classe, qui ne forme pas un ordre particulier dans l'état, ni ne se distingue par une charge, une fonction ou une marque d'honneur quelconque, mais est constituée par la possession journellement mutable de prétentions sur l'état, fût admise à

un bienfait public, sans qu'on le rendît général au même moment. Mais on conçoit aisément combien une telle mesure paroîtroit dure à la totalité des créanciers, quelles plaintes elle exciteroit, et quelle quantité de prétentions, de différends et de procès elle pourroit susciter. Il est vrai que les qualités de créancier et de débiteur ne sont pas toujours si distinctes dans les individus, que plusieurs, sinon la plupart d'entr'eux, ne les réunissent dans leurs personnes, de sorte que l'injustice éprouvée d'une part se laisseroit compenser par une concession obtenue d'un autre côté; cependant ce cas n'éxisteroit pas toujours ou quelquefois seulement d'une manière partielle et imparfaite, dans la multitude innombrable des relations particuliéres. Une incertitude complette de droits, avec son cortège d'animosités mutuelles, de confusion et de plaintes justes, mais difficiles à contenter, ébranleroit alors les bases de l'union sociale; le tien et le mien ne reposeroient plus sur l'ancienne bonne foi et sur des loix connues, mais devroient être répartis de nouveau d'après une échelle réduite, fondée sur la convenance, qui crée un nouveau droit. Dans des circonstances pécuniaires aussi dérangées, la possession et la valeur des biens-fonds et des propriétés seroit soumise à de

grandes mutations et à une incertude déplorable. En effet il est arrivé, dans le cours des tems et par les diverses complications des liens sociaux, qu'un petit nombre de propriétés foncières appartiennent en entier et sans réserve à leurs possesseurs; la plupart, si on les examine de près, sont partagées entre ceux-ci et les capitalistes, possesseurs d'hypothèques. Ces derniers sont presque tous des spéculateurs prévoyans, qui, en qualité de spectateurs oisifs, jugent mieux le cours des évènemens que les classes industrielles des bourgeois et des agriculteurs; ils chercheroient à se mettre en sureté pour tout cas critique, dans ces tems confus, qui menacent de changemens et de réductions; ils voudroient retirer à eux, avec le moins de perte possible, et dès qu'il en seroit encore tems, un capital qui leur procureroit une plus grande facilité de profiter avantageusement des circonstances. Cette tendance, mise généralement en pratique, mettroit les propriétaires dans l'impossibilité de contenter leurs créanciers, qui redemanderoint des avances hypothéquées, parceque l'on chercheroit de l'argent de toute part et que cependant, dans la situation décrite, personne ne seroit disposé à s'en dessaisir. La dernière et triste ressource de vendre publi-

quement les propriètés, à tout prix qu'on en pourroit obtenir, rabaisseroit leur valeur relative, bien au dessous de la valeur utile et productive, autant que dureroit cette crise; la spéculation s'empareroit de la propriété foncière, comme si c'étoit un bien meuble, pour revendre demain avec profit ce qu'elle auroit acheté aujourd'hui. On verroit disparoître, sous des propriétaires changeans et ephémères, l'amour du sol, le soin de la culture, l'attachement des vassaux et des fermiers, et tout reste de ces liens moraux, par lesquels le véritable noble étoit le patriarche de sa terre et le vassal le plus fidelle du prince et de la patrie, et qui mettoient le moindre propriétaire dans ces mêmes rapports heureux envers son seigneur suzerain. L'esprit conservateur, qui protège paternellement la propriété bien acquise, héritée d'ancêtres honorables, seroit remplacé par un égoïsme bas, et par une vile envie de morceler, qui fait tomber l'arbre, pour jouir de ses fruits plus promptement et avec moins de peine.

Tel est toujours l'état des choses, lorsqu'une mauvaise économie interne et une trop grande tension des rapports extérieurs ont épuisé les forces des états, et les ont mis dans une position, où ils ne peuvent plus maintenir

le contre-poids entre le besoin de la subsistance et les moyens de contenter ce besoin. Combien y a-t-il encore plus de raison de prévoir une telle situation dans un avenir peu éloigné, quand le systême universel de la politique et de la suprématie commerciale de l'Europe menace de s'écrouler sur lui-même, et que cette chute devra ramener notre partie du monde à un systême d'économie intérieure, plus approprié à son étendue et aux proportions de ses ressources naturelles?

Il seroit à desirer que l'esprit des personnes, auxquelles appartiennent le pouvoir et la décision, ou de celles qui sont appelées à agir immédiatement sur les premières, pût se pénétrer de la conviction qu'un état de choses tel que nous venons de le décrire, nous menace indubitablement, si nous nous abandonnons au cours du tems; nous aurions alors au moins l'espérance qu'une décision forte et promptement conçue de l'autorité pût conserver le gouvernail, et qu'en venant avec réflexion au devant du bouleversement inévitable de l'état social et en s'y imposant systématiqnement, elle pût encore ôter au changement sa précipitation, à la transition son désordre et à la formation nouvelle l'empreinte d'une origine révolutionnaire, qui confond indistinctement le juste et l'injuste.

Mais nous avons déja essayé de démontrer que la durée continue de l'organisation actuelle des corps sociaux et la supposition que l'économie publique, presqu' uniforme maintenant dans tous les pays, y soit conservée, ne peuvent laisser aucune perspective, pour rétablir les ressources et les besoins, dans l'équilibre qui se trouve une fois troublé et que les événemens futurs dérangeroient continuellement d'une manière plus incurable. Il faudra donc se résoudre à abandonner à tems et volontairement l'ordre actuel des choses et procéder soi-même, d'une main libre et avec une sage prévoyance, à la construction d'un édifice nouveau. Quels sont les sacrifices, que l'on doit faire pour introduire volontairement un autre systême, lorsqu'on en a pris une fois la ferme résolution, et d'après quelles idées les choses anciennes pourroient-elles être liées aux nouvelles? c'est ce que qu'il faudra déduire d'une connoissance spéciale de l'organisation actuelle, ainsi que des moeurs et du caractère particulier de chaque pays et de chaque peuple. Nous ne pouvons qu'indiquer ici les traits principaux, qui se montrent dans le besoin général du tems et qui, se développant avec notre participation où à notre insçu, ne

pourroient être pernicieux et irréguliers que dans ce dernier cas.

On devra d'abord apporter quelque restriction au principe soutenu encore jusqu'à présent de plusieurs côtés, d'après lequel le pouvoir gouvernant ou l'état, étendant son influence conductrice jusques dans les moindres branches de la société civile, est directement opposé au peuple gouverné, et où l'axiome de la division du travail fait considérer l'administration comme une affaire qui ne peut s'allier avec l'état de citoyen, en qualité de sujet, et qui par cette raison doit être confiée exclusivement à une certaine classe de personnes soldées à cet effet. Il n'y a pas besoin de protecteur, lorsque l'homme se défend lui-même ni d'intendant quand le maître administre lui même son bien. Il est hors de doute aussi qu'une grande partie de ce qui se fait maintenant pour le peuple, par une foule de fonctionnaires gagés, ne puisse être rempli aussi bien et mieux encore, sans salaire, par le peuple lui-même, quand il aura été conduit insensiblement, par des institutions politiques, à coopérer localement et à présider au maniement de ses propres affaires.

Une institution, dont nous avons déja parlé sous un autre rapport, celle des armemens na-

tionaux, que nous pourrions appeller armées sédentaires, par opposition aux armées permanentes, épargnera à l'état des sommes considérables de dépenses annuelles *); la conviction en est évidente, comme il est impossible de contester aussi, que lorsqu'on sera privé de la malheureuse facilité de conduire au combat une armée entièrement équipée, on verra disparoître le charme de la guerre, les tentatives d'empiéter sur les droits de ses voisins plus foibles et par conséquent les motifs jusqu'alors éxistans pour l'augmentation des dettes publiques. Mais comme les annales, tant anciennes que modernes, montrent la possibilité que le citoyen puisse être formé à devenir lui-même le défenseur de la patrie commune, le protecteur et le vengeur de l'honneur national attaqué, elle prouvent encore, par de puissans éxemples, qu'aussitôt que les gouvernemens appelent sérieusement sa coopération, il est capable de prendre part à l'administration des affaires pu-

*) On peut juger de la proportion, dans laquelle les dépenses pour les armée se trouvent à l'égard du revenu de l'état, par une estimation contenue dans le Journal politique de 1818 (T. I. p. 127), selon laquelle le revenu public de la monarchie prussienne est évalué à 48 Millions de Rixdalers, dont 22 sont employés à l'entretien de l'armée permanente. Cette dépense ne seroit cependant pas susceptible de réduction, au cas que l'établissement actuel dût être maintenu.

bliques, auxquelles il se trouve le plus fortement lié. Nous pensons donc que c'est au gouvernement qu'appartient la sollicitude générale pour le bien public, relativement à la sureté, à l'administration de la justice et à la défense du pays, mais qu'on devra en revanche abandonner sans scrupule aux communes, comme aux parties les plus intéressées, la direction de toutes les affaires locales et particulières, lorsqu'on aura pourvu, par une hiérarchie de pouvoirs solide et convenable, à ce que l'action des particuliers ne puisse occasionner aucun dérangement dans la marche générale. Selon ce principe, toute police locale, la justice correctionnelle, la conservation des bâtimens, des ports et des fondations pieuses, ainsi que la curatelle des pauvres pourroient, comme c'étoit autrefois l'usage et l'est encore en plusieurs endroits, être confiées sans danger aux soins des communes, car ces objets ne concernent ni l'état ni ses finances, dirigées uniquement sur l'ensemble. La répartition de la part que les communes doivent fournir dans les charges publiques, ainsi que des frais d'économie locale, seroit faite aussi beaucoup plus éxactement par des directions, choisies dans leur sein, que par des délégués d'une autorité supérieure, qui n'ont ordinairement aucune connoissance de la propriété et de

la faculté payante des individus. Il s'entend de soi-même que l'état se réserveroit constamment les contrôles contre la malversation et la fraude, ainsi que la décision des cas contestés et des plaintes contre l'esprit de parti et contre la conduite illégale des autorités et des préposés du lieu. Comme ces institutions et d'autres semblables débarrasseroient le gouvernement d'une foule de soins et d'embarras, qui ne lui appartiennent point, il gagneroit à proportion en puissance morale et en estime publique, lorsqu'il s'éleveroit au dessus des petits objets et se contenteroit de tenir d'une main ferme les rênes de l'ensemble. Dès qu'il s'occuperoit plus rarement des affaires et des actions des citoyens, son apparition, comme celle de la majesté du trône, commanderoit d'autant plus fortement, partout où elle auroit lieu, l'obéissance et le respect, qui conviennent au sujet envers le souverain et ne sont jamais plus affoiblis que par l'immixtion dans des objets de peu d'importance relative, dans lesquels l'ignorance naturelle des localités peut exposer à des erreurs fréquentes. En effet il arrive à l'état comme à un ménage particulier, dans lequel le père de famille seroit peu estimé, parcequ' aulieu de se vouer à l'entretien et à l'augmentation de son bien, ainsi qu'à une inspection supérieure, il prodi-

gueroit son attention aux affaires particulières de sa maison, qu'il ne peut jamais comprendre aussi bien que ceux auxquels la nature a confié ce soin. Les communes profiteroient du changement, soit directement par les frais moins considérables d'une administratiou volontaire, soit indirectement surtout par le soin plus assidu que l'homme interessé y apporteroit de préférence à l'étranger; le bourgeois et l'habitant de la campagne considéreroient la ville ou le district comme leur propriété, sitôt qu'on leur auroit accordé une part convenable à son administration et à la délibération sur ses intérêts. Le gouvernement auroit en même tems l'immense avantage de mettre de côté tous les détails, qu'il ne peut cependant approfondir en entier, pour se consacrer uniquement à l'ensemble, qu'il comprend seul et qu'il est seul appelé à régler.

Et quelle foule d'objets importans, dignes de la sollicitude la moins partagée, n'appartiennent-ils pas à la sphère de sa délibération, surtout dans un tems balancé par une fermentation incertaine, où l'on voit paroître tant d'objets nouveaux et extraordinaires, que l'on doit régler et ajuster, si l'on ne veut pas que l'édifice ébranlé dans ses bases et ne pouvant trouver un appui nouveau, ne s'écroule entièrement. Nous fixerons ici surtout notre

regard sur la consolidation ou l'établissement des constitutions représentatives, soit où elles viennent d'être fondées depuis peu, comme en France, dans les Pays-Bas, en Pologne et dans plusieurs états allemands, soit où elles doivent être encore introduites, conformément à des promesses données, comme dans d'autres pays allemands; nous croyons ne rien avancer de trop hasardé, en soutenant que le problême le plus difficile de la science politique sera de conduire les peuples, sans commotions dangereuses, par ce passage d'une ancienne à une nouvelle éxistence. En effet toute force vivante, une fois mise en mouvement, agit sans s'arrêter, lorsqu'un contrepoids suffisant ne s'oppose point à son action; d'après cette loi, il seroit à craindre, comme plusieurs symptômes semblent en effet l'annoncer, que, dans les états où le peuple est appelé à une participation jusqu'ici inconnue au gouvernement de l'état, le principe monarchique ne soit mis trop dans l'ombre, et que sa force ne soit affoiblie par l'introduction de maximes appelées démocratiques. L'Europe ne pourroit cependant jamais éprouver un mal plus grand, que le relâchement de l'élément monarchique, le seul qui convienne aux coutumes et aux mœurs originaires de ses peuples, et qui soit compatible avec la possibilité de maintenir l'unité des na-

tions et leur éxistence politique *). Mais si ce but le plus élevé du salut public doit être atteint, il faudra procéder avec les plus grandes précautions, comme nous l'avons déja dit auparavant, à venir au devant des réformes jusqu'à un but proposé, en sacrifiant ce qui ne peut plus être conservé, afin que ce que l'on demande avec droit et ce qui est accordé avec une générosité désintéressée, ne soit pas réclamé avec impétuosité et arraché violemment, après quoi l'on ne verroit plus de bornes aux prétentions d'un côté et aux concessions de l'autre part.

La position des gouvernemens ne semble pas beaucoup moins difficile dans les états, où, comme dans la Grande-Bretagne, des constitutions dès long-tems établies n'offrent, à l'attention d'un peuple, amoureux d'innovations et mécontent de son éxistence actuelle, froissée de tous côtés, que des abus vieillis et des garanties imparfaites de ses droits prétendus. Ici les efforts du gouvernement devront s'appliquer avant tout à soutenir les colonnes de l'édifice

*) Que les jeunes états d'Amerique ne peuvent pas être cités à l'egard de l'Europe, comme un exemple de la possibilité pratique d'une entière suppression du principe de monarchie: c'est ce que la nature des choses démontre au penseur profend; les autres peuvent s'instruire par l'issue des essais qui ont été faits pour imiter ce modèle.

et à reconstruire à neuf, d'après les besoins du tems, tout ce qui, dans l'ancienne charpente, n'offre plus de sureté et de convenance. Mais pour détourner la banqueroute générale de l'état et ses suites funestes, dont nous avons déja présenté le tableau, aucun moyen ne pourroit être plus efficace dans les pays où le corps des citoyens est admis à la delibération de ses affaires, que de fixer sa participation à l'état monétaire et financier par des règles bien positives. En effet l'on a vu disparoître la confiance avec laquelle la communauté abandonnoit autrefois tranquillement ses intérêts à une direction suprême, d'après le modèle d'un heureux rapport de famille, sans se lier mutuellement par quelque traité incommode; le tems et l'esprit inquiet de tension et d'agrandissement vers tous les côtés a créé partout des embarras et lié des nœuds, qui ne peuvent être défaits arbitrairement, si donc la faculté de la délibération et du consentement est une fois accordée, il n'y aura sans doute pas de cas où elle puisse être plus importante à éxercer, que quand il s'agit de cette partie du revenu, que l'état éxige de la communauté et de chacun de ses membres pour le bien public. Si même la refonte des formes actuelles de l'administration et du systême établi étoit inévitable, si même une réduction de la dette

publique étoit ça et là une condition impérieuse pour arriver à un meilleur ordre de choses, elle pourroit être effectuée par cette voie, sans un trop grand dérangement des relations publiques, ou du moins sans les suites, qui dans d'autres circonstances pourroient découler vraisemblablement de mesures aussi décisives.

XII.

Nous avons considéré de plus près, dans l'article précédent, les effets de l'entière indépendance de l'Amérique sur l'état pécuniaire et financier de l'Europe; les résultats de notre éxamen ont été que d'une part, la diminution inévitable des métaux précieux, dans les canaux de la circulation, occasionneroit un prix plus élevé de ces métaux et par conséquent un nouveau systême monétaire, tandis que de l'autre côté la stagnation du commerce et la cessation d'une industrie, privée de son débit accoutumé au delà de l'Océan, entraîneroient une diminution du revenu national, suivie d'un déficit dans la recette de l'état; que l'embarras de couvrir ce déficit conduiroit, plus que tout autre motif, à de

nouvelles organisations politiques et administratives; que les dépenses des états seroient diminuées sans doute; que la ressource ordinaire de chercher des secours, en créant des dettes publiques, seroit abolie, et, qu'au risque même d'une banqueroute d'état, la dette éxistante seroit réduite à une proportion plus conforme au nouvel ordre de choses. L'objet de nos réflexions sera maintenant d'éxaminer quel changement ces antécedens pourront amener dans la vie civile et dans l'activité ordinaire des hommes, selon leurs classes et états, et quelle transformation ils pourront effectuer par la suite des tems dans le caractère national, les moeurs et la manière de vivre.

L'Europe deviendra plus pauvre, étant privée de ses colonies les plus importantes et obligée de continuer péniblement, contre la snprématie croissante de l'Amérique, une lutte, vraisemblablement infructueuse à la longue, pour conserver les établissemens qui lui restent pour le moment. Comme le nouveau continent n'aura plus besoin à l'avenir des productions physiques et industrielles, qu'elle lui envoyoit, elle n'aura plus d'équivalent à lui offrir pour la masse des denrées qu'elle en tiroit: elle devra donc renoncer

à leur usage *), du moins dans la consommation ordinaire. L'industrie, appliquée jusqu'ici aux objets d'un commerce extérieur, prendra une autre direction; le regard se portera sur le sol natal, pour en obtenir un dédommagement des privations, qui menacent de devenir continuellement plus sensibles. L'état ne pourra plus, par les forces de son organisation mécanique, prêter un secours efficace à une population, qui se pressera violemment dans des cercles toujours

*) Nous voyons une confirmation frappante de cet axiome, dans une notice, rapportée par la gazette de la *Börsenhalle* du 4 Novembre 1819: "On trouve, dans le "nouvel ouvrage du baron de Humboldt, un calcul des "sommes immenses que l'Amérique et l'Asie tirent de "notre petite Europe, non pas peut-être pour les besoins "de la vie, mais pour des objets, dont nous pourrions "nous passer entièrement. Qui auroit cru que nous "consommions chaque année 140 millions de livres de "café, 52 millions de livres de thé, dont les deux "tiers restent en Angleterre, 32 millions de livres de "cacao et 450 millions de livres de sucre? Tous ces "objets, qui nous paroissent indispensables, englobent "558,800,000 francs par an. L'industrie européenne ne "suffit pas pour livrer une valeur égale de denrées "d'échange, contre ce luxe de consommation, ce qui "prouve que l'or et l'argent se perdent en Asie et sor- "tent de la circulation européenne. Parmi ces 558 "millions de francs, que coutent le sucre, le café, le "thé et le cacao, on ne compte pas le prix des bois de "teinture, des épiceries, des diamans, des perles, des "cachemires, du coton &c." L'auteur n'a pas encore en occasion de voir l'ouvrage, dont ces données sont extraites.

plus étroits, pour conserver les moyens d'éxister et de se nouvrir. Cet embarras généralement éprouvé réveillera les forces vivantes, qui paroissoient endormies; leur frixion changera la marche jusqu'ici mécanique du mouvement social et bannira ces sentimens passifs, qui ne prennent d'intérêt qu'à ce qui peut toucher le bien-être physique. L'homme ne sort pas volontiers de son cercle accoutumé; mais sitôt qu'il est poussé violemment dans une sphère d'activité nouvelle, il se fortifie insensiblement par sa lutte avec ses rapports nouveaux. La direction de l'esprit ne pourra plus se tourner, aussi exclusivement que de nos jours, vers l'intérêt et vers l'acquisition de brillantes richesses; on verra s'ouvrir des routes de distinction plus nombreuses et plus honorables; on spéculera moins, mais l'on aura plus de travail; une activité plus étendue appelera le citoyen à des devoirs plus généraux et le fera participer à une plus haute culture. L'homme aura moins besoin de jouissances pour éxister, parce qu'il aura moins de tems pour jouir et de moindres ressources pécuniaires; il sera par conséquent plus facile à contenter, comme il deviendra aussi plus *politique*, dans la plus noble acception que les Grecs attachoient à ce mot: en cette qualité, un sentiment d'estime et de considération, que

sa sphère d'activité lui donnera parmi ses concitoyens, le dédommagera de mille frivolités, qui n'ont de prix, que lorsque la dignité ne peut-être acquise par un autre moyen. Ainsi les notions *d'honneur* et de *distinction* se modifieront d'une manière nouvelle, et l'émulation aura une carriére plus étendue que celle qui pouvoit lui être réservée par le service de l'état et de la cour, dans le sens le plus resserré. On verra aussi un changement sensible dans nos idées sur l'étendue des connoissances, nécessaires à la culture générale de tous les citoyens indépendans, depuis le plus élevé jusqu'au moins important, ainsi que sur la direction, que l'éducation devra prendre, pour exciter une activité particulière dans les différentes classes.

Outre les notions élémentaires, qui ne font que préparer à l'acquisition des connoissances véritables, la religion a été jusqu'ici le seul objet, dont l'enseignement fût plus ou moins reparti sur toutes les classes de la société sans exception. Mais la connoissance des affaires de la patrie, l'organisation de la ville et du pays et le contenu essentiel des loix, auxquelles est soumis le citoyen, formeront à l'avenir un cycle d'instruction générale, auquel ne pourra rester étranger aucun de ceux, qui prétendront s'élever au dessus du service do-

mestique; l'on verra le savant se rencontrer avec le bourgeois industrieux, le prêtre avec le laïque, le négociant avec l'artiste et le citadin avec le campagnard sensé, dans ce cercle de connoissances sociales et dans la manière de les pratiquer dans la vie politique. Un autre cercle de réunion sociale et d'émulation commune sera le service des armes, lorsque la défense de la patrie ne sera plus bornée à une seule classe, mais que la généralité des citoyens, à laquelle elle appartient de droit, s'en sera effectivement chargée. Il convient sans doute à chaque homme et appartient à l'idée de sa perfection, qu'en sachant defendre et protéger lui-même sa vie et son bien, il soutienne aussi l'éxistence et l'honneur de sa patrie avec la même force et la même adresse contre toute attaque et toute offense. L'apprentissage nécessaire à cet effet a été jusqu'ici regardé presque partout comme un service forcé et soldé, dont il étoit une prérogative et un honneur d'être affranchi, et non comme un devoir civique, qu'on auroit rempli volontairement et légalement, et auquel il eût été honteux de se soustraire. Il en sera sans doute autrement à l'avenir; des jeunes gens de toutes les classes, la fleur de la nation, viendront, sans égard à des destinations particulières, se ranger de bonne heure autour des dra-

peaux, et s'instuire dans le métier des armes; après avoir achevé cette étude, ils se rassembleront encore souvent dans le camp d'éxercice, au défaut d'une campagne sérieuse. Cette association d'armes amènera un échange de sentimens et de volontés, un attachement des citoyens entr'eux, et une union mutuelle, qui ne peuvent pas se manifester dans nos tems actuels, ou l'enfant ne trouve de camarades qu'à l'école et le jeune homme dans les ateliers, dans les académies ou dans le cercle étroit d'une garnison. On dira peut-être que l'acquisition de ces connoissances et de cette capacité empièteront sur la préparation aux fonctions futures et à la destination véritable du jeune homme, et que leur application ravira également, aux occupations veritables de l'homme mur, un tems qu'on auroit désiré souvent employer d'une manière plus utile. Nous pourrions nous contenter de répondre que les objets secondaires doivent toujours céder aux plus essentiels, et que la volonté particulière devra céder et se plier à la nécessité, où le tems nous entraîne. Nous allons cependant éxaminer l'objection de plus près, pour tranquilliser ceux qui ne se contentent pas facilement de réflexions générales.

On devra convenir d'abord qu'une variété d'occupations semble donner beaucoup de tems,

et qne celui qui s'occupe sans cesse d'une même affaire uniforme et souvent peu importante a ordinairement le moins de tems et a fini le plus tard; on ne pourra pas disconvenir ensuite qu'un corps sain, fort et agile, dont le développement a été favorisé par les éxercices militaires, ne rende aussi l'esprit plus prompt et plus habile dans ses idées; que le tems, employé de cette manière, ne soit bientôt regagné par la célérité d'une activité plus libre; qu'une vie et des occupations civiques qui font agir l'esprit dans différentes directions, ne soient généralement convenables et appropriées à la dignité de l'homme, et que son esprit n'en devienne nécessairement plus ferme, plus mâle et plus propre, par ce moyen, à sa destination particulière. Ce qui se trouve vrai en général devra aussi s'appliquer au cas particuliers. Si nous nous tournons vers la classe la plus nombreuse du peuple, c'est à dire vers les hommes qui doivent principalement leur subsistance à leur travail corporel et à leur adresse, nous pourrons les diviser facilement en ceux qui éxercent un travail mobile debout ou marchant, et en ceux qui, voués à une occupation mécanique, mènent une vie sédentaire. Le service des armes, autant qu'il donne l'occasion de s'éxercer en plein air, ne peut que leur être

profitable aux uns comme aux autres; aux premiers parcequ'ils gagneront des forces nécessaires à leur métier et deviendront plus agiles et plus adroits, comme l'éxemple des jeunes paysans engagés dans les armées permanentes le prouve visiblement; aux seconds parceque leur corps, qui doit se relâcher et s'amollir dans une même position invariable, trouvera du mouvement et un nouveau stimulant dans ces éxercices. Pour ce qui concerne l'observation des devoirs civils et l'éxécution des affaires publiques, qui pourront tomber en partage aux plus anciens et aux plus distingués de cette portion du peuple, les classes industrielles seroient bien à plaindre, si le tems employé de cette sorte devoit gêner le citoyen laborieux, et si la culture de l'esprit, favorisée par cette espèce d'activité et par l'échange mutuel des idées, ne devoit pas lui devenir profitable en même tems dans l'éxercice de son métier *). On appréciera enfin et on introduira dans l'expérience du monde l'idée que l'homme doit sans doute travailler, pour gagner sa vie, mais que la vie n'éxiste pas pour le travail; cette idée, mise en pratique, ramènera à une échelle plus équitable la

*) On n'a point appris que l'établissement de la nouvelle organisation des villes ait eu des suites préjudiciables dans les états Prussiens.

disparité frappante qui se trouve entre le travail et le salaire, surtout dans l'industrie manufacturière. Si nous passons à l'état mercantile, comme médiateur entre les classes vouées aux travaux corporels et intellectuels, nous pourrons y appliquer la même observation; l'étude et la pratique des devoirs de l'armement général ne pourront point être préjudiciables aux jeunes commis, de même que l'éxercice des fonctions communales ou représentatives ne pourra point paroître inconvenable au négociant distingué.

Si nous considérons enfin la classe appellée savante, nous trouverons d'abord que sa portion la plus nombreuse est composée de ceux qui ont besoin, il est vrai, d'une culture savante, pour remplir leur emploi, mais ne sont pas destinés à propager les lumières ou à étendre l'empire des sciences, étant obligés seulement de connoître leur étendue éxistante et de mettre leurs résultats en pratique; tels sont les serviteurs du culte ou de la loi, les employés administratifs et financiers, les médecins et les chirurgiens. Comme ils vivent au milieu du peuple, ils doivent lui vouer toute leur activité; ils ne doivent avoir rien de plus important que de connoître de bonne heure tous ses besoins et d'étudier son caractère et ses mœurs, en mettant de côté

tout esprit de fierté et d'isolement, et en l'éclairant par de nobles exemples dans tout ce qui convient au citoyen indépendant. Si l'on regarde comme un avantage de nos écoles bourgeoises améliorées, que des enfans de différens états et de différentes classes s'y trouvent ensemble dans une émulation continuelle, ainsi que dans des travaux et des jeux communs, combien l'armement général et l'esprit d'union devant les drapeaux de la patrie, pour l'éxercice ou pour une expédition guerrière, ne doivent-ils pas être physiquement et moralement profitables aux jeunes gens? la participation aux affaires civiles, en qualité de jurés dans un tribunal ou d'administrateurs des biens urbains et communaux ne doivent-ils pas être de la même utilité aux hommes murs? Les études proprement dites, dans les écoles et dans les académies, devront sans doute alors recevoir une direction conforme à ce point de vue; l'art de la parole, qui s'est montré autrefois si puissant, devra avant tout rentrer en honneur; on enrichira l'encyclopédie du savoir de beaucoup d'articles nouveaux, et l'on en supprimera d'autres qui ne répondent pas aux besoins du tems. Nous prions de ne pas perdre de vue qu'il arrivera ainsi volontairement, par le choix et par la disposition

de ceux, auxquels le direction de ces objets est confiée, ce que la nécessité auroit amené autrement elle-même. Nous osons énoncer en effet, sous peine d'être taxés d'hérésie, qu'il sera bientôt impossible de conserver toute l'étendue des connoissances imprimées, éxigées aujourd'hui de ceux qui se regardent comme faisant partie de la classe étudiante; la raison en est que ces connoissances croissent continuellement avec le progrès du tems, et que les choses anciennes, expulsées par les nouvelles, devront cesser d'être applicables à l'usage de la vie. L'état de la science, pour chaque partie pratique, en donne les preuves les plus frappantes. Si comme c'est encore partout de règle en Europe, le jurisconsulte ne peut-être formé à l'avenir que par la connoissance détaillée du droit romain, ainsi que des droits et statuts généraux et particuliers de sa patrie et des ordonnances et dispositions spéciales des gouvernemens, multipliées à l'infini, il ne lui sera pas possible de passer à travers les complications d'une étude si étendue, qui surpasse déja les forces de la jeunesse; la mémoire sera surchargée aux dépens de la combinaison générale et de la force du jugement; l'application de la loi deviendra toujours plus difficile, dans le doute du droit véritable, et

le grand but, celui de populariser la connoissance de la loi, sera continuellement repoussé dans le lointain. Passons au futur éclésiastique, animé du désir de satisfaire aux besoins actuels de son tems et de devenir le gardien, l'annonciateur, et l'interprête de la loi sainte, qui, gravée dans les cœurs et élevée au dessus de toute loi écrite, réunit les races des hommes par l'amour et l'espérance et se trouve seule capable de raffermir les bases ébranlées de l'état social, de ranimer des sentimens internes, émoussés par les horreurs d'un tems sans exemple, et de ramener une génération égarée aux mœurs et à la décence morale; il lui sera presqu' impossible de se tirer du labyrinthe des vieilles histoires de religion et d'hérésies et de l'appareil immense d'érudition dogmatique et orientale, compté encore au nombre de ses études préparatoires, pour se remettre à son véritable point de vue et pour rendre utiles aux hommes des connoissances si chèrement acquises. La science de la médecine se trouve encore bien plus dans l'enfance, que les autres connoissances humaines; elle vient d'asseoir ses bases sur l'anatomïe moderne et sur la chymie, et sera toujours de plus en plus entraînée dans la région de la physique et de la psychologie, par la découverte

des forces magnétiques et électriques; le médecin qui voudra cultiver ce nouveau sol avec succès, n'aura pas besoin d'acquérir la connoissance des théories anciennes, qui ne peuvent plus avoir d'influence sur son activité dans la vie. Ce qu'on a besoin de l'histoire, comme condition indispensable d'une culture savante dans toutes ses branches, devra être mesuré bientôt aussi à une nouvelle échelle; en effet le tems emporte tous les jours plus loin le tissu des évenemens, et il sera impossible, pour celui du moins qui ne peut pas consacrer exlusivement sa vie à cet éxamen, d'embrasser, avec l'immensité des objets nouveaux et contemporains, les choses lointaines qui ne tiennent plus au présent que par des fils obscurs et presqu' imperceptibles. Plus la nouvelle combinaison du monde vers le principe de l'unité nécessitera l'étude et l'éxercice des langues modernes, comme utiles à la science, à l'activité et aux rapports mutuels, moins il sera possible de se livrer à l'étude approfondie des langues anciennes, considérées encore comme les bases d'une éducation académique pour tout individu. Elles seront regardées comme appartenantes exclusivement aux notions historiques, sitôt que les sources des connoissances positives seront déposées partout dans les codes de la patrie et dans

des travaux scientifiques *). La Grèce a eu de véritables savans, dans la signification la plus noble de ce mot, qui ne connoissoient d'autre langue que celle de leur pays.

Mais dans ce nouvel état de choses, comment conserverons nous les sciences dans leur unité, qui ne peut être produite qu'en ramenant leur développement à des idées originaires? Comment maintiendrons nous cette liaison des évènemens, qui présuppose, comme condition nécessaire, les faits des siècles plus reculés? En un mot, comment conserverons nous l'histoire de l'humanité, que les premiers et derniers âges lient ensemble par des transitions intelligibles et qui, vue par le prisme du tems, doit présenter le miroir d'une seule vie infinie. Nous répondrons que ces connoissances seront conservées, comme elles l'ont été jusqu'ici, par les érudits, qui enseignent et étendent les sciences, par les savans, dans la véritable acception de ce terme. Nous ne voulons point rabaisser leur vocation éminemment importante pour l'humanité et la plus respectable de tou-

*) C'est une heureuse circonstance que la plus importante des langues anciennes, la langue grecque, rentrera peut être en assez peu de tems dans la vie politique et générale, par la marche des évènemens, présagés au chapitre X, et que la connoissance et l'usage des trésors conservés par elle se répandront ainsi dans des cercles plus étendus.

tes à certains égards; mais nous prétendons seulement qu'ils soient séparés à l'avenir, plus rigoureusement qu'ils ne l'ont été jusqu'ici, de la classe mentionnée auparavant des praticiens des sciences. Il y aura toujours des savans; mais on n'élevera point comme tels tous ceux qui pensent se vouer à une vie pratique, parceque la surabondance d'études fait souvent perdre l'aspect immédiat de la vie présente et ses prétentions sur l'homme; d'ailleurs la masse croissante des connoissances rendra impossible cette universalité, à laquelle notre ostenstation littéraire ne prétend encore que trop aujourd'hui. Le vrai savant jettera un apperçu sur la généralité des connoissances humaines et reconnoîtra les fils, à travers lesquels il pourra se retrouver dans le labyrinthe, pour consacrer ensuite son application particulière à la culture d'une partie quelconque. Il est juste, qu'en sa qualité de tuteur et de conseiller du genre humain, il soit distingué à l'avenir par des honneurs particuliers et par l'éxemption des charges civiles, afin qu'il puisse éxister sans contrainte ni soucis dans la vie spirituelle de la pensée et façonner purement les moules, dans lesquels la matière terrestre doit prendre des formes plus assorties à l'idéal de l'humanité. L'artiste se trouve sur la même ligne que le savant, car l'un et l'autre repré-

sentent ce qu'il y a de plus noble dans l'homme et doivent l'introduire dans la vie, chacun dans sa sphère d'action; ils ont droit à des prérogatives ou à des concessions égales, dans leur carrière, qui ne semble sans épines qne pour celui qui ne connoît pas les peines de l'esprit; il doit être entendu cependant que la palme ne soit accordée qu'au vrai savant, et au véritable artiste, non à l'imitateur machinal des modèles qui se trouvent devant lui; une école préparatoire devra éprouver la vocation intérieure des individus et les conduire au but éloigné par une direction convenable.

Il ne nous reste plus à parler que de la noblesse *). Cet état, qui désignoit originairement les gens libres par la naissance, les pairs des princes, leurs compagnons d'armes et leurs conseillers naturels, renferma dans des tems postérieurs les grands possesseurs de terres et de fiefs, devenus souvent, par une subversion de toutes les idées, les opposans et les adversaires armés de l'autorité des rois et des princes. Il forma ensuite, dans sa majorité, une caste héréditaire de familles, élevées et privilégiées par la faveur particulière du souverain et destinées de préférence et

*) On sait que cet élément n'a point été reçu jusqu'aprèsent dans les constitutions américaines.

même exclusivement aux hauts emplois militaires ou civils, ainsi qu'au service de la cour, de sorte que la condition d'une propriété héréditaire, qui autrefois s'y trouvoit nécessairement attachée, tomba entièrement dans l'oubli. Si cet ordre doit entrer avec quelque poids dans les nouvelles relations de l'Europe et coopérer utilement au mouvement de la vie sociale, il ne pourra atteindre ce but, que lorsqu' aulieu de se contenter de la jouissance de droits et de privilèges réels ou imaginaires, il voudra se charger efficacement du rôle qui lui a été assigné par la nature, du rôle de médiateur entre le gouvernement et le peuple, de soutien et de défenseur des droits éxistans; il formera ainsi le respectable centre de gravité, autour duquel se rassembleront des deux côtés les forces mouvantes et auquel se briseront des vagues inquiètes, difficiles à contenir sans une pareille digue. Mais il est bien nécessaire que la noblesse, pour répondre à cette destination, apprenne à connoître et à aimer, dès l'âge le plus tendre, la patrie qu'elle doit protéger, la constitution qu'elle doit maintenir, les droits réciproques, qu'elle doit surveiller, et les loix auxquelles elle est tenue d'obéir et qu'elle doit faire respecter; il faut qu'elle soit élevée dans tout ce qui est patriotique et national, qu'elle soit

formée parmi les hommes, avec lesquels et pour lesquels elle doit vivre; elle doit acquérir la valeur et l'habilité, convenables au futur chef militaire pour la défense du peuple, ainsi que ce courage de la justice et cette probité inébranlable qui, sans égard à leurs propres intérêts, savent défendre également la droit et la vérité contre l'oppression du despotisme et contre l'insolence de la rébellion; la véritable et unique noblesse s'oublie en effet elle-même au milieu de l'ensemble, et son éclat s'obscurcit, quand celui qui en est revêtu ne rend pas les services qu'il n'est donné qu'au plus petit nombre des hommes de rendre.

Si après ces détails, nous voulions exquisser un tableau, pour ainsi dire, en perspective de l'avenir de l'Europe, nous devrions avant tout déterminer l'échelle, d'après laquelle il faudra estimer le prix de la vie passagère des hommes, ainsi que de l'éxistence non moins passagère des générations en masse. Bien des personnes n'estiment dans la vie que l'absence des sensations tristes et inquiétantes, un bien-être négatif, une suite et une intensité de sensations agréables ou enfin des jouissances réelles; elles chérissent avant tout la tranquillité et le calme d'une éxistence sans souci, entourée des biens terrestres, dont notre double nature éprouve douloureusement la privation et qui

empruntent un double charme par l'habitude et par une prédilection, que nous avons héritée de nos pères; jaloux d'arriver avec le moins d'embarras à la fin de leur carrière, elles aiment mieux s'abandonner au cours des évènemens, que de diriger eux-mêmes la roue du tems. Un tel tableau pourra paroître assez sombre et assez affligeant pour cette portion de l'humanité, examiné du point de vue où ses yeux pourront le fixer. En effet l'époque que nous allons parcourir sera dure sans doute; celui qui ne sait pas supporter des privations risque d'y succomber; celui qui ne peut pas se pousser de sa propre force et en s'oubliant lui-même, sera enveloppé dans ce tourbillon funeste et poussé oú il n'auroit pas voulu se diriger. Il y aura probablement moins de guerres, surtout dans l'intérieur de l'Europe, si les puissances comme il paroît être àprèsent leur intention, restent attachées à l'idée d'un aréopage qui décide de leurs différends et si elles maintiennent pour l'avenir l'éxistence d'un pareil systême. Mais les fermentations, nées du conflit des élémens politiques et issues de l'embarras économique des états et des individus, s'élèveront plus fréquemment et avec plus de danger. La diminution continuelle des moyens de subsistance nous menace tous les jours d'une manière plus terrible et pourra pré-

cipiter encore des millions de races florissantes dans la misère, avec l'accroissement de la population, aussi long-tems qu'on n'aura point obvié à ce mal par une organisation convenable des émigrations dans les autres parties du monde ou par l'établissement de colonies sur des terrains neufs dans l'intérieur de l'Europe. Le désespoir donnera peut-être naissance à des scènes horribles et sanglantes, dont l'affreux commencement se trouve déja devant nos yeux. Les cris de réformes des constitutions et les efforts inquiets vers de nouvelles formes politiques, doivent leur principale origine à cette contrainte des tems, que tout le monde doit éprouver; ils pourront encore ébranler l'intérieur de plus d'un état et allumer les flammes destructrices des discordes civiles, à moins que la violence désordonnée du pouvoir despotique ou du caprice populaire ne soit repoussée dans des bornes légales, par une sage conciliation des prétentions reciproques et par cette forte persévérance dans le bon droit, qui sait inspirer de l'estime à la férocité elle-même. Le luxe, nourri jusqu'ici par les tributs d'une suprématie universelle, que nous avions usurpée, et l'habitude d'une dépense devenue impossible dans l'économie domestique et dans le maintien d'un faste extérieur, détruiront encore sans doute le bonheur de bien des

familles; les révolutions, qui menacent inévitablement les relations pécuniaires, pourront amener la chute d'une foule d'individus, qui confioient leur prospérité à des valeurs imaginaires, en négligeant la possession réelle. Il en arrivera ainsi, jusqu'à ce que le fier roi du monde ait appris à s'accommoder à sa nouvelle position et à borner ses besoins de nourriture, de vêtement et de convenances domestiques aux présens que lui offre le sol natal. Ainsi, dans la supposition même que la sagesse, unie à la force, conserve le gouvernail, le prochain avenir amènera néanmoins assez de mouvemens orageux, de privations, de souffrances et de malheurs, pour mériter à juste titre le nom d'un tems difficile, et la compassion ne pourra se défendre de jetter un regard douloureux sur la prochaine génération menacée de tant de maux.

Mais ce même tableau nous paroîtra plus riant, si nous jugeons du prix de la vie individuelle par les actions et non par les sensations, et si nous estimons l'éxistence passagère des générations par la manière dont elles tâchent de concourir au but le plus élevé de l'humanité. Ce but, vers lequel tend notre race à travers la suite des siècles, qui la renouvellent sans cesse, ne peut être en effet que d'appeler la raison sur la terre, de soumettre

à de libres loix le penchant animal qui se trouve dans nous, et la force brute de la nature au dehors de nous, et de les règler en rapports harmoniques pour en former un ensemble qui, se dirigeant lui-même, réagisse sur ses parties, et au milieu duquel domine l'esprit, émané de Dieu. Ainsi, quelque sombre que le tems de la fermentation puisse paroître, les nouvelles formations, auxquelles il donnera naissance, nous attesteront que nous avons avancé d'un pas important vers ce but. On a sans doute gagné beaucoup de terrain sur le pouvoir brut et sur l'arbitraire, par la tendance qui s'est partout développée vers une unité sage, soit entre les gouvernans dans leurs fréquentes conventions sur les affaires générales de notre partie du monde, soit entre les peuples dans leurs efforts vers une fixation légale des droits et honneurs de chaque classe. Une telle tendance ne peut manquer de porter des fruits; les changemens, qui attendent le commerce et l'industrie, contribueront le plus efficacement à les faire mûrir. Il y aura nécessairement moins de servitude et de cette dépendance d'esclave, dans laquelle le besoin de se nourrir et les efforts pour s'assurer l'éxistence physique enchaînoient une grande partie des hommes; les suites du choc que le systême des manufactures, étendu aujourd'hui au delà de toutes

les bornes, doit nécessairement éprouver, feront sortir la nouvelle génération des étroites demeures de la misère et des souffrances, la répandront sur des terrains plus étendus, et offriront à son activité des occupations nouvelles, qui lui donneront une éxistence plus indépendante et une arène plus libre, où sa culture intellectuelle pourra s'éxercer; la concurrence, devenue moindre dans les anciens métiers, procurera en même tems, à ceux qui y resteront attachés, un meilleur salaire de leur travail et un sort moins rigoureux. La participation plus active aux affaires publiques développera peu à peu, dans les classes les plus éclairées de la société, cette estime personnelle et cette crainte des autres, qui contiennent les germes de toute vertu civique; car plus l'homme vit librement et publiquement sous l'empire de la loi, plus la honte de ce qui est indigne s'accroît au dedans de lui; plus au contraire il est opprimé, plus il deviendra vil dans ses secrètes actions. En un mot, les facultés de presque tous les individus ont été réveillées et mises en mouvement par les embarras d'un tems critique; les maux, que l'abus de ces facultés et la violence des passions abandonnées à elles-mêmes ont répandu sur l'humanité, laissent un souvenir vif et sanglant devant tous les yeux; les instructions et les

conseils des plus sages d'entre les nations ont marqué les chemins, par lesquels on peut encore sortir du labyrinthe. Si la secousse électrique qui, partie de l'ouest, a réveillé l'Europe de son assoupissement, n'a presque amené jusqu'ici que des effets funestes, puissent les sciences et les arts, où nous conserverons encore long-tems notre supériorité, achever maintenant, au milieu du repos et de la réflexion, la tache qui leur est imposée de développer les plus nobles et les plus dignes qualités de l'homme!

XIII.

Nous retournerons maintenant vers le point dont nous sommes partis, et nous retracerons devant nos yeux le tableau de l'Amérique, telle qu'il s'offre maintenant à l'observation et qu'il devra se développer dans l'avenir. Le contraste complet avec l'état de l'Europe fixe d'abord notre attention. Pendant que toutes les institutions ont vieilli parmi nous, et qu'il se manifeste une propension générale de bouleverser ce qui éxiste et d'élever un nouvel édifice sur les bases anciennes, la sagesse politique est occupée, dans

le nouveau continent, à consolider l'ordre nouvellement établi et à former un esprit national, des coutumes communes et une union morale, par la force de l'habitude. Nous parlerons d'abord de la république dans l'hémisphère septentrional. Ce qui, d'après le témoignage général des voyageurs et des colons européens, les frappe de plus d'étonnement dans ce pays, c'est l'isolement des intérêts, le défaut d'esprit général et de sentiment natal; chacun n'y pense qu'à ses propres occupations et abandonne même avec indifférence le sol qui le nourrissoit, lorsque l'espérance d'un meilleur gain l'attire dans les nouvelles régions de l'ouest, sur les bords de l'Ohio ou du Mississipi; on y voit régner partout un sentiment entièrement matériel, une tendance exclusive vers les biens mondains, et enfin cette activité inquiète et inconstante, continuellement animée par de nouvelles spéculations et poussée dans de nouvelles routes; de sorte que nous pouvons prétendre avec justice que l'Européen conservera quelque tems encore son ancienne supériorité dans les qualités intellectuelles.

Cependant que pourroit-on attendre autre chose dans un état, qui devenu libre depuis moins d'un demi-siècle, ne voit encore que la seconde génération d'habitans indépendans,

et qui renferme, sur une étendue immense, à côté de la race proportionnellement beaucoup moins nombreuse de colons originairement anglois, une population assez clairsemée d'individus de toutes les nations européennes: d'Irlandois, d'Allemands, de François, de Suisses et de Flamands; n'ayant point de ressemblance entr'eux dans le langage, l'extraction et le culte, la seule tendance qui leur est commune, celle de tirer leur subsistance du sol ou quelquefois d'un métier, les éloigne plutôt les uns des autres dans de vastes espaces, qu'elle ne les rassemble dans un voisinage familier. L'organisation politique contribue aussi de son côté à retarder la fusion des élémens dissemblables; car les anciens colons, en voulant parvenir à la plus grande liberté possible, se formèrent en états séparés, indépendans les uns des autres, et ne déléguèrent à un gouvernement fédéral que la portion des droits souverains, nécessaire pour former un seul corps politique au dehors et pour prévenir au dedans la discorde, les guerres civiles et les entraves, que les différens états auroient pu opposer au libre développement des forces et de l'industrie du pays, par des prohibitions réciproques. C'est ainsi que l'union n'éxistera de longtems encore comme un tronc sorti

d'une racine commune, mais comme une congrégation de masses hétérogènes, moins unies par un esprit général, que par une même loi, à laquelle elles se sont soumises de bon gré, pour parvenir sous sa protection à la prospérité.

Il n'y a point de meilleure ressource que le commerce, pour s'élever à cette prospérité ou plutôt pour s'assurer les moyens d'y parvenir; car la plupart n'ont pas encore le tems de jouir eux-mêmes. Delà vient l'esprit mercantile qui domine dans l'Amérique, où l'objet même le moins mobile, le sol, forme un des articles de commerce les plus importans. Chaque individu unit le commerce à son industrie particulière; aulieu de livrer les produits de son travail, ou par commission à des pratiques fixes ou par accord à de véritables négocians, il les vend dans ses propres magasins ou les exporte à ses propres risques, lorsqu'il fait ses affaires en grand. Cette manière d'agir entretient dans une agitation continuelle les penchans les plus exclusifs et les moins sociaux, tels que l'envie, l'avidité et l'intérêt sordide; elle empêche la propagation des sentimens de sympathie et cet échange d'idées, qui ne peut pas avoir lieu, lorsque chacun veut observer l'autre avec inquiétude, pour tirer quelque profit à ses dépens.

C'est de cette source que découlent sans doute la froideur, l'indifférence, et ce manque d'épanchement confidentiel, qui entravent la sociabilité au delà de l'Océan; delà provient également l'estimation des différentes branches de notre activité, d'après le produit brut, qu'elles pourroient livrer au gain; delà l'indifférence pour les sciences et les arts, dont les nobles jouissances sont encore inconnues à des individus exclusivement occupés d'objets terrestres et pratiques. On comprend facilement comment cet esprit doit influer sur la marche de l'éducation et sur la culture des générations croissantes; on cultive principalement les facultés, qui mettent l'homme en état de s'aider sans secours étranger et d'acquérir, aussitôt que possible, les moyens nécessaires pour éxister avec indépendance et pour devenir, dans peu de tems, un homme aisé et bientôt important par ses richesses et par l'influence qu'elles lui procurent; ces facultés sont la force et l'adresse corporelle, le don d'une combinaison facile, la persévérance et un esprit infatigable, qui ne se livre point à un dégoût indolent, lorsque la fortune n'a point couronné ses efforts, mais va chercher de nouvelles routes avec une activité renaissante. On s'instruit de préférence dans celles des connoissances positives, qui peuvent être mises immédiatement

en pratique et dont on tire un profit matériel. Tel est en effet l'état des choses, pris en général; car chaque tableau de cette nature ne peut saisir que les grandes masses; la nature, qui veut voir l'homme s'attacher au sol qui l'habite, avant de lui ouvrir l'aspect des régions éthérées, est demeurée ici fidelle à ses principes. Quels seront les chemins, par lesquels elle conduira plus loin ce peuple naissant et développera dans lui une nouvelle histoire du monde et des hommes? c'est une question, sur laquelle nous ne pouvons hasarder quelques conjectures, qu'en consultant comparativement l'histoire des peuples passés.

Ainsi que dans les hommes isolés le penchant de la jeunesse, n'étant encore retenu par aucun frein, s'égare dans des espaces sans bornes et voudroit s'approprier le monde entier; de même les états naissans étendent leurs désirs autour d'eux et convoitent les conquêtes, à moins que comme la Suisse, ils ne soient enfermées par la nature elle-même dans des bornes étroites et déterminées. C'est un pareil esprit qui poussa la petite ville du mont Palatin, composée d'un ramas de tous les peuples, à s'élever à la domination universelle; qui précipita Aléxandre le Grand sur l'Asie et fonda son vaste empire, démembré bientôt aprés la mort de son fondateur; qui, sous

Charlemagne, étendit la puissance jusqu'alors peu considérable des Francs sur l'Allemagne, l'Italie et la marche espagnole, et orna la tête de ce prince de l'ancienne couronne impériale. Ce même esprit a agrandi le Russie, qui n'appartient véritablement à l'Europe que depuis un siècle, et l'a appuyée au golfe bothnique et aux frontières de Silésie, du côté de l'ouest, et à la mer noire du côté du sud. Ce penchant n'a pas éte inactif non plus dans la confédération américaine, depuis que le nouvel état a commencé à sentir sa force, comme le démontrent suffisamment les acquisitions de la Louisiane et des deux Florides, ainsi que les accroissemens sur le territoire indien de l'ouest. La république étendit aussi ses désirs vers le Canada, durant la dernière guerre terminée par le traité de Gand, et l'on ne doit attribuer qu'à une certaine inexpérience militaire et au défaut de mesures générales, que la grande-Bretagne domine encore au nord des lacs. Les désastres de cette guerre ont été cependant compensés par quelques avantages, partout principalement où la marine américaine eut occasion de paroître; ils ont introduit visiblement plus de zèle et d'activité dans les dispositions préparatoires, au moyen desquelles un succès futur se trouvera assuré. Plus l'attitude de l'union deviendra imposante,

plutôt la jalousie qui ne cesse de la surveiller, lui donnera une occasion d'éprouver encore une fois ses forces. La guerre pourra donc devenir ici, comme elle l'a été dans l'ancien monde, le seul moyen de porter les élémens encore étrangers du nouveau peuple dans un contact plus prompt, de réveiller un sentiment national, d'allumer plus vivement et d'entretenir plus solidement cet enthousiasme pour les intérêts généraux de l'état, qui avoit paru endormi depuis la révolution, et ne fut réveillé momentanément que par la destruction inutile du capitole et par les courses des escadres britanniques sur des côtes sans défenses. Lorsqu'un pareil esprit public pour la grande cause de la nation se sera partout répandu, et se détournera ensuite des intérêts politiques et des rapports extérieurs sur les objets de prospérité intérieure, il n'y aura alors aucun succès éclatant, que la république ne puisse se promettre. L'esprit commercial, né dans les états tournés vers l'Europe, trouvera une opposition dans l'éxistence tranquille et dans l'industrie plus stable des territoires occidentaux, voués essentiellement à l'agriculture. Lorsque, conformément à nos présages, la communication avec l'Europe deviendra graduellement plus inutile et cessera à la fin, le commerce des états atlantiques se tournera da-

vantage vers l'intérieur du grand continent et y trouvera, ainsi que dans les nombreuses îles voisines, une riche compensation du débit arrêté des marchandises, que l'Europe payoit autrefois avec les productions de son industrie manufacturière. Mais à mesure que le lien politique, affranchi des rapports étrangers, acquerra plus de force, et que les communications intérieures gagneront en activité, on verra s'amalgamer la langue, les moeurs et le caractère de la nation. Il y aura un esprit américain et un dialecte d'Amérique. L'anglois, comme langue de la loi et des tribunaux, continuera sans doute à servir de base à celui-ci; mais il s'y introduira tant d'élémens étrangers, par une union plus intime des peuplades indigènes et nouvelles, et il s'y joindra tant de localités, par le développement croissant d'un esprit original, dont le langage est le type, qu'on en verra naître, après un petit nombre de générations, non seulement un idiome national, mais même une langue écrite, pour l'intelligence de laquelle l'ancien anglois ne pourra plus suffire. On verra se former, avec cette langue, une espèce d'érudition différente de celle introduite jusqu'ici en Europe. L'histoire des Grecs et des Romains, ainsi que les langues de ces peuples, ne seront plus à l'avenir les bases

fondamentales d'une instruction scientifique; elles seront remplacées par l'histoire nationale, depnis la fondation des premières colonies, et par les langues des métropoles, dont sont venus les pères des habitans actuels; l'éxamen de l'origine et de l'extension graduelle des indigènes du nouveau continent, l'étude de leurs langues et de leurs monumens, feront tomber dans l'oubli les antiquités égyptiennes, phéniciennes, orientales et ensuite celles même de la Grèce et de Rome. La science prendra pour objet de ses recherches l'exploration du sol de la patrie; elle y recueillera sans doute une riche moisson de trésors inconnus, pour l'histoire de l'antiquité et pour l'utilité des génération futures, dans le sein des montagnes, dans l'obscurité des immenses forêts, ainsi que dans ces vastes plaines, qui n'ont été touchées ni par la charrue ni souvent même par les pas des voyageurs isolés; l'esprit spéculatif de la nation unira à cette recherche une étude soignée des élémens des mathématiques, ainsi que les connoissances chymiques, techniques et économiques, nécessaires pour tirer parti de ces trésors. Il ne restera d'abord que peu de place pour les études métaphysiques et purement abstraites; car elles ne semblent prospérer principalement, que lorsqu'il éxiste des

savans de profession, exclus des relations civiles; une pareille classe d'hommes doit être regardée comme le luxe d'un cerps social, satisfait depuis long-tems sur tous ses intérêts physiques; elle est incompatible avec les besoins d'une nation, occupée encore à prendre racine sur le sol qu'elle habite. Mais les Américains ne s'appliqueront avec soin à la culture des objets de goût et à la pratique des arts libéraux, que lorsque l'enthousiasme pour une patrie commune, et l'impression, produite par une nature si prodigieusement riche en scènes imposantes, en beautés calmes et en attraits de toute espèce, auront excité un genie original à produire des chefs-d'œuvre immortels et que la nation, jouissant d'un état de calme et après avoir satisfait à ses intérêts les plus pressans, aura assez de sentiment, pour apprécier de pareils ouvrages et pour s'en laisser enflammer *). L'art de

*) Kant nous a tracé un tableau parfait d'un siècle, qui offriroit les moyens nécessaires, pour la découverte d'une échelle à laquelle se mesureroient les objets de goût, et qui présenteroit en même tems un modèle de tous les beaux-arts. Ce tableau pourroit nous faire présager un tel âge dans le nouveau monde. Nous le citerons ici comme un augure favorable, en nous contentant d'observer que, dans le tems qu'il fut tracé, (1790) l'état des choses n'étoit pas encore assez développé en Amérique, pour porter ce grand homme à appliquer ses observations à l'avenir de cette partie du monde.

la parole, que la vie publique et les débats des sénats législatifs ont rendu nécessaire aux

"L'étude préparatoire (*propædeutique*) de tous les beaux "arts, quand on veut les porter à leur plus haut "dégré de perfection, ne semble pas consister seule-"ment en simples instructions, mais dans le perfection-"nement des qualités intellectuelles, au moyen de ces "élémens, que l'on a appelés *humanités*, probablement "parceque l'humanité désigne d'un côté le sentiment "d'intérêt mutuel et de l'autre le pouvoir de commu-"niquer ensemble d'une manière intime et générale, et "que ces qualités réunies ensemble forment la félicité "qui convient à l'humanité, en la distinguant de l'état "rétréci des animaux. Supposons qu'il éxiste un jour "un siècle et des peuples, où la propension à une sociabi-"lité politique, qui transforme la nation en une commu-"nauté stable, se ranime tout à coup, après avoir lutté "contre les grandes difficultés, qui entourent le pro-"blême important d'unir la *liberté* et par conséquent "l'égalité avec la *contrainte* (plus par estime et par "soumission légale que par crainte); un tel siècle "et de tels peuples devroient inventer d'abord l'art de "la communication réciproque entre les idées de la "partie cultivée de la nation et celles de la partie "brute, et marquer les dégrés qui éxistent entre la ci-"vilisation et le perfectionnement de la première et la "simplicité et l'originalité de la seconde; ils devroient "trouver ainsi ce terme moyen entre la culture élevée "et la nature satisfaite d'elle-même, qui forme la "juste *échelle*, indépendante de toute autre règle, "pour le goût, considéré comme un sentiment général "et inhérent à l'humanité."

"Il est difficile qu'un âge plus avancé puisse se passer "de ces secours, car, en s'éloignant continuellement de "la nature, il se trouvera enfin à peine en état de "pouvoir, sans en avoir des éxemples sous ses yeux, se "faire une idée de l'heureuse reuuion, dans un seul et "même peuple, de la contrainte légale d'une haute

Américains, devra sortir de la diffusion et de l'éxagération déclamatoire, qui la caractérisent encore généralement, pour s'élever à cette éloquence solide, que nous admirons dans les discours de Demosthéne et de Cicéron. Puisse-t-il, ne servant jamais que la vérité et la justice, ne point se laisser déshonororer à devenir l'instrument des factions ou à favoriser des projets destructeurs!

En effet l'Amérique n'est point restée étrangère au mal le plus funeste des républiques de l'ancien et du nouveau tems, à la fureur des factions politiques; nous n'entendons point par là une opposition raisonnable et même énergique, sous l'égide d'une constitution regardée comme sainte et inviolable, mais un esprit novateur, toujours dirigé contre la forme du gouvernement et contre ses principes fondamentaux. On sait quelles frictions ont été causées, depuis l'établissement de la constitution fédérale actuelle, par la tendance divergente des *fédéralistes* et des *anti-fédéralistes*; ces derniers demandoient à rendre l'union moins resserrée, les droits des états particuliers moins bornés, et par conséquent la consti-

"culture avec la force et la justesse d'une nature "libre, penétrée du sentiment de sa dignité." Il est peut-être réservé à l'Amérique de réaliser un jour cette idée.

tution plus démocratique; tandis que les premiers ont été accusés de ne s'attacher à la fédération actuelle que comme à ce qu'ils pouvoient obtenir de mieux pour le moment, mais de vouloir en secret renforcer le pouvoir éxécutif de l'union, aux dépens de l'indépendance des différens états et *monarchiser* la république. La grande masse des citoyens, qui participent aux affaires publiques, est partagée entre ces deux factions ou est attribuée à l'une ou à l'autre, ainsi qu'il arrive partout, où des noms de partis se trouvent en usage. Les circonstances du moment semblent devoir donner une prépondérance marquée aux fédéralistes ou du moins à ceux qui prétendent maintenir la force du gouvernement central actuel dans toute son extension, si même le parti anti-fédéraliste ou démocratique a su mieux se concilier les esprits de la multitude. Le danger, dont on est menacé du côté de l'Angleterre et sur lequel la dernière guerre a tourné plus que jamais l'attention publique, aussi bien que le maintien des nouvelles acquisitions, éxigent des mesures générales pour fortifier des points attaquables, pour augmenter la marine, pour former et renforcer les troupes nationales; il est évident que l'exécution de ces mesures, sur tout le territoire de l'union, demande l'emploi de tous les attributs

de la puissance exécutive et la fait ressortir plus souvent et dans un jour plus apparent. D'autres circonstances s'y réuniront encore insensiblement, pour encourager la tendance vers des principes plus absolus; de ce nombre seront l'accroissement rapide des grandes villes de commerce dans les états atlantiques, leur population concentrée, peu proportionnelle à celle de l'intérieur du pays, les richesses qui s'y trouvent accumulées, le luxe et la corruption, qui en doivent naître naturellement, l'effervescence des passions qui, renfermées dans des bornes étroites, peuvent allumer un feu d'autant plus funeste et moins facile à éteindre; tant de raisons pourroient éveiller des craintes sur la durée inaltérable de la constitution actuelle. Ce qui arrêtera long-tems encore une éruption des élémens en fermentation, et pourra maintenir l'ordre actuel, c'est la nécessité de la défense commune contre les attaques, auxquelles le conflit avec la jalousie européenne et la lutte pour la suprématie navale pourroient exposer la république; c'est le besoin de se rapprocher pour le commerce mutuel, lorsque les raisons que nous avons examinées plus haut auront fait cesser les communications avec notre partie du monde. Mais si l'Amérique est abandonnée un jour à elle-même et rassurée contre les attaques extérieures,

si sa population s'est augmentée dans la proportion, que pourroient le faire supposer les progrès naturels de sa culture et les émigrations encore éxistantes; si, au moyen de cet accroissement, il a paru un grand nombre de consommateurs oisifs et de pauvres privés de travail; alors commencera peut-être la période agitée des commotions populaires; alors se développera le germe de discorde, étouffé maintenant par des intérêts plus rapprochés, et entravé par l'isolement des forces, qui se meuvent avec plus de liberté sur de plus grands espaces, en s'attirant et se repoussant plus foiblement. Il pourra arriver alors, ce qui ne devra point paroître étrange sur un territoire qui contient la moitié d'une partie du monde; il pourra arriver qu'il se formera plusieurs centres de gouvernement, dont chacun aura une sphère d'attraction particulière, où se mouvront des états indépendans. Le cours actuel des évènemens nous autorise donc à supposer que nos descendans verront un jour un trône royal s'élever sur les bords du Potowmack, et sur l'Ohio le fauteuil du président d'une fédération occidentale. En effet le principe démocratique fermente également au dedans et tâchera de réaliser sa tendance à l'extérieur, quelque part que ce soit, mais plus naturellement dans les

contrées, où une population, plus appliquée à la culture rurale qu'à l'industrie des cités, n'a besoin que d'un frein modéré, pour retenir l'effervescence de la liberté naturelle.

Il éxiste encore un lien originairement destiné à contenir des esprits bruts, par le respect des puissances invisibles et par la crainte et l'espérance qui en résultent, avant même que l'idée d'un ordre social, établi sur une loi commune, eût acquis quelque pouvoir sur eux. Nous voulons parler de la religion. Sensible et presque corporelle autrefois, elle se conformoit à l'état de ses enfans adoptifs, et ne s'adressoit qu'à l'homme matériel, pour le faire passer de l'état de demi-sauvage à la concorde et aux mœurs, et pour opposer les barrières de l'union sociale à l'éruption des penchans effrénés de la nature. Mais, lorsque l'état, formé par elle, se fût chargé de ce soin, elle ne réclama plus que la culture des esprits, pour propager parmi eux la touchante concorde, qui ne peut être commandée par aucune loi, la charité et le désinteressement de la vertu; elle s'appliqua à leur inspirer cette noblesse de sentimens, par laquelle le descendant du ciel se rend digne de retourner dans sa patrie et dans les demeures de son père. La religion, comme dirigeant l'homme moral, eut encore be-

soin alors d'un vêtement et d'une forme extérienre; cette forme causa bientôt des divisions dans l'esprit humain, qui ne connoît point de bornes à ses recherches, et pour devenir stable, elle eut besoin de réclamer une détermination légale et la protection des états. C'est ainsi que naquirent une organisation ecclésiastique et les discussions continuelles sur ses rapports avec l'état. Il n'est pas nécessaire de détailler de quelle manière ces discussions furent menées à travers les siècles obscurs; on verroit que l'église resta victorieuse, tant que l'imagination, la foi par ignorance et la confiance simple de la jeunesse maîtrisèrent les peuples, mais qu'elle dut succomber, sitôt que l'esprit étendit ses droits d'éxamen sur les fondemens de la foi; partout où l'église portoit le sceptre, un mélange confus de coutumes qui parloient aux yeux et de maximes commandées maintenoit la soumission par la force de l'habitude, tandis que là, où l'état avoit donné la liberté aux consciences, une forme plus simple faisoit ressortir davantage le fond spirituel; la doctrine y avoit plus de valeur que le culte, la probité des mœurs valoit plus que les coutumes extérieures et l'obéissance par conviction que la soumission de la foi aveugle. La législation

américaine a résolu d'une manière tout à fait nouvelle le problême difficile de déterminer les rapports entre l'état et l'église; pour que la foi ecclésiastique fût maintenue et qu'une institution durable fût établie pour la répandre, on a fixé dans quelques états l'adhésion aux doctrines du christianisme, et dans la plûpart d'entreux la confession expresse de la religion protestante, comme condition positive du droit de citoyen actif ou de l'éligibilité aux fonctions et aux dignités publiques. La loi tolère du reste toutes les opinions et accorde des droits entièrement égaux à chaque secte qui se trouve au dedans de la ligne mentionnée, tirée principalement contre la papauté; elle a abandonné aux communes particulières l'entretien des édifices ecclésiastiques, la dotation du culte, le choix et la subsistance des prêtres et des serviteurs de la religion; mais pour prévenir que l'église ne s'immisce dans les affaires temporelles, elle a exclu formellement les écclésiastiques de l'accès aux législatures et aux autres emplois civils *).

*) D'après la constitution de la Caroline méridionale, aucun individu ne peut y éxercer les fonctions d'électeur, sans professer les doctrines fondamentales du christianisme. L'éligibilité aux assemblées législatives et aux autres emplois est étendue à la profession du christianisme en général dans les constitutions de Massachuset,

Cette organisation de l'ordre ecclésiastique est sans doute encore trop nouvelle, et les rapports de l'Amérique ont été trop peu stables, pour que l'on puisse se permettre un jugement sur la probabilité de sa durée; un éxamen de l'esprit de l'homme ne la fera cependant pas reconnoître comme profitable au but le plus élevé de la religion et en fera présager tôt ou tard une modification. De même que la possession de la libre propriété territoriale est regardée comme le plus noble moyen de subsistance, parceque c'est le plus indépendant,

de Daleware, de Maryland et de la Caroline septentrionale, mais elle est attachée expressément au protestantisme, d'après les constitutions de New-Hampshire, de Vermont, de New-Yersey, de la Caroline méridionale et de la Géorgie. Les constitutions de Massachuset et de Maryland autorisent à lever des taxes de communes ou de district, au profit des prêtres protestans; tandis que dans les autres états, l'entretien des ecclésiastiques est laissé à la libre volonté des paroisses. Les ecclésiastiques sont exclus de tous les emplois publics dans les états de New-York, de Délavare et de la Caroline septentrionale, par le texte de la constitution; la même règle est presque généralement observée dans les autres états, mais seulement comme une coutume ou une tradition. Selon la constitution des Etats-Unis ou la loi fondamentale de la confédération, le congrès ne pourra jamais faire de loi qui déclare dominante quelque religion que ce soit ou qui défende l'exercice d'un autre culte. On trouvera des détails sur ce sujet dans la *constitution des Etats-Unis d'Amérique* par Seidel (*die Staats-Verfassung der vereinigten Staaten von America. Berlin* 1795).

la situation des hommes perd en dignité, à mesure qu'elle s'éloigne de cette indépendance. Dans une telle estimation, l'employé stipendié de l'état se trouve au dessous du propriétaire foncier, qui ne reçoit rien de personne et nourrit plusieurs citoyens; le premier laisse à son tour bien loin au dessous de lui le serviteur particulier, soit que plusieurs individus se servent de lui pour certaines affaires ou fonctions, ou qu'il ne se soit engagé qu'envers un seul maître pour des services déterminés ou indéterminés. Il semble donc évident que l'ecclésiastique ne se trouve pas à sa veritable place, dans la sphère du service stipendié, où on l'a relégué en Amérique, car sa qualité d'intermédiaire entre les loix et le caprice personnel, doit lui faire éxercer une certaine superiorité sur les esprits, par l'instruction, les conseils et l'éxercice des fonctions sacrées; la dépendance, où son entretien physique se trouve de la bonne volonté et de la munificence de ses paroissiens, est en contraste aussi complet avec cette supériorité que le seroit l'éxercice de l'autorité paternelle avec l'entretien de la personne du père par des secours pieux des enfans. Il paroît qu'en Amérique, et partout généralement où les choses se trouvent sur ce même pied, on n'ait point assez observé que le droit donne seul de la considération et

que l'autorité se trouve en contradiction avec elle-même, quand son entretien dépend du caprice de ceux qui se trouvent dans sa sphère d'activité. Ainsi nos ancêtres ont fait preuve d'un jugement éclaré, lorsque dans les états où l'église devoit éxercer une plus grande influence, ayant été établie en même tems que les formes de l'organisation civile, ils ont eu soin d'assurer à ses serviteurs un revenu légal et déterminé, en leur attribuant une propriété fixe ou des dotations convenables à perpétuité, non seulement pour leur propre subsistance, mais encore pour les mettre en état d'éxercer le devoir de la charité et d'être les pères des pauvres, auxquels appartient de droit l'excédent de leur recette *). Cette maxime ne cesse point d'être juste, parcequ'elle a été éxagérée par la superstition et par la foiblesse des âmes pieuses; que les prêtres ont abusé de ces biens pour les desseins de leur ambition

*) "Les biens de l'église n'appartiennent pas aux évêques, "mais aux pauvres, au nom desquels nous les administrons, pour ainsi dire. Si nous sommes pauvres "comme eux, ces biens sont également à nous et à "eux. Si nous possédons en outre des biens particuliers "qui nous suffisent, ils ne sont pas non plus à nous, "mais aux pauvres, pour lesquels nous les administrons "en quelque sorte: nous ne devons pas nous en arroger "la propriété par une usurpation blâmable." Ces paroles, tirées des lettres de Saint-Augustin, ont toujours fait le principe reconnu de l'église.

ou de leur luxe déplacé, et que des évêques orgueilleux ont nagé daus l'abondance, pendant que le clergé inférieur, qui se trouve plus rapproché du peuple et rend des services plus efficaces à la religion, se trouvoit souvent plongé dans la misère. La réformation de Luther a mis un terme à cette surabondance de richesses et d'influence politique; cet éxemple a été fidellement imité, sous ce rapport et dans des réformes partielles, par les états restés attachés á l'ancienne église. Mais on a conservé cependant la base d'un entretien convenable pour l'état du clergé, par une propriété, appartenante de droit à ses membres ou plutôt aux églises en perpétuité, et non par des quêtes ou par un salaire attaché à la personne de chaque ecclésiastique; il seroit même à désirer qu'on supprimât un jour les moyens complémentaires, que l'on a dû introduire ou conserver ensuite à côté de ces revenus fondamentaux, lorsque ceux-ci se sont trouvés insuffisans. L'organe de la parole de vérité ne devroit pas accepter des dons immédiats de ses enfans adoptifs, comme une partie de sa subsistance indispensable, qui, d'après les conceptions les plus justes, devroit lui être assurée sans ces secours. Mais la commune conserveroit le beau droit d'adoucir la vie du digne ecclésiastique, comme d'un père chéri,

par des marques d'attachement, d'estime et de reconnoissance. Si l'Amérique s'élève un jour à un dégré de culture, où les esprits deviendront plus libres de toute sollicitude terrestre et plus accessibles au monde intellectuel, elle concevra la nécessité d'accorder une plus grande indépendance à l'état qui, selon ses devoirs reconnus et les opinions adoptées, doit consacrer exclusivement ses soins au maintien des idées spirituelles et au perfectionnement de l'homme moral; elle l'encouragera à une activité plns bienfaisante par une considération extérieure et par des droits assurés. Nous ne doutons point qu'un développement toujours croissant n'amène un jour un tel état de choses chez ce peuple, qui s'avance avec ardeur et courage, quoiqu'encore d'une manière toute matérielle, dans ses progrès successifs; on verroit alors se répandre cette cordialité et cette union de sentimens, dont nous avons regretté l'absence et qui transforment l'assemblage des individus en nation et une nation en une seule communauté, emblême visible de l'empire occulte de Dieu.

Une noblesse éxiste aussi peu dans l'Amérique septentrionale qu'un ordre du clergé. La république est encore trop jeune, comme congrégation sociale indépendante, pour contenir d'anciennes familles. Aucune loi n'em-

pêchera cependant que des races distinguées ne s'y s'élèvent; le désir d'honorer les services d'illustres ancêtres dans les personnes de leurs descendans s'y montrera avec autant d'efficacité que dans l'ancien monde; une grande possession rurale, conservée dans la même famille durant plusieurs générations, formera d'elle-même une espèce de patronage sur les voisins, dépendans en quelque sorte de son possesseur pour leur trafic et leur industrie; lorsque le même nom aura paru souvent et d'une manière honorable dans l'administration des hautes charges de l'état, dans les assemblées législatives et dans les sénats, il acquerra une célébrité, qui facilitera infiniment, à celui qui le porte, une entrée assurée dans le monde et l'accès à une activité plus étendue, en lui épargnant la première et la très grande peine de se faire connoître, en se poussant à travers une foule obscure. L'Amérique septentrionale possédera un jour aussi une pareille noblesse, et ce seroit encore un hasard heureux, qu'elle restât à celle qui doit être soutenue et portée par un mérite renaissant. Il ne seroit cependant pas contradictoire de prévoir qu'un principe aristocratique se développera dans ses constitutions, partout où elles pencheront, par la suite des tems, vers les formes de la monarchie, et qu'un ordre repré-

sentatif par sa naissance y deviendra nécessaire, pour former une barrière contre les deux principes extrêmes de l'égarement humain: le despotisme qui confond tout dans une égale oppression et la démagogie, qui décompose tout dans une licence effrénée. Quoiqu'il en puisse être de l'avenir, réservé à la maturité de ces états, ils ne pourront manquer jamais leur haute destination, aussi long-tems qu'ils ne laisseront point attaquer les bases de leur heureuse constitution: l'égalité des citoyens devant la loi et la publicité de la législation et de la justice.

Le regard se porte des états de l'union septentrionale sur le territoire immense, qui s'étend depuis la frontière occidentale de la Louisiane jusqu'à la mer Pacifique, et delà à travers l'isthme de Darien jusqu'au cap Horn; ces contrées, à l'exception du Brésil, ont obéi jusqu'ici au sceptre de l'Espagne. Il est difficile de déterminer sur quels principes se formeront les institutions des nouveaux états, soit durant la lutte, dont plusieurs grandes contrées sont encore occupées pour conquérir leur indépendance, soit après s'être entièrement affranchies; car on ne peut regarder que comme provisoires les formes que le besoin de s'organiser y a établi, principalement d'après le modèle des Etats-Unis. La voie vers une

nouvelle organisation sociale, qui réunisse pacifiquement l'état sous d'égales loix, n'est pas aussi applanie et aussi éxempte d'obstacles dans l'Amérique espagnole, qu'elle l'a été dans celle du Nord. La première, au commencement de ses troubles, ne possédoit pas comme l'autre, les élémens d'une organisation représentative; elle n'avoit point d'assemblées pour la délibération des affaires générales et de loix qui protégeassent le citoyen contre l'arbitraire. Elle possèdoit et possède encore toutes les institutions de la monarchie absolue, les prétentions d'un culte exclusivement toléré et dominant jusques dans les rapports civils, le pouvoir d'une noblesse dotée de riches majorats, enfin les préjugés entre les trois castes des blancs, des métisses et des mulâtres, ainsi divisées d'après leurs couleurs principales *) et entre les indigènes cuivrés, avec leurs sous-divisions respectives. Il est vrai que la péninsule meridionale a sur celle du nord l'avantage de ne renfermer dans son sein qu'un nombre peu considérable d'esclaves noirs, tandis qu'ils forment presque la septième partie de la popula-

*) LE'spagnol comprend ces trois castes principales sous la dénomination générale de gens raisonnables (gente de razon) et semble rabaisser ainsi les indigènes à l'état de brutes.

tion dans les Etats-Unis *). Cependant les indigènes, libres devant la loi, sont opprimés par la tyrannie subalterne et deçus d'une manière infame, par la noblesse même de leur caractère; on calculeroit difficilement les suites qu'auroit leur réveil de l'assoupissement où ils se trouvent plongés, lorsque le penchant général vers une meilleure éxistence et le don d'abord si dangereux d'une civilisation plus parfaite seront parvenus jusqu'à eux. Ce n'est pas en effet un problême si facile à résoudre, que de fixer avec équité les rapports d'environ deux millions de Méxicains indigènes, de familiariser les braves Araucaniens avec le nouvel état des choses, ou de mettre un terme aux incursions des Cumanches de la nouvelle Biscaye et des Patagons du détroit de Magellan, montés sur des coursiers devenus sauvages et domptés de nouveau. L'éxistence des capitales grandes et populeuses **), aura encore une influence décisive sur la formation des futures institutions sociales et sur les évènemens qui les précéderont; pourvues de toutes les productions des arts et de tous les raffinemens du luxe,

*) Voyez à ce sujet *l'Essai politique sur le royaume de la nouvelle Espagne par A. de Humboldt, à Paris* 1811, 5 *vol.* 8vo, au Tome I. p. 221.

**) Mexico a 112,000, Lima 55,000, Buenos-Ayres 40,000, Cusco 50,000, Montevideo 10,000 habitans &c.

elles sont à peine surpassées par celles d'Europe eu corruption et en vices. La tendance de villes semblables sera toujours monarchique; si des révolutions y commencent avec un état politique et moral, pareil à celui qui transforma autrefois la constitution romaine en monarchie absolue, il y a au moins une forte présomption de croire que des raisons pareilles amèneront encore un même résultat. Ce n'est pas non plus une circonstance peu importante sous ce point de vue, que la royauté, devenue indigéne au Brésil depuis plus de douze ans, favorisera les vœux de tous les partisans de cette forme de gouvernement sur le territoire espagnol insurgé, d'autant plus volontiers qu'une introduction générale des constitutions républicaines lui feroit espérer difficilement de maintenir sa propre éxistence contre les fermentations intérieures des mécontens ou contre les attaques des républiques voisines. On ne peut pas supposer non plus qu'un seul et même mode de constitution puisse s'appliquer partout sur une étendue aussi immense; il semble plus convenable au contraire qu'une autorité centrale soit introduite dans les contrées, où une population concentrée se presse sur un espace proportionnellemens plus étroit, et qu'une organisation locale ou cantonale et un lien fédératif, plutôt léger que fortement resserré, s'éta-

blissent dans des provinces plus étendues, mais moins peuplées et où les communications sont moins fréquentes. La partie méridionale de l'Amérique pourra devenir plutôt indépendante de l'Europe, sous le rapport du commerce, que la partie septentrionale, car elle recevra ses secours de celle-ci et les paiera avec le métal précieux, qu'elle envoyoit autrefois en Europe. C'est ainsi que s'ouvrira entre les deux péninsules un commerce intérieur et côtier, au moyen duquel elles pourront se passer des autres parties du monde pour leurs besoins effectifs et ne les considérer que comme utiles à leurs plans d'agrandissement fntur.

Il se passera du tems, avant que l'Amérique méridionale ait réglé ses rapports intérieurs. En effet si les peuplades moins nombreuses des Indiens de la presqu'île dn nord s'éteignent insensiblement, repoussées par une culture croissante ou énervées par l'usage immodéré de l'eau-de-vie, il est à croire que les nations plus fortes et plus nombreuses des indigènes du sud sauront maintenir leur éxistence. Il sera donc réservé à la postérité d'observer les progrès graduels de ces nations, depuis les dégrés inférieurs de la culture jusqu'à la civilisation complette et de voir des états indépendans de peuples indigènes Américains entrer dans les rangs des empires, fondés par les des-

cendans des émigrés d'Europe. Il n'est réservé qu'à des siècles futurs d'éxaminer comment s'organisera la religion, pcr laquelle cette transformatiou doit s'opérer, quels systêmes de gouvernement et de rapports sociaux s'y développeront, et quel effet le mélange de culture européenne et d'originalité indienne produira sur l'organisation entière. Il est de toute vraisemblance que la partie méridionale de l'Amérique, plus richement et plus fortement dotée par la nature, offrira des résultats beaucoup plus intéressans que la partie du nord, dont les habitans chercheront plutôt à se rapprocher, dans leur perfectionnement, du modèle de leurs ancêtres d'au delà de l'Océan, qu'à développer une nouvelle vie, formée d'élémens originaires.

XIV.

Nous avons encore à jetter un coup d'œil sur les autres parties du monde, qui, privées jusqu'aprèsent d'une action indépendante dans la chaîne de la civilisation, n'ont encore d'importance qu'autant que l'Europe et l'Amérique les embrassent dans leurs plans. Nous avons déja montré plus haut que les contrées de l'Asie et

de l'Afrique, situées sur la méditerrannée, retourneront sous la protection européenne et que la Grèce renaitra sous de nouvelles formes, sitôt qu'on aura mis un terme au fléau de la domination turque. La Perse n'a eté jusqu'ici arrêtée dans sa civilisation que par l'instabilité de son gouvernement et par ses funestes guerres de succession, suites constantes de la politique orientale, toujours indéterminée sur ce point; elle entrera dans les relations générales, par un contact plus rapproché avec la Russie. Un grand pas a déja été fait pour un tel but, par l'établissemeut d'une mission russe permanente à la cour de Perse, en opposition avec les coutumes observées jusqu'ici par les gouvernemens asiatiques. Les sociétés bibliques y ont aussi trouvé un accès favorable; à côté de leur but principal, elles facilitent aussi l'étude des langues, qui n'ont pas été comprises jusqu'ici dans l'instruction littéraire, et il est probable que ce n'est point là une des moindres raisons du zèle, avec lequel la nation britannique soutient ces associations, qui pourront amener ainsi une communication plus suivie avec les nation situées encore hors des limites de la civilisation moderne. Aucun homme, doué de quelqu'expérience, ne pourra contester que la Perse, consolidée dans son en-

semble et appuyée sur la Russie, qui en est voisine, ne puisse devenir un jour dangereuse à la puissance angloise dans l'Inde, avec la participation des peuplades libres ou mécontentes au nord et au nord-ouest du territoire de la compagnie; on conviendra également de la vérité, que les indiens indigènes, aussi bien que les puissances rivales européennes, aimeront mieux voir ce grand empire, rangé sous son propre gouvernement que sous l'autorité actuelle d'une société de négocians européens. Dans l'espace renfermé au nord par la Russie Asiatique, au sud par la Perse, l'Inde et la Chine, se trouvent les tribus nombreuses, qui voulurent conquérir le monde dans le 13ième et 14ième siècle; il ne reste plus un vestige de leur domination, après le renversement de l'empire mogol de l'Indostan, que dans la famille impériale de la Chine, descendante des conquérans tartares. Ces immenses territoires renferment sans doute encore le berceau de plusieurs nations fortes et courageuses, qui feront naître quelque jour un nouveau Gengis-khan, pour réveiller le peuple indolent de la Chine, dont les forces motrices sont plongées dans cette inertie complette, qui arrête l'essor vers de nouvelles idées ou vers des formes rajeunies. Des avis souvent renouvellés sur des fermen-

tations dans l'intérieur de cet immense empire sont parvenus de tems en tems jusqu'à nous et ne sont pas entièrement à rejetter; l'impossibilité, où l'Europe va être mise bientôt de continuer le commerce maritime de cette contrée par la voie ordinaire, contribuera sans doute encore à ce que la route commerciale déja établie, depuis Kiakhta à l'extrême frontière de la Mongolie jusques vers Moscou, à travers toute la Sibérie, devienne un jour plus fréquentée et plus en usage pour des caravanes à la manière asiatique. Comme le commerce est toujours le précurseur d'une plus grande civilisation, les idées nouvelles et les sciences de l'Europe pourront un jour se répandre à sa suite dans ces contrées et y développer une meilleure organisation religieuse et politique. Ainsi se préparent insensiblement, dans cette grande partie du monde, des changemens, qui feront passer ses habitans d'une éxistence purement sensuelle et d'une activité animale et sauvage à une vie intellectuelle, et transplanteront en eux les qualités d'une humanité plus ennoblie. L'Europe a dû à l'Asie ses premières connoissances, sa civilisation morale et ses religions, comme présens immédiats d'une main divine; il seroit beau qu'elle fût destinée à lui restituer ces mêmes présens, perfectionnés par la

réflexion et mûris par les travaux de plusieurs centaines de siècles.

L'avenir de l'Afrique est enveloppé dans une plus grande obscurité. Nous ne connoissons de ce pays de prodiges que ses côtes et très imparfaitement son intérieur, depuis la méditerrannée jusqu'au 12ième et tout au plus au 11ième dégré de latitude, et depuis la pointe méridionale jusques vers le 30ième dégré. Les merveilles, que la nature peut recéler encore dans son centre, ne pourront être dévoilées qu'aux observateurs des tems futurs, quand ils suivront avec plus de bonheur les traces de ces martyrs de la science, qni ont exposé et souvent sacrifié leur vie pour leurs découvertes. La plus grande énigme sera toujours le phénomène d'une race humaine, dont la couleur, la chevelure et toute la formation caractéristique désignent une ancienne éxistence et une suite de générations, nées sans mélange sur le même sol depuis la plus obscure antiquité, et qui cependant ne s'est élevée nulle-part au dessus des premiers dégrés du développement moral, autant que s'étendent du moins nos connoissances et les rapports recueillis par les caravanes sur les contrées les plus éloignées. Ces circonstances ont donné lieu nouvellement à l'opinion, que la race des nègres proprement

dits étoit une variété de l'espèce humaine, bien inférieure aux races originaires du Caucase en capacité intellectuelle, par sa formation même, quoiqu'elle leur soit supérieure en souplesse corporelle, en adresse et en qualités physiques; elle tiendroit par conséquen une place intermédiaire entre l'homme intellectuel et le singe, ponr éviter un saut trop rapide dans la chaîne des êtres. Il est vrai que des expériences plus modernes et les observations des physiologues sur la construction des Nègres ont entièrement renversé cette opinion, par des éxemples isolés; il ne seroit pas invraisemblable cependant que l'Afrique intérieure nous présentât un éxemple vivant d'un monde primitif, dans lequel les pères des races humaines d'aujourd'hui passèrent par dégrés d'une éxistence végétale au sentiment animal. Comme l'histoire des hommes, aussi loin que nous la connoissons, suit strictement dans ses progrès le développement de la vie isolée depuis l'adolescence jusqu'à la maturité complette, il nous est au moins permis de supposer qu'un état plus précoce, correspondant à l'enfance qui s'ignore elle-même, ait précédé la période, dans laquelle, peut-être après de longs âges d'une éxistence obscure, une tradition sacrée reçoit l'homme, réveillé à la connoissance

de lui-même et au premier pressentiment de commandement et de désobéissance. Que nous retrouvions encore un éxemple de cet état, c'est ce qui ne pourra paroître contradictoire à personne de ceux, auxquels la marche de l'histoire a montré le développement imperceptible de la culture, qui n'avance de pays en pays que sur des points isolés, mais ne se répand pas partout en même tems. Ce que l'observation nous apprend des peuplades nègres, que nous connoissons jusqu'ici dans l'intérieur du pays, les place au point d'une éxistence purement matérielle, livrés aux penchans animaux, mais pourvus d'autant d'esprit et d'industrie, qu'il leur est nécessaire, pour veiller à leurs besoins ou plutôt pour travailler la nature dans la propension de la perfectionner, déja réveillée en eux, mais sans connoître le pouvoir de la raison et de la conscience. En effet le Nègre est adroit et applicable à tout travail, joyeux et étourdi comme un enfant, obéissant quand il est bien traité, mais vindicatif, sauvage et féroce dans ses passions, comme le tigre de ses déserts, sitôt qu'on l'irrite; froid, sans remords ni larmes, après avoir commis un crime, voleur par ignorance de l'inviolabilité des propriétés, ainsi qu'un enfant qui s'approprie sans réflexion ce qui se trouve près de lui. Le tems nous

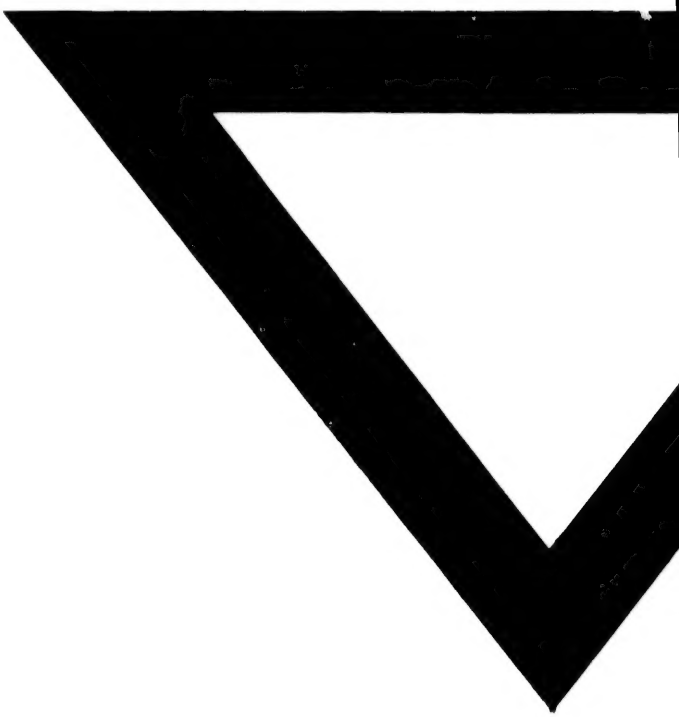
apprendra si l'on ne découvrira pas encore des races, encore plus voisines de l'enfance primitive, que ces nations, qui se sont développées jusqu'à la perfection de l'homme physique. Celles qui nous sont maintenant connues, et surtout celles qui demeurent près de la côte, attendent une culture plus avancée, d'un contact plus fréquent avec le monde civilisé. Si l'on réussissoit à abolir l'esclavage non seulement par de nobles résolutions, mais par le fait même, et à transformer la soumission illégale du Nègre en une obéissance filiale sous la tutelle paternelle, on effaceroit une grande tache d'opprobre, qui déshonore l'humanité civilisée; l'éducation de ces enfans de la nature ne seroit plus achetée comme jusqu'ici, au prix du sang et de calamités sans nombre. Les efforts infatigables de la société britannique d'Afrique et les relations plus rapprochées, qui auront lieu entre l'Afrique et l'Amérique ranimée, font augurer d'heureux rèsultats à cet égard. On peut fonder des espérances plus solides de ce côté, que sur le maintien du nouveau royaume nègre à Haiti, qui ne paroît être encore qu'un essai informe, et que la mesure des qualités intellectuelles de ses dominateurs et de son peuple ne suffira sans doute pas à porter à une consistance profitable.

L'œil se détourne des horreurs, dont ce pays a souillé les feuilles de l'histoire moderne, pour se porter avec plus de satisfaction sur la colonie florissante de la nouvelle-Galles-méridionale. Fondée par le rebut des malfaiteurs européens *), elle s'est accrue au moyen d'une sage sévérité et d'une humanité généreuse, à une population de vingt-cinq mille individus; elle ne manque point de ce qui est nécessaire à aucun des besoins de la vie, mais possède encore plusieurs articles d'exportation, qui lui servent d'échange contre les agrémens du monde civilisé, nullement inconnus de la race d'habitans qui y a été transportée de la métropole. Si les découvertes dans cette île, dont l'étendue surpasse celle de l'Europe, continuent dans la proportion où elles ont commencé, et si la population et la culture avancent dans le même rapport, on verra naître également ici nn nouvel entrepôt commercial, qui se rangeant dans la chaîne du monde civilisé, embrassera peut-être un jour dans son association protectrice la pluralité des îles dispersées dans les mers australes.

Que l'expérience réalise une partie plus ou moins considérable de ce que les remarques

*) Le premier établissement à Botany-bay fut fait en 1787. Watkin Tench en donne une description détaillée dans son livre intitulé: *Narrative of the expedition to Botany-bay with an account of New-South-Wales. London* 1789.

précédentes ont présenté comme les résultats de nos observations, de nos suppositions ou peut-être seulement de nos rêves, notre travail n'aura pas été sans utilité, si nous avons pu réussir à réveiller quelque coeur à un plus grand amour pour la cause de l'humanité, et si, quand le danger nous a paru manifeste, nous avons présenté quelquefois un flambeau plus pur à ceux qui ont la volonté de voir et le pouvoir d'agir.

Errata.

p. 76 l. 19 *après* 13 Mars *ajoutez* 1809
p. 81 l. 1 *aulieu de* Ils *lisez* Elles
p. 201 l. 18 *aulieu d'* a *lisez* ont
p. — l. 20 *aulieu de* , *mettez* ;